

SERBIAN ACADEMY OF SCIENCES AND ARTS  
INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

---

SPECIAL EDITIONS

No. 14

**GREEK-SERBIAN  
COOPERATION  
1830—1908**

COLLECTION OF REPORTS FROM THE SECOND  
GREEK-SERBIAN SYMPOSIUM, 1980

BELGRADE 1982

SERBIAN-GREEK COOPERATION 1830—1908

COLLECTION OF REPORTS FROM THE SECOND  
GREEK-SERBIAN SYMPOSIUM, 1980

Editor-in-Chief

RADOVAN SAMARDŽIĆ

Corresponding Member of the Serbian Academy of Sciences and Arts  
Director of the Institute for Balkan Studies, Belgrade

Accepted at the Fifth Session of the Scientific Council of the Institute for Balkan Studies,  
Belgrade, December the 18th, 1980.

SERBIAN ACADEMY OF SCIENCES AND ARTS  
INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

---

SPECIAL EDITIONS  
No. 14

GREEK-SERBIAN  
COOPERATION  
1830—1908

COLLECTION OF REPORTS FROM THE SECOND  
GREEK-SERBIAN SYMPOSIUM, 1980

BELGRADE 1982

This *Collection of Reports* is published thanks to financial contribution by the Republic Community of Science of Serbia.

According to the opinion of the Secretariat of Culture of the SR of Serbia no. 413-834-02 this book is exempted of special republic tax, and turnover tax on goods and services.

## CONTENTS

<i>Emmanuel Protopsaltis</i> , Aide hellénique aux Monténégrins et Serbes durant leurs combats contre les Turcs 1862–1876 .....	9
<i>Vladimir Stojančević</i> , Die Politik serbischer Regierungen betreffend die serbisch-griechischen Beziehungen in der Periode von 1878–1881 .....	23
<i>Miron Flašar</i> , Die griechische Sprache des Komödiendichters Jovan Sterija Popović .....	31
<i>Radovan Samardžić</i> , „Les Grecs et les Serbes” de Vuk Stefanović Karadžić .....	49
<i>Dragoslav Antonijević</i> , Localities Related to the Cult of „Stone-prints” as Reflected in the Beliefs Prevalent among Serbian and Greek Peoples .....	61
<i>Constantinos Svolopoulos</i> , Charilaos Tricoupis et l’entente balkanique: Réalités et hypothèses formulées à l’occasion de sa visite à Belgrade (juin 1891) .....	69
<i>Đurica Krstić</i> , The Role of Customary Law in Serbian and Greek Legal Systems in the Nineteenth Century .....	75
<i>Georges Ploumidis</i> , Les Slaves et la Serbie dans la pensée politique de Ch. Tricoupis et de ces collaborateurs .....	81
<i>Petar Milosavljević</i> , The Serbian – Greek Convention of 1861 .....	83
<i>Evangelos Kofos</i> , Greek-Serbian Relations and Macedonia 1878–1896 .....	93
<i>Constantinos Papoulidis</i> , Quelques éléments nouveaux concernant les plans insurrectionnels de Tsami Caratasse, sur la délivrance des peuples balkaniques en 1860 .....	107
<i>Miodrag Stojanović</i> , La poésie populaire serbe dans la littérature grecque du XIX <sup>e</sup> siècle .....	111
<i>Ioannis Papadrianos</i> , Der griechische Gelehrte Panagiotis Papakostopoulos und die Serben (1820–1879) .....	117

---

<i>Athanasios Angelopoulos</i> , The Religious, Educational and National Symbiosis of Greeks and Serbs under the Jurisdiction of Ecumenical Patriarchate in the Southern Old Serbia (Second Half of XIX Century) .....	125
<i>Kliment Džambazovski</i> , The Mission of Milutin Garašanin and Vasa Toskić in Athens on the Eve of the 1876 Serbian-Turkish War .....	137
<i>Constantinos Vacalopoulos</i> , Aspects économiques de la Macédoine du nord au milieu du XIX <sup>e</sup> siècle et l'activité développée par les commerçants grecs dans la région de Monastiri .....	149
<i>Slavenko Terzić</i> , Die Zusammenarbeit Serbiens und Griechenlands von 1882 bis 1885 .....	157

On May the 23<sup>rd</sup> and 24<sup>th</sup>, in the premises of the Serbian Academy of Sciences and Arts in Belgrade the Symposium was held on Greek-Serbian Cooperation 1830—1900. This is the second meeting organized according to protocol on collaboration by the Institute for Balkan Studies of the Serbian Academy of Sciences and Arts in Belgrade and the Institute for Balkan Studies in Thessaloniki. The first Symposium was held in Kavala in November 1976 and the Institute for Balkan Studies in Thessaloniki published the collection of reports submitted on that occasion in Greek and Serbian under the title *Cooperation between Greeks and Serbs during their Struggles for Liberation 1804—1830*.

According to the subsequent agreement between the two institutes, at the second Symposium held in Belgrade the reports were submitted in world languages. That is why the present Collection is published in those languages.

Contributions in this Collection by Greek scientists are published without changes, while the ones by Yugoslav scientists — after the usual procedure of critical review.

The reports in this Collection follow the order in which they were read at the Symposium.





Emmanuel PROTOPSALTIS

Institut des Études balkaniques  
Thessalonique

## AIDE HELLÉNIQUE AUX MONTÉNÉGRINS ET SERBES DURANT LEURS COMBATS CONTRE LES TURCS 1862—1876

En 1860 la Grèce et la Serbie étaient les Etats les plus forts des Balkans et leur politique évoluait parallèlement. La Grèce sous l'influence de la Grande Idée et la Serbie du projet politique „Načertanije”, qui fut produit de la pensée politique d'Ilija Garašanin et de ses collaborateurs<sup>1</sup>, poursuivaient la libération des plus vastes régions de leur compatriotes, qui se trouvaient sous la domination tyrannique des Turcs. Le destin commun politique dans le passé, la religion commune, le voisinage géographique ont posé les fondements d'une amitié réciproque et d'une compréhension entre les Hellènes et les peuples serbo-croates, principalement les Serbes et Monténégrins. Manifestation de cette amitié fut la solidarité, que les Hellènes ont offerte aux Monténégrins durant la guerre infortunée contre les Turcs en 1862. Au cours de cette guerre, la Serbie s'est préparée à appuyer le Monténégro, ainsi des ententes secrètes se déroulaient entre les cours et les milieux politiques serbes et grecs, ententes relatives à la revolte des peuples chrétiens de la Turquie européenne et à la coalition des Etats chrétiens de Grèce, de Serbie et du Monténégro. Le roi Othon de Grèce a eu l'initiative de ces ententes (1860), qui ont été poursuivies à Constantinople par le gouverneur, à l'époque, de la Banque Nationale de Grèce Marcos Reniérís.<sup>2</sup> Les ententes avec la Serbie n'avaient pas eu des résultats immédiats. Eléments relatifs se trouvent aux archives du Ministère des affaires étrangères grec, aux archives de Cetinje et aux Archives Générales de l'Etat Grec. Cette guerre dura presque six mois pendant lesquels les Monténégrins résistèrent, mais ses conséquences furent désastreuses pour le Monténégro; les villages brûlés, les champs ravagés, les réfugiés sans abris et sans pain.

<sup>1</sup> D. Đorđević, *Histoire de la Serbie, 1800—1918*, Salonique 1970, 98.

<sup>2</sup> N. 'Αναστασοπούλου, *Τί περιλαμβάνει τό 'Αρχεῖον τοῦ "Οθωνος*, Journal d'Athènes Kathimerini, 26 avril 1937.

L'opinion européenne en fut émue et on créa des comités de secours. Des comités pareils se formèrent aussi en Grèce et dans le monde grec. Voilà les renseignements que nous a donnés l'historien Andrija Lainović, qui a fait des recherches relatives dans les archives de Cetinje.<sup>3</sup> Le 6 juillet 1862, en pleine guerre, le Monténégro a reçu du port de Cattaro (Kotor) 1686 stares de maïs (chaque stare équivaut à 60 kilos), envoyés par les commerçants grecs de Braïla comme don de secours.<sup>4</sup> Le 21 juillet de la même année, l'ancien combattant de la guerre de l'Indépendance grecque Anastasios Manakis de Métsovo<sup>5</sup> écrit au prince Nikola de Monténégro et l'avertit qu'il a formé à Athènes un Comité qui s'est chargé de recueillir des dons pour assister „aux veuves et aux orphelins des Monténégrins tombés et tombant encore aujourd'hui en défendant la patrie et sa liberté.”<sup>6</sup> Le Comité a recueilli en quelques jours la somme de 20.000 drachmes. Il a élargi son action dans toutes les villes de Grèce et partout où vivent des Grecs. La somme recueillie à l'avenir sera envoyée au correspondant du Comité Kyriacos Vardaki, commerçant à Trieste qui la mettra à la disposition du prince. Tous les envois seront expédiés par le même. Manakis envoie aussi au prince trois exemplaires de journaux grecs, dans lesquels est publié le statut du Comité. Le porteur de cette lettre était le Monténégrin Andrija Damjanović, à qui Manakis avait donné 40 thalers pour le voyage.<sup>7</sup> Une notice sur le document nous indique que le prince a répondu à cette lettre le 20 septembre de la même année, 1862, mais la copie n'existe pas aux archives de Cetinje. Pourtant, le Comité d'Athènes poursuivait toujours son action humanitaire. Son président était le métropolite Théophilos, président du Saint-Synode grec. Il a écrit d'Athènes une lettre au prince du Monténégro le 28 octobre 1862, dans laquelle le président exprime d'abord la grande sympathie que tous les Grecs ressentent pour les Monténégrins qui défendent leur foi et leur nation. Puis il informe le prince qu'il a reçu sa lettre, envoyée au métropolite d'Athènes et ancien président du Comité Michail, mort depuis longtemps. Le Comité avait envoyé quelque temps auparavant par l'intermédiaire d'un certain Pashalà de Corfou 10.000 drachmes pour les Monténégrins. Aujourd'hui le Comité envoie encore 7.000 drachmes par le même intermédiaire. Le Comité fera tout son possible à l'avenir pour soulager les maux des veuves et des orphelins des héros tombée pour la liberté. A la fin de sa lettre, le président Théophilos remercie le prince en son nom et au nom de tous les Grecs pour les vœux exprimés dans la lettre et le prie d'être convaincu que tout le peuple grec gardera toujours une grande sympathie pour les Monténégrins.

La lettre est écrite en grec, mais une traduction serbe est annexée. L'original et la traduction sont signés par le président Théophilos et le notaire Philippe Psila.<sup>8</sup>

<sup>3</sup> A. Lainović — E. G. Protopsaltis, *Les rapports entre la Grèce et le Monténégro dans le passé*, Hellénisme Contemporain, 4—5 juillet — octobre 1954.

<sup>4</sup> Archives du Musée de Cetinje, No 91, 6 juillet 1862.

<sup>5</sup> K. Lasarides, 'Ο ἑθνικός ἀγωνιστής καί φιλογενέστατος Ἀναστάσιος Μανάκας ἀπὸ τὸ Μέντοβο, Athènes 1971.

<sup>6</sup> Lainović—Protopsaltis, *op. cit.*, 326.

<sup>7</sup> Journal d'Athènes *Néa γενεά*, 14 juillet 1862.

<sup>8</sup> Archives Générales de la Grèce, Collection Vlachoyanni, Δ', 91.

Membres du Comité d'Athènes furent D. Callifronas, S. Vlachos, P. Calligas, Léon Melas, J. Messinesis, A. G. Soutsos, I. Voussakis, D. G. Philaretos, A. Papadakis et Timoléon J. Philimon<sup>9</sup>. Premier président du congrès fut le métropolite d'Athènes Michael, succédé à sa mort par le nouveau métropolite Théophilos.

Dans les archives générales de Grèce se trouve la première proclamation imprimée du Comité, adressée à „nos compatriotes”, qui date du 9 juillet 1862. Cette proclamation mentionne entre autre ce qui suit: „Aujourd'hui, où nos frères souffrent des misères de la guerre pour leur indépendance nationale, nos frères qui ont offert au cours de la lutte sacrée des Grecs leur obole et leur sang, ne devons-nous pas tous rendre le même tribut de reconnaissance et montrer que les liens anciens, liant tous les peuples chrétiens de l'Orient sont forts et infrangibles?

En avançant vers le même avenir nous avons le devoir, nous les peuples d'Orient, de nous entraider avec toute la bonne volonté. Les Grecs de Corfou ont exprimé en premiers le sentiment panhellène en faveur de nos frères Monténégrins luttant héroïquement. Nous sommes totalement convaincus que nous devenons les exécuteurs du désir chaleureux de tous les Grecs en entreprenant aujourd'hui d'encaisser de nos compatriotes de l'aide en faveur des veuves et des orphelins, de ceux qui sont tombés au Monténégro en faveur de l'indépendance nationale.”<sup>10</sup>

La fin de la proclamation mentionne des contributions originales des certains Grecs distingués comme Spiromilios, Péricles Soutsos, Emmanuel Callergis, G. Georgantas et d'autres.

A la fin de la lutte des Monténégrins et après la signature du traité, le prince de Monténégro Nikola I<sup>er</sup>, en signe de reconnaissance, a envoyé à Manakis, pour ses services envers la lutte du Monténégro par l'intermédiaire d'un envoyé spécial P. Pinovič, capitaine de l'infanterie, la médaille de la lutte du Monténégro accompagnée d'une lettre originale de Cetinje du 22 juin 1863.

„Monsieur — écrit le prince à Manakis — je désire vous faire preuve de ma profonde considération et de ma reconnaissance pour la lutte de ma patrie. Je vous envoie la croix de Monténégro que je vous prierais d'accepter.” Manakis qui, lui, avait envoyé auparavant au prince Nikola en tant que cadeau symbolique une épée d'or, a envoyé de nouveau par l'intermédiaire de Pinovič des cadeaux précieux au père du prince le voïvode Mirko et à d'autres d'entre ses parents.<sup>11</sup> A part le Monténégro Manakis a offert d'importants services en faveur de l'entente mutuelle entre les Serbes et les Hellènes et du développement des relations amicales entre eux au cours du dernier règne de Miloš Obrenović (1858—1860) et jusqu'à sa mort (25 juillet 1864).

Manakis avait des liaisons avec Miloš depuis 1825, quand il s'était rendu en Serbie en service diplomatique, où d'ailleurs il est resté de nombreuses années. Rentrant en Grèce il eut pour mission personnelle, l'union étroite entre la Grèce et la Serbie et a travaillé à cet objet avec beaucoup de zèle et de suc-

<sup>9</sup> Journal d'Athènes *Ἐθνοφύλαξ*, 19 juillet 1863. Cf. K. Lasarides, *op. cit.*, 33.

<sup>10</sup> Journal d'Athènes *Παλιγγενεσία*, 28 juillet 1864, p. b.

<sup>11</sup> Revue *Πανδώρα*, 12, 1861, 258.

cès.<sup>12</sup> Travaillant systématiquement il est devenu l'interprète des sympathies des Grecs envers la Serbie. Sur son incitation la langue grecque est entrée dans les écoles serbes et il a envoyé à cet effet de nombreux livres grecs en Serbie à grands frais.<sup>13</sup> L'oeuvre de Manakis n'était pas difficile, du fait que le prince Miloš et son fils et successeur Mihailo étaient inspirés de sentiments philhellènes.<sup>14</sup> Il est connu que le prince Miloš a chaleureusement accueilli les Grecs qui s'étaient réfugiés en Serbie au cours et après la révolution de 1821, a payé les rançons et a libéré des prisonniers grecs des Turcs.<sup>15</sup> Il a également offert 25.000 drachmes d'or pour la fin des travaux de l'université d'Athènes en 1842 quand son fils Mihailo était au pouvoir.<sup>16</sup> On sait également que le prince Miloš défendait toujours les droits du Patriarcat Oecuménique de Constantinople, contre les pressions turques (1835)<sup>17</sup> et contre les prétentions exagérées bulgares (1860).<sup>18</sup>

Pour ses bienfaits et son amour envers la nation grecque, des honneurs marquants ont été rendus au Prince Miloš à sa mort, en Grèce. Sur l'initiative d'Anastassios Manakis le 8 octobre 1862, une messe commémorative a été célébrée en mémoire de ce glorieux prince de Serbie, en présence des ministres, des sénateurs, des députés, des fonctionnaires politiques et militaires et d'une grande foule. Cette messe visait premièrement à rendre les honneurs et le respect à l'image du prince défunt de Serbie et deuxièmement à unir par la pensée les Grecs et les Serbes en un lien commun d'amour sur la tombe d'un héros. Le but double a été réalisé. Le fils et successeur de Miloš, Mihailo Obrenović a envoyé à A. Manakis une lettre écrite de sa propre main, dans laquelle il reconnaît que la messe commémorative était un témoignage de dévouement de Manakis envers sa famille et de sympathie des Grecs envers la Serbie. Il lui exprime ses remerciements et le prie de transmettre les mêmes sentiments de reconnaissance envers ses compatriotes.<sup>19</sup> Parallèlement la Société de Philologie de Serbie a élu Manakis membre correspondant, prouvant ainsi le grand amour de la Société envers la nation grecque.<sup>20</sup>

En raison de semblables manifestations à Athènes en l'honneur des Serbes tombés au cours de leur lutte pour la liberté, le journal officieux de Serbie „Vidovdan” a publié le 25 août 1862 un article sous le titre „Nous ne sommes pas seuls”, dont voici quelques extraits: „Il y a peu de temps, à un moment triste, la Serbie se tenait navrée sur la tombe des ses nouvelles victimes héroïquement tombées pour la liberté et les larmes aux yeux regardait de part et d'autre se demandant si ce que mentionne un des nos poètes anciens correspondait à la réalité: „Le Serbe n'a personne nulle part”. Mais à

<sup>12</sup> Archives du Musée de Cetinje, No 100, 21 juillet 1862.

<sup>13</sup> *Ibidem*, No. 173, 20 octobre 1862.

<sup>14</sup> Journal *Συνέννοις* (des frères Soutzo), 8 mars 1845.

<sup>15</sup> V. Stojančević, *Knez Miloševa shvatanja srpsko-grčke saradnje protiv Osmanskog carstva*, Saradnja između Srba i Grka, 1804–1830, Salonique 1979, 89–100.

<sup>16</sup> Journal *Η 'Αθηνά*, 29 juillet 1842.

<sup>17</sup> Man. Chedéon, *Αποσημειώματα Χρονογράφου*, Athènes 1932, 239.

<sup>18</sup> Journal *Αιών*, 28 septembre 1860.

<sup>19</sup> Journal d'Athènes *Τηλέγραφος*, 13 mai 1863, où se trouve aussi la lettre de Mihailo à Manakis (en grec).

<sup>20</sup> *Εφημερίς τῶν Φιλομαθῶν*, 5 juin 1861. Voir et K. Lasarides, *op. cit.*, 32.



ce moment nous avons entendu que cette même tombe sur laquelle nous pleurons avait été encensée par un autre autel, qui a fait monter une mélodie harmonieuse de l'église de la capitale de la nation la plus intelligente d'Europe. La Grèce, consolant, a serré la main à la Serbie et au même moment deux soeurs de la même religion s'embrassaient en portant deuil. Nous sommes reconnaissants aux Grecs pour leur consolation amicale et nous sentons que nous ne sommes pas seuls dans notre profonde peine. Dieu nous prouve par ceci que nous ne sommes pas, que nous ne serons pas isolés... Le peuple grec est intelligent et courageux. En ce qui concerne son intelligence l'histoire nous en parle, depuis les premiers moments de sa vie, quand à son héroïsme il est témoin par la lutte superbe pour son indépendance. Avec une telle nation nous pouvons être amis, nous devons l'être. Dieu et le sort qui nous ont uni sur une terre mouillée par trois mers le veulent.

Aujourd'hui, non pas le salut mais le progrès dépend de la concorde de ces deux nations. L'idée qui a déployé le drapeau de la liberté et des nationalités a encore besoin de défenseurs courageux pour consolider sur terre la royaume de Dieu. Les Serbes et les Grecs sont ses défenseurs les plus puissants... Nous mériterons cette grande mission et nous la mèneront à bout si nous sommes amis et nous serons amis si nous abandonnons les anciennes superstitions."

Et l'article conclut :

„Nous sommes heureux parce que nous vivons à une époque où notre nation est éclairée. Nous sommes encore plus heureux car cet éclaircissement a produit à la Serbie l'amour ardent envers les Grecs. Vivent nos nouveaux amis<sup>21</sup>."

Le philhellénisme de son père Miloš a été hérité par son successeur Mihailo qui a visité Athènes au début de mai 1845 (après sa première chute) accompagné de son secrétaire Yerman (d'origine grecque) et de certains érudits serbes. Les quotidiens d'Athènes de l'époque le nommaient „jeune ami de la beauté (filokalon) et philhellène" et exprimaient l'espoir que Mihailo déciderait de s'installer définitivement à Athènes avec sa famille et ses amis, contribuant ainsi au lien fraternel existant depuis longtemps entre les Grecs et les Serbes<sup>22</sup>.

Mais Mihailo, après un séjour de quelques jours, et un malentendu avec le gouvernement pour des raisons protocolaires, a quitté Athènes le 9 mars 1845 pour Paris provoquant les commentaires favorables de la presse grecque<sup>23</sup>.

Au cours du deuxième règne de Mihailo Obrenović (1860—1868) slancien combattant de la révolution grecque Dimitrios Tsamis Karatas'os est décédé à Belgrade en 1861. Karatassos avait beaucoup travaillé pour la reconciliation et la coopération entre les Grecs et les Serbes. De grandes

<sup>21</sup> Cf. Μάρκων 'Αντωνίου Κανίνι, 'Η 'Ελλάς καὶ ἡ Σερβία, ἡ 'Ιταλία καὶ ἡ 'Αγγλία ἐν τῇ 'Ανατολῇ, Athènes 1863, 1—12.

<sup>22</sup> Revue Παναγρόμιον, t. 1, No. 15. (7 mars 1845), 115.

<sup>23</sup> Journal des frères Soutzo Συνένωσις, 15 mars 1845. V. le journal 'Η 'Αναμύρεσις, 13 mars 1845. Journal 3 mars 1845. Journal 'Ελπίς, 12 mars 1845. Journal 'Ο ψωλός του Λαού, 15 mars 1845.

funérailles ont été faites à Karatassos; par la suite, sur sa tombe, en église de St. Marc à Belgrade un monument a été édifié aux frais du prince de Serbie. A la tête de la tombe se trouve une croix où ce qui suit est écrit en serbe: „Passager, en passant par ces lieux, salue cette tombe où gît un héros d'une guerre grande et sainte, sur laquelle le sort de Grèce est basé. Si jamais tu visites le lieu où vivent les Grecs, frères éloignés, dis-leur que nous savons estimer les actes héroïques. Ce pays a été également libéré au prix du sang.”

Sur la plaque de marbre de la tombe se trouve inscrit: „Ci gît le général de division et chevalier Dimitrios Tsamis Karatassos, Chef de la nation au cours de la guerre pour l'indépendance grecque. Il est né à Naoussa en Macédoine en 1798 et décédé à Belgrade le 20 octobre 1861. Sur l'instruction du prince de Serbie Mihailo Obrenović III ce monument a été édifié.”<sup>24</sup>

L'intérêt politique commun a poussé les Hellènes et les Serbes vers l'idée d'alliance. L'initiative, comme nous l'avons dit, fut hellénique. Depuis le mois d'août 1860 une proposition a été faite au prince Miloš et des démarches relatives ont été continuées aussi durant 1861, par les discussions à Constantinople de l'ambassadeur de Grèce Marcos Renieris<sup>25</sup> et d'Ilija Garašanin, lequel s'était rangé sans réserve en faveur du rapprochement greco-serbe et a persuadé le prince Mihailo d'adopter son avis.

Le traité de Voeslau du 14/26 août 1867 et la convention militaire sanctionnée ultérieurement fut le résultat heureux de longs pourparlers, dont nous parlent beaucoup de documents déposés au Ministère des affaires étrangères de Grèce.<sup>26</sup>

Comme on le sait, le traité de Voeslau n'a jamais été appliqué. Quand celui-ci a été signé, la révolution crétoise (1866—1869) faisait rage et la Grèce se trouvait dans une situation difficile, mais resta sans aide. Mais le Gouvernement serbe a persuadé la Turquie, pressée par la révolution crétoise, de retirer ses troupes des forteresses serbes et de livrer les villes serbes de Belgrade, de Šabac, de Smederevo et de Fétislam au prince Mihailo le 11 avril 1867. Ce grand avantage pour la Serbie a été dû aux sacrifices de la Crète.<sup>27</sup>

„C'est ainsi — écrit Đorđević dans son histoire de la Serbie, que plus tard en 1875, l'opinion grecque voyait avec réserves l'utilité d'une collaboration avec les Serbes<sup>28</sup>. Leonidas Voulgaris, l'auteur de la brochure *Que la vérité soit découverte* (Ἡ ἀποκάλυψις τῆς ἀλήθειας), Athènes 1878, auquel je me rapporterai plus bas, s'efforcera en vain de dissoudre un tel sentiment.<sup>29</sup>

En tout cas, l'attitude passive du Gouvernement serbe envers l'évolution de la Question crétoise avait provoqué la méfiance des Hellènes.

Néanmoins le peuple serbe était affecté profondément à la lutte libératrice des Crétois, comme le démontre l'institution à Belgrade d'un Comité Serbe

<sup>24</sup> Journal *Παλιγγενεσία*, 11 juin 1864, 3. Voir Μάρκον Ἀντωνίου Κανίνι, *op. cit.*, 12.

<sup>25</sup> Journal *Ελπίς*, 17 janvier 1861.

<sup>26</sup> S. Th. Lascaris, *La première alliance entre la Grèce et la Serbie. Le traité d'Alliance de Voeslau du 14/26 août 1867*, Monde Slave No. 9, 1926. Paris 1926.

<sup>27</sup> Đ. Đorđević, *Histoire de la Serbie, 1800—1918* (en grec), Thessalonique 1970, 160—161.

<sup>28</sup> *Ibidem*, 189—190.

<sup>29</sup> Léonidas Voulgaris, *Que la vérité soit découverte* (en. grec), 76—77.

de Secours pour les familles des Hellènes de la Crète, dont le président était Z. Karabiberović et secrétaire Cr. Mijalonis<sup>30</sup> (février 1867).

J'ai en mémoire une lettre chaleureuse de ce Comité Serbe de Belgrade, du 13 février 1867, adressée au comité central de la lutte crétoise à Athènes. On annonce en premier lieu l'envoi par l'intermédiaire du consul général de Grèce à Vienne d'une première somme de 30.000 fr. en 2.500 ducats autrichiens, et exprime l'espoir que prochainement ils seront en état de faire un autre envoi. Ils expriment plus bas leur émotion pour la lutte juste de la Crète et leurs sentiments fraternels envers le peuple hellène. Plus que jamais le peuple serbe est fier de pouvoir donner le nom de frère au peuple hellène.

La lettre conclut comme suit :

„... Le peuple serbe vous envoie aujourd'hui des bords de la Save et du Danube une faible marque de son amour fraternel. Nous savons que vous allez la recevoir avec les mêmes sentiments dont nous sommes animés en vous l'offrant. Dites aux Hellènes que le peuple Serbe tout entier bénit avec eux les sacrifices que la Crète a fait à la liberté, qu'il pleure sur le sort de ces familles malheureuses et qu'il prie Dieu de bénir les étendards arborés au nom sacré de la liberté. Dites-leur que dans le coeur de tous les Serbes est profondément gravée cette devise : Pour la Sainte Croix et la liberté chérie.”

Après l'assassinat du souverain Mihailo (29 mai 1868) l'alliance greco-serbe est tombée en pleine inactivité. Mais l'amitié et la sympathie entre les deux peuples étaient conservées inébranlables et cordiales. Ceci a été clair au cours de la révolution de l'Herzégovine et de Bosnie contre les Turcs (1875) et de la guerre serbo-turque qui s'ensuivit (1876).

Durant la révolution de Bosnie et de l'Herzégovine contre les Turcs, le peuple hellénique manifestait sa sympathie envers les combattants herzégovins et s'agitait activement dans différents régions de Grèce, en Crète, en Chypre, à Athènes et ailleurs.

### A. Crète

Malgré leurs anciennes plaintes, ce furent les Crétois les premiers qui, sans ressentir de l'amertume pour 1867, déclarèrent par actes et par paroles leur solidarité avec les insurgés de l'Herzégovine et de la Bosnie; leur participation n'a pas réellement été active, mais la raison de ce résultat apparaît dans les déclarations que le premier ministre Al. Koumoundouros a fait aux ministres étrangers à Athènes, en 1876: „Tenez pour certain que s'il n'y a pas eu d'insurrection en Crète, c'est à nous que vous le devez”.<sup>31</sup>

Des témoignages anciens et nouveaux démontrent que pendant les années 1875 et 1876, des mouvements pleins de sympathie et d'empressement ont eu lieu de la part du peuple crétois pour leur participation au combat des Serbes insurgés. Les rapports du consul russe Lagofski en Crète, qui se trouvent aux archives du Ministère des Affaires Etrangères de l'Union Soviétique, nous éclairent à ce sujet, rapports pour lesquels une étude a été

<sup>30</sup> L'Indépendance Hellénique (journal d'Athènes) 21 mai 1867, No. 57, 4.

<sup>31</sup> Ed. Driault—M. Lhéritier, *Histoire Diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, 3, Paris 1825, 392.



écrite d'abord par V. N. Kondrateva,<sup>32</sup> et après par le professeur grec Z. Tsirpanlis<sup>33</sup> de l'étude duquel je prends beaucoup de renseignements.

C'est par les informations circonstanciées des rapports du consul russe en Crète Lagofski que nous avons appris que :

1. En été de 1875 le gouverneur de Crète Samih Pacha n'approuva pas l'envoi des trois bataillons turcs provenant de Crète pour l'Herzégovine, comme la Sublime Porte le demandait, parce qu'il avait peur que l'ordre du pays ne fût troublé par la réduction des forces armées.

2. A partir du mois d'août de 1875 les habitants de l'île impatients et excités, pressaient le consul grec Logothetis à prendre une décision pour l'insurrection, envoyèrent une lettre au premier ministre Alexandre Koumoundouros, dans laquelle ils lui exprimaient leur affliction, parce que le Gouvernement „voyait sans intérêt les faits en Bosnie et en Herzégovine et ne pensait pas à l'impatience des Crétois au cours de la présente époque si favorable” et ils avaient l'intention même d'envoyer un corps de 300 volontaires dans les régions insurgées.

3. Les chefs et les commandants de la Crète adressèrent, le 5 septembre 1875, de la montagne Psiloritis une lettre cordiale et très émue à leurs chers frères, les revoltés de l'Herzégovine et de la Bosnie, dans laquelle les guerriers crétois refusaient l'accusation écrite dans quelques journaux slaves, suivant laquelle ils ne s'intéressaient pas du tout à la lutte des Serbes. Ils soulignaient qu'ils n'oubliaient guère „le secours et l'appui de la race slave à la révolution crétoise; c'est pourquoi ils leur étaient très reconnaissants; ils assuraient, d'autre part, qu'à une éventuelle déclaration de guerre de la part de Serbie et du Monténégro, leurs fusils résonneraient aussi dans les montagnes sanglantes”. La lettre a été rédigée en grec et en français.

4. Les succès militaires des Herzégoviniens provoquèrent au peuple crétois des impressions satisfaisantes (novembre 1875) et les espérances, pour que la sympathie aboutît à une révolution, se multiplient.

En tout cas il faut souligner l'assistance même morale des Crétois envers les Herzégoviniens et les Bosniaques.

### B. Chypre

Dans l'île de Chypre aussi semble-t-il qu'il y a eu un mouvement des Chrétiens. Les témoignages ne sont pas complets, pourtant leur authenticité est sûre.

En particulier Lagofski se rapporte en 1876 aux capitaines chypriotes qui par des illusions espéraient à une amélioration des conditions de leur vie après la note connue d'Andrassy du 30 décembre 1875.<sup>34</sup>

Cette nouvelle peut s'attacher aux incidents sanglants à Chypre à cause du fanatisme musulman. Il est évident que l'insurrection de deux régions

<sup>32</sup> B. H. Кондратева, *Из истории национально-освободительной борьбы на Крите*, Ученые Записки Института Славяноведения, t. 30 (1966), 131—135.

<sup>33</sup> Z. N. Tsirpanlis, *Les Grecs et l'insurrection de 1875 en Herzégovine et en Bosnie*, Sarajevo 1977.

<sup>34</sup> Affaires Etrangères. Documents Diplomatiques, Affaires d'Orient 1875, 1876, 1877. Paris 1877, 69.

slaves a provoqué parmi les Grecs et les Turcs de l'île de Chypre de l'énervement et une réanimation du fanatisme religieux.

### C. Athènes

Les impuissants gouvernements grecs se traînaient tantôt par la politique russe (Koumoundouros) et tantôt par la politique anglaise (Deligiorgis). La réponse de Koumoundouros à l'appel du prince de Serbie Milan pour la collaboration militaire fut négative. Le roi Georges lui-même accentua le passage se rapportant à l'absence de tout préparatif militaire de la Grèce (télégramme du 11/23 février 1876).<sup>35</sup> C'était la raison officielle donnée par le gouvernement grec et sur celle-ci fut fondée la neutralité de la Grèce en face de la crise orientale.

Cette situation critique avec ardeur l'auteur connu Emmanuel Roïdis. Par un article publié dans son journal satirique „Asmodaius” du 10 août 1875, quelques jours après l'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie, il fit l'éloge de la Serbie et des autres peuples balkaniques pour leur armée bien munie et prête à combattre, tandis qu'il se lamenta du système de la désorganisation des forces armées de son pays...

Roidis faisait rappeler une prévision tragique que, quand le feu de la guerre se serait étendu sur la Péninsule Balkanique, aux 30.000 combattants du Monténégro, aux 100.000 de la Serbie, au double de la Roumanie... les Grecs n'auraient rien d'autre à faire qu'à ajouter leur vœux cordiaux, les articles de leur 200 journaux, les arguments de leur 1.000 avocats et les décrets de leur Société d'un nombre inconnu.<sup>36</sup>

Les préparatifs militaires entrepris en 1876 étaient si réduits qu'ils ne persuadaient personne qu'il était disposé d'entrer en guerre. C'est pourquoi „Asmodaius” écrivait de façon épigrammatique: „La situation de la Grèce est tout à fait semblable à celle de l'homme qui désire se jeter dans la mer, mais il n'a néanmoins un sou pour aller au Pirée”. Cela rappelle une autre expression de Roïdis, que la Grèce pendant les années 1875—1878 se rendit comme le paralytique qui comprenait bien que pour se sauver il devait courir.<sup>37</sup>

En général, les idées de Roïdis reflétaient l'opinion sincère du peuple grec de participer à la lutte de ses voisins du Nord, ignorant ou méprisant les pressions des coulisses diplomatiques.

### D. Charilaos Tricoupis

La Serbie entra en guerre le 30 juin 1876. La Grèce resta neutre. Mais l'opinion publique grecque se déclara spontanément en faveur de la Serbie. Charilaos Tricoupis s'empessa de justifier la neutralité de la Grèce avec son article du 2 juillet 1876, publié dans le journal „Heure”. Il reconnaissait que la lutte patriotique des Serbes touchait le cœur du peuple grec et suscita son intérêt sincère... Mais la Grèce n'avait ni le pouvoir, ni le droit d'offrir son assistance militaire; elle était exposée au péril par la mer, au depourvu en terre et engagée par les obligations internationales surtout avec l'Europe.

<sup>35</sup> Driault—Lhéritier, *Histoire Diplomatique*, tom. 3, 385.

<sup>36</sup> Em. Roïdis, *Oeuvres*, vol. 7, Athènes 1914, 27—30.

<sup>37</sup> *Ibidem*, 92.

La Russie même . . . continuait à ne pas prendre partie. La neutralité grecque envers la Turquie ne constituait pas pourtant, un dogme. La Grèce devait se préparer et intervenir dès que les circonstances le permettaient.

Em. Roïdis donna une réponse à cette conduite politique de Tricoupis dans son article dans „Asmodaios” du 4 juillet 1876. Il blâmait l'image triste de son pays à cause des mauvaises instructions, envisagea avec colère et ironie aussi les mesures prises par le gouvernement grec pour limiter l'initiative patriotique de Léonidas Vulgaris et G. Zenopoulos (secrétaire général du Ministère de l'Intérieur) et il critiqua l'activité du ministre turc à Athènes Photiades bey et les exagérations des bulletins d'information turcs se rapportant aux pertes de combattants serbes.

En ce qui concerne les réactions de l'opinion grecque il faut noter la grande manifestation du peuple d'Athènes le 19 septembre (1 octobre) 1876 sur l'emplacement de la Pnyx, à laquelle donna prestige la présence du recteur de l'Université d'Athènes Papadakis, de l'historien et professeur Constantin Paparrigopoulos, qui tint un discours, ainsi que des professeurs de l'université Em. Kokkinos et N. Damalas, le métropolite d'Athènes et deux membres du Saint-Synode.

L'assemblée du peuple adopta un décret adressé aux grandes puissances européennes, selon lequel les Grecs témoignaient leur gratitude envers la providence pour que l'autonomie soit accordée aux Bosniaques, Herzégoviens et Bulgares, tandis qu'ils protestaient contre la méconnaissance des droits de la nation grecque.<sup>38</sup>

#### E. Léonidas Vulgaris

L'homme qui par excellence exprima l'esprit de la collaboration inter-balkanique fut Léonidas Vulgaris, une personnalité qui consacra ses forces au mouvement insurrectionnel de l'hellénisme contre la domination ottomane.

L. Vulgaris était originaire de Bulgarie, mais il avait la conscience nationale grecque.<sup>39</sup> Il fut député, s'intéressa activement à l'expulsion du premier roi des Grecs Othon et organisa plusieurs fois de groupes militaires qu'il envoya à diverses régions de la Grèce pas encore délivrées. Il soutenait courageusement la politique russe aux Balkans et considérait indispensable l'alliance de la Grèce avec les peuples Slaves.<sup>40</sup>

L'orientation de son programme idéologique c'est ce qui le porta adverse à la politique anglaise et lui donna la renommée injuste de l'agent slave.

Pendant la Crise Orientale de 1875—1878, Vulgaris déclara ses intentions de réaliser l'union balkanique et son principe „L'Orient par l'Orient contre le commun dynaste et le conquérant Osmanlis”. Il échangea souvent des lettres et se lia d'amitié avec des remarquables Serbes, comme le colonel Veker, Milutin Garašanin et d'autres.

<sup>38</sup> Epam. Kyriakides, *Histoire de l'Hellénisme Contemporain*, tom. 2, Athènes 1892, 552. Driault—Lhéritier, *op. cit.*, 3, 400.

<sup>39</sup> Voir N. Todorov, *Pismo na L. Vulgaris od P. Hitov*, Istoriceski Pregled, 23/3 1967, 98—101. Résumé de cet article a été publié par M. A. Thavoris dans le *Δελτίον Σλαβικής βιβλιογραφίας*, Salonique 1968, 22—25 et 43—45 (par un autre).

<sup>40</sup> L. Vulgaris, *op. cit.*, 13—56.

Grace à son initiative fut fondée „La Commission Nationale” le 18 avril 1876, dont le général de brigade Scarlatos Soutzos fut élu président. La proclamation rédigée par cette Commission et adressée aux Grecs se rapporte directement aux insurgés herzégoviniens, qui méritent des éloges comme les Crétois, les Rouméliotes, les Dodécanessiens et les autres Grecs non délivrés, parce que tous combattent pour la liberté et les droits humains contre la dynastie othomane... La Grèce, continue la proclamation, profondément affligée, entendit la voix plaintive des Herzégoviniens, parce que c’est la voix de la vierge qui plaint son père, c’est la voix de la femme qui lamente son mari, c’est la voix de la famille rendue orpheline et en deuil. La Grèce s’empresse de faire son saint devoir à une soeur, à un peuple nourris d’idées libérales.<sup>41</sup>

Au printemps de 1876 Vulgaris joua le rôle principal dans les relations serbo-grecques. C’est lui qui accueillit à Athènes et mit au courant l’envoyé du gouvernement serbe Milutin Garašanin. C’est lui aussi qui fit communiquer les propositions d’Athènes à Belgrade entre le prince Milan et Koumoundouros, qui pourtant jusqu’au dernier moment doutait si la Serbie entretrait en guerre contre la Turquie.

Il est à remarquer que les hésitations du gouvernement grec ne décourageaient pas les Serbes. En effet le prince Milan déclarait que ses projets supposaient l’alliance avec la Grèce, dont les intérêts étaient semblables à ceux de la Serbie.<sup>42</sup> En plus, dans sa proclamation à ses sujets, il soulignait que les Serbes n’étaient pas seuls dans leur combat; ils avaient des alliés leurs frères, les nobles Grecs, les courageux descendants de Borzaris et des autres capitaines<sup>43</sup>.

#### F. Thomas Paschidis

Le journaliste Thomas Paschidis défendit activement la collaboration interbalkanique et la fondation d’une Fédération Orientale afin qu’elle affronte avec succès non seulement les Turcs, mais aussi les ennemis du Nord et de l’Ouest. Paschidis s’intéressa beaucoup à l’insurrection en Herzégovine. Il voyagea en Bosnie et en Serbie, comme correspondant des journaux français. Mais peu après il changea d’idées sous la pression du mouvement des panslavistes.<sup>44</sup>

Après l’entrée dans la guerre contre la Turquie du Monténégro et de la Serbie (juin 1876), le traité de Voeslau n’a pas fonctionné, et la Grèce sous Alexandros Koumoundouros, comme nous l’avons dit, était restée neutre. Mais le peuple hellénique avait démontré de nouveau effectivement sa solidarité envers les Yougoslaves combattant pour leur liberté.

Aux Archives Générales de l’Etat (Athènes) se conservent quelques éléments se référant à l’assistance militaire offerte alors par les Hellènes aux combattants Serbes.

<sup>41</sup> L. Vulgaris, *op. cit.*, 81–87; Diault–Lhéritier, *op. cit.*, 3, 389, 399.

<sup>42</sup> Diault–Lhéritier, *op. cit.*, 3, 386.

<sup>43</sup> L. Vulgaris, *op. cit.*, 123.

<sup>44</sup> J. M. Hatziphotis, *Th. A. Paschidis* (1836–1890) (en grec), Athènes 1974, 63, 67, 282–289, 297, 315–314. Vas. Krapsitis, *Th. Paschidis* (en grec), Athènes 1978.



Plusieurs Grecs de la Grèce libre et de l'esclave Hellénisme sont venus comme volontaires en Serbie pour combattre avec les Serbes contre les Turcs. On ne connaît pas le nombre exact mais nous connaissons les noms des quelq'uns, de ceux qui ont été remarqués.

1. Le colonel *Christos Visantios* ancien officier de l'armée régulière pendant la Révolution de 1821, combattant à la Révolution de 1866 de Crète, il s'est rendu spontanément en Serbie; il est venu en contact avec les autorités militaires et il s'est présenté à l'organisation de la légion grecque de deux cents hommes, leurs officiers et sous-officiers. Bien que son offre ait été acceptée par le ministre de la guerre Nikolić, elle n'a pas été réalisée faute des moyens économiques, probablement aussi par la réaction des Russes du colonel Tchernayef. Pour cette raison et de plus qu'il a été institué le noyau du corps créé par des volontaires grecs la demande de Visantios n'a pas été réalisée.<sup>46</sup>

Ainsi qu'il a été à Belgrade, il a pris la permission de la part du ministre de la guerre et a visité les casernes de Deligrad et Aleksinac. En revenant il a rapporté ses remarques au Ministère de la Guerre et a soumis une demande écrite concernant la situation des quartiers généraux qu'il a visités, au Ministre des Affaires Etrangères M. Ristić par l'entremise de l'employé de ce Ministère Firmilion qui aimait la langue grecque.

Dans son rapport, Visantios notait une remarque des imperfections de l'armée de la Serbie et il a proposé des moyens de redressement. Pendant qu'il était à Belgrade, il a publié dans le journal „Istok” un article sur les affaires politiques grecques et il s'est efforcé de justifier le gouvernement grec, parce que il ne s'était pas mis en branle avec les Serbes contre les Turcs, ni n'était préparé pour se battre.

Pendant son séjour en Serbie, Visantios attrappa une pneumonie et pour cette raison il revint à Athènes où il mourut le 5 mars 1877.<sup>48</sup>

2. *Elie Andrianopoulos*, appelé Barbalias, a pris aussi part à la Révolution de Crète (1866). Il s'était signalé aux batailles, et c'est pour cette raison qu'il lui a été donné le grade de capitaine du bataillon de la Princesse Nathalie, ainsi que la décoration de „Takovo” de la classe B. Tandis qu'à Athènes on disait faussement qu'il a été tué, il est revenu sain et sauf à Athènes.<sup>47</sup>

3. *George Caligeras*. Il a été tué comme porte-drapeau en combattant courageusement le 11 octobre 1876 à Crévet.<sup>48</sup>

4. *Epaminondas Paydiàs*. Blessé dans la bataille de Crévet a décédé le 30 octobre 1876 et a été enterré comme capitaine. Pendant la durée du traitement de sa blessure il a été visité plusieurs fois par le prince Milan.<sup>49</sup>

<sup>46</sup> *Εφημερίς*, 29 décembre 1876 (lettre de Visantios).

<sup>48</sup> Ch. Visantios, *Ιστορία των κατά την ελληνικήν επανάστασιν εκστρατειών των και μαχών, των συμμετέσχον ο Τακτικός Στρατός από τοῦ 1821 μέχρι τοῦ 1833*. Ed. E. G. Prototsaltis, Athènes 1956, 8–11.

<sup>47</sup> Journal *Ελληνικός Λαός*, 27 novembre 1876; V. *Εφημερίς* 20 novembre 1876.

<sup>48</sup> *Εφημερίς*, 20 Νοεμβρίου 1876.

<sup>49</sup> *Ibidem*.

5. *Xenophon Christodoulou* a combattu bravement et il a été promu au grade de capitain et a été honoré de décoration de „Takovo”.<sup>50</sup>

6. *George Criticos*. Neveu du combattant de la Révolution de 1821 Chatzimichalis. Celui-ci en se signalant, a été promu lieutenant.<sup>51</sup>

Le plus important pour notre sujet est le court et incomplet journal d'un Grec anonyme de Constantinople, qui avec un groupe de ses amis s'est rendu par l'entremise d'Odesse en Serbie pour combattre contre les Turcs. Pendant leur voyage sur le Danube ces volontaires ont rencontré le colonel Visantios et ont accepté de participer à la Légion Grecque, que celui-ci avait envie d'organiser.

Le journal de ce volontaire anonyme s'arrête au moment de leur départ au camp serbe parce qu'il n'a pas été en vie pour le compléter. Mais l'éditeur de la revue d'Athènes „Evdomas” (Semaine) où ce journal, a été publié connaissait probablement le nom de ce combattant, et il a noté qu'il a été gravement blessé dans une bataille; il n'a pas pu survivre, mais s'est battu de façon tellement héroïque qu'il a été nommé officier sur le champ de bataille; aussi le prince Milan s'est rendu personnellement à l'hôpital pour le visiter.<sup>52</sup> Probablement qu'il s'agissait ici d'Epaminondas Pavdiàs.

Ce journal a été écrit dans un style littéraire et se rapporte à un homme hardi et libéral. Les derniers mots du journal sont les suivants: „Je pars aujourd'hui, je combattrai, je combattrai pour la liberté. Je me lancerai au milieu des dangers et je me couronnerai de cyprés ou de laurier. Celui qui parle comme cela, c'est un Grec libéral qui va mourir pour la liberté de la Serbie.

Entre temps au cours du seconde semestre de 1876 la grave situation des Serbes provoqua l'intervention active russe et même anglaise auprès de la Sublime Porte. Les résultats de la diplomatie des coulisses nous sont connus

<sup>50</sup> *Ibidem*.

<sup>51</sup> *Ibidem*.

<sup>52</sup> *Εβδομάς*, tom. 542—543.



Vladimir STOJANČEVIĆ

Historisches Institut  
Belgrad

## DIE POLITIK SERBISCHER REGIERUNGEN BETREFFEND DIE SERBISCH-GRIECHISCHEN BEZIEHUNGEN IN DER PERIODE VON 1878—1881

Die Probleme der politischen und zwischenstaatlichen Beziehungen zwischen dem Fürstentum Serbien und dem Königreich Griechenland in der Periode unmittelbar nach der Grossen Orientalischen Krise 1875—1878 wurden in der serbischen Historiographie weder besonders noch nebenbei studiert. Es gibt keine Erwähnung davon sogar bei den Geschichtsschreibern dieser Zeit, wie: Slobodan Jovanović, Živan Živanović, Vladimir Ćorović, Vasilj Popović und besonders Vladan Đorđević, Grgur Jakšić und Vojislav Vučković. Dies gilt aber insbesondere für die ersten drei bis vier Jahre nach dem Berliner Kongress. Die grosse Kalme, welche im aussenpolitischen Leben Serbiens nach dem Berliner Kongress entstand und die (einige Jahre dauernde) Ebbe seiner Nationalpolitik war gewiss die Folge schwacher Resultate überangestrenzter national-politischen Tätigkeit um die Befreiung des serbischen Volkes in der Türkei, sowie der Enttäuschung mit seinen Balkanverbündeten wegen des Ausbleibens der synchronen Kriegsaktion um die Zerstörung des Ottomanischen Reiches und seiner Herrschaft auf der Balkanhalbinsel. Daher — auch als eine Folge der unbedeutenden aussenpolitischen Aktivität Serbiens nach der Beendigung des Krieges — kommt bestimmt vor auch das schwache Interesse in der Geschichtsschreibung für die Periode welche das achte Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts von dem vorhergehenden trennte.

Ein Rückblick auf die Verhältnisse aus dieser Zeit wird nur einige Tatsachen über die politischen und zwischenstaatlichen Beziehungen zwischen Serbien und Griechenland zutage bringen.



## I

Zehn Jahre nach dem Tode des Fürsten Michael, nahm Griechenland am ersten und zweiten serbisch-türkischen Kriege 1876 und 1877/78 keinen Anteil mit seinem Heer. Die serbischerseits gemachten Versuche, die griechische Regierung zum Eintritt in den Krieg, als Verbündeter aus dem Vertrag von 1867, zu überreden, haben zu keinem Erfolg geführt. Die Regierung in Athen fand die diplomatische Ausrede in der ungenügenden Bereitschaft ihres Landes zum Krieg, obwohl die Gründe dafür auch anderer Natur waren.<sup>1</sup>

Zur Zeit der serbischen Kriege gegen die Türken, bestanden, nach den offiziellen Informationen des serbischen Beauftragten in Griechenland, in der öffentlichen Meinung Athens unzweifelhafte Sympathien für den Fürsten Milan, Jovan Ristić, den Metropoliten Michael, den General Belimarković und den Obersten Đura Horvatović, als verdienstvolle Männer in der Unterstützung und Propagierung der Befreiung der Balkanvölker von der türkischen Macht.<sup>2</sup> Von angesehenen Griechen kam im Jahre 1876 nach Serbien der Oberst der griechischen Armee Vizantios, mit der Absicht, „der serbischen Armee zu helfen“, wenn er — mit der materiellen Unterstützung der serbischen Regierung — griechische Freiwillige ansammeln könnte. Der Versuch, aber, misslang. Ein anderer angesehener Grieche, der in Serbien zur Zeit des ersten türkischen Krieges war, ist der Oberst Kolokotroni, welcher später mit einem hohen serbischen Orden,<sup>3</sup> dem Takovo—Kreuz, ausgezeichnet wurde. Vor dem zweiten Krieg, nach dem Historiker V. Vučković, „wurde aus Belgrad an Athen die Unterzeichnung eines Abkommens angeboten, der Antrag, aber, wurde abgelehnt. Dem Rate Österreich—Ungarns und Englands folgend, entschloss die griechische Regierung, die Freiheit der Aktion zu wahren.“<sup>4</sup> Auch im zweiten Krieg, den Serbien gegen die Türkei führte, blieb die griechische Regierung abseits.

Doch wird Griechenland, gegen das Kriegsende selbst, seine Armee mobilisieren und an der griechisch-türkischen Grenze gegen Thessalien wird es zu grösseren Unruhen und Störungen in den Beziehungen zur Türkei kommen. Der Waffenstillstand von Adrianopel vom 31. Januar 1878, hat Griechenland vom offenen Krieg mit der Türkei zurückgehalten. Nachher fanden sich auch die griechisch-türkischen Beziehungen, wie der gesamte balkanische politische Komplex, vor dem Berliner Kongress.

Während dieser Zeit, in der ersten Hälfte von 1878, standen die politischen Beziehungen zwischen Serbien und Griechenland fast gänzlich beiseite. Serbien war mit seinen politischen und territorialen Fragen okkupiert, welche die Hypothek des Vertrags von San Stefano nur als einen kleinen Fortschritt in der Emanzipation des serbischen Volkes vom Ottomanischen Reich

<sup>1</sup> J. Ристић, *Дипломатска историја Србије за време српских ратова за ослобођење и независности 1875—1878, Први рат*, I, Београд 1896, 195—199.

<sup>2</sup> Firmilians Bericht vom 23. IX 1976. — Archiv des Historischen Instituts, Belgrad, Fonds Jovan Ristić, Sign. XVIII/, Inv. Nr. 18/849

<sup>3</sup> *Писма Филипа Христићу Јовану Ристићу*, Београд, 1953, 276.

<sup>4</sup> V. Vučković, *Grčko-jugoslovenski odnosi, I; Politički odnosi u XIX i XX veku*, Enciklopedija Jugoslavije, III, Zagreb 1958, 594.

bezeichnete. Damals war auch Griechenland mit der Sorge um den Schicksal benachbarter griechischen Länder in der Türkei beschäftigt. Im Jahre 1878 befand sich in Athen an der Macht Kumunduros, welcher als Slawophile, auch als Freund Serbiens und der Serben galt. Er wird dies hauptsächlich bis März 1880 bleiben, als er von Trikupis abgelöst werden wird. Dieser letztere, nach serbischer Beurteilung, galt für Anglophilien und er verband die Verwirklichung griechischer Ansprüche nicht mit den politischen Problemen der Balkanslawen und mit der nahen Zusammenarbeit mit Russland, beziehungsweise auch mit Serbien.

## II

In der Nachkriegsperiode, zur Erneuerung der fast erloschenen diplomatisch-politischen Beziehungen konnte man kommen erst nach der Regelung der innenpolitischen Verhältnisse in Serbien und nach der Bestimmung seiner neuen aussenpolitischen Konzeption. Die mageren Ergebnisse serbisch-türkischer Kriege, die für Serbien auch eine Enttäuschung in seine Verbündete auf dem Balkan und sonst bedeuteten, haben seine aussenpolitische Orientierung bestimmt, vor allem gegen die Türkei, unter wessen Herrschaft ein bedeutender Teil des serbischen Volkes auch weiter blieb. Zur Belebung diplomatischer Beziehungen und zur Rückkehr „freundschaftlich-friedlicher Beziehungen zwischen Serbien und der Türkei“, kam es im Herbst 1878.<sup>5</sup> Nachher, laut des Gesetzes vom 28. Oktober desselben Jahres, wurden die serbischen diplomatischen Vertreter in drei Kategorien eingeordnet: ausserordentliche Gesandten, Ministerresidenten und Geschäftsträger.<sup>6</sup> Damals wurde auch der Austausch diplomatischer Vertreter zwischen Serbien und Griechenland vorbereitet.

Die Neuregelung serbisch-griechischer diplomatischer Verhältnisse und die Intensivierung politischer und übriger Beziehungen Serbiens zu Griechenland werden erst gegen Ende des Jahres 1880 zustandekommen, als der neuernannte Ministerresident Griechenlands seine Akkreditive am 14. November in Belgrad übergab, als erster griechischer diplomatischer Vertreter in Serbien nach der Erlangung dessen Unabhängigkeit.<sup>7</sup> Nachher, als

<sup>5</sup> Н. Шкеровић, *Зайисници седница Министарској савјета Србије 1862—1892* Београд 1952, 356.

<sup>6</sup> *Писма Јована Ристића Филипу Христићу од 1870 до 1873 и од 1877 до 1880* Београд 1931, 263, Fussnote 2.

<sup>7</sup> *Прејлед развоја међународно-јравних односа југословенских земаља од 1800 до данас*, Београд 1953, 86 (Nr. 375). Gelegentlich seiner Reise nach London, empfangt der griechische König Georg, während seines Aufenthaltes in Paris, auch den serbischen diplomatischen Vertreter Jovan Marinović, mit welchem er sich über die griechisch-serbischen Verhältnisse unterhielt. Nach Marinović: „Der König Georg erkundigte sich viel über Seine Hoheit, unseren Fürst, über die Fürstin und unseren jungen Prinzen, über die gegenwärtige Arbeit unserer Volksversammlung, über unsere Verhältnisse zu Bulgarien, über die bevorstehende Reise des Fürsten nach Wien usw. — Bei dieser Gelegenheit sagte der König zu mir, dass er beabsichtige einen Minister bei unserem Fürsten zu akkreditieren, welcher gewiss nicht Herr Dosko sein werde, denn obwohl der König gestehe, dass er ihm geneigt sei, zugleich sehe er ein, dass Herr Dosko mehr zum Konsular- als zum rein diplomatischen Dienst befähigt sei“. Diplomatisches Archiv des Staatssekretariats für Auswärtige Angelegenheiten in Belgrad, Politische Abteilung, 1880, F—I, Bericht aus Paris vom 22 Mai/3. Juni. Res. Nr. 27, P/5-IV.

eine Folge der neuen Ära in griechisch-serbischen politischen Beziehungen kann die Tatsache aufgefasst werden, dass im Dezember desselben Jahres (1880), der ehemalige serbische Kriegsminister Tihomilj Nikolić „in fürstlicher Mission nach Athen“ abgesandt wurde.<sup>8</sup> Der Charakter dieser Mission ist uns unbekannt geblieben, allem Anscheine nach, aber, könnte sie nicht nur bilaterale Verhältnisse der beiden Länder, sondern auch gewisse bedeutendere Probleme des Balkans betreffen, die aus den Kriegs- und Nachkriegsereignissen hervorgegangen sind, wie zum Beispiel: die Bewegung der Albanischen Liga und die bulgarische San-Stefano-Agitation, vor allem in Mazedonien, weiter die Frage der Stellung der Türkei gegenüber, wegen grosser sozialer und politischer Gärungen in diesem Reich. Anscheinend handelte es sich bei dieser Gelegenheit darum, die Möglichkeiten zu einer Rückkehr auf die Politik der Annäherung beider Länder, nach dem Vorbild aus Fürst Michaels und des Minister-Präsidenten Ilija Garašanin Zeiten, zu untersuchen. In jedem Fall trug der baldigen Annäherung zweier freier Balkanstaaten auch der im Mai 1882 abgeschlossene Handelsvertrag zwischen Serbien und Griechenland<sup>9</sup> bei — (dieser Vertrag wurde in Serbien am 20. Juli ratifiziert) — sowie die Tatsache, das zum ersten serbischen Gesandten in Athen der ehemalige Kriegsminister Sava Grujić ernannt wurde, welcher vorher serbischer diplomatischer Vertreter in Sofia war.

Dadurch wurde der regelmässige Lauf zwischenstaatlicher Beziehungen zweier befreundeter Balkanstaaten hergestellt. Die früher im Sommer 1879, auf der serbischen Seite bestehenden Verdachte, dass Griechenland (gemeinsam mit Russland) der Frage der Regelung kirchlicher Verhältnisse zwischen Serbien und dem Ökumenischen Patriarchat Hindernisse in den Weg legte, besonders in der Sondierung des Terrains für die eventuelle Erhebung der serbischen Kirche zum Patriarchat,<sup>10</sup> wurden durch den Synodalakt und den kanonischen Segen des Patriarchen Joakim III abgelenkt, welche der Serbischen Kirche in Serbien die Autokephalie (Unabhängigkeit)<sup>11</sup> verliehen. Es ist nicht ohne Bedeutung, dass die griechische, in Konstantinopel erscheinende Zeitung *Phare du Bosphore* sehr wohlwollend über die Verhältnisse in Belgrad und in Serbien schrieb, was zur Schaffung einer günstigen Atmosphäre in der Verbreitung freundlicher Gefühle auf beiden Seiten beitrug.<sup>12</sup>

### III

Das Ziel der Bewegung der Albanischen kongrë — Liga von Prizren genannt — war die Verteidigung jener türkischer Gebiete, die nach dem Protokoll und den Beschlüssen des Berliner Kongresses abgetreten werden sollten, vor allem an Montenegro (im Nordwesten) und an Griechenland

<sup>8</sup> Н. Шкерковић, *op. cit.*, 387.

<sup>9</sup> *Прејлед развоја међународно-јравних односа*, 92 (Nr. 413); *Трговински ујговор између Србије и Грчке*, Београд, 19. Mai 1882: legalisiert am 20. Juli 1882.

<sup>10</sup> *Писма Филија Христића*, 262 (vom 14. August 1879).

<sup>11</sup> Ј. Ристић, *Дипломатска историја, Други рај*, II, Београд 1898, 280—286.

<sup>12</sup> *Писма Филија Христића*, 293 (vom 13. November 1879).

(im Süden der Türkei). Im ersten Fall handelte sich um die Übergabe von Marktflecken und Kazen von Plav und Gusinje, um welche in kurzer Zeit ein ganzes Problem erwuchs, nicht nur zwischen Montenegro und der Türkei, sondern auch zwischen den Albanern und der Pforte. Im zweiten Fall handelte es sich um die Übergabe Thessaliens und eines Teils von Epirus an Griechenland. Denn hier „im Südalbanien, haben sich die mohammedanischen Albaner, weil ihre Gebiete an Griechenland abgetreten werden sollten, die Idee der Kongrë von Prizren zu eigen gemacht . . . und die Kongrë gebildet, deren Zentrum in Arnautluk und in Jannina war. Diese Bewegung gewann an Stärke auch dank der Unterstützung seitens der Pforte“.<sup>13</sup> Jovan Hadži-Vasiljević hat genau bemerkt, dass „die Pforte dies duldete, weil sie die Albaner im Süden gegen Griechenland nötig hatte zur Lösung der griechisch-türkischen Frage“.<sup>14</sup>

In der Historiographie ist bekannt der Verlauf von Verhandlungen um die Sezession dieser Gebiete an das Königreich Griechenland, welches seine Ansprüche, obwohl unbestimmterweise, auf dem Punkt 24 des Berliner Vertrags fusste. Dieses griechisch-türkische Problem wurde von der Tagesordnung abgesetzt erst nach der Unterzeichnung des Vertrags vom 24. Mai 1881, wodurch an Griechenland fast ganz Thessalien mit Larissa und Volos samt dem Bezirk von Arta in Epirus abgetreten wurde, doch ohne Jannina und übriger Gebiete von Epirus.<sup>15</sup> Griechischerseits war dies eine der Ursachen, dass die ganze Aussenpolitik Griechenlands auf diese Frage konzentriert war, mit der Vernachlässigung anderer Balkanfragen, und auch den Beziehungen zu Serbien. Nach der Beendigung des griechisch-türkischen Territorialstreites, hat Derwisch Pascha, nachdem er zehn Tabors türkischen Heeres aus Thessalien<sup>16</sup> bekam, auch die Bewegung der Albaner in Norden bald gebrochen, so dass Montenegro die Stadt Ulcinj und den Teil der adriatischen Küste bis zum Bojana-Fluss in Besitz nehmen konnte.

Obwohl die Albanische Bewegung, von grosser Bedeutung sowohl für Griechenland, als auch für die beiden freien serbischen Fürstentümer, keinen direkten Einfluss auf die Annäherungspolitik zwischen Griechenland und Serbien ausübte, so okkupierte sie doch im grossen Ausmass die Politik der griechischen bzw. der serbischen Regierung.<sup>17</sup>

<sup>13</sup> J. Хаџи-Васиљевић, *Албанска лига — Арнауџски конгрес и српски народ под турском управом* (1878—1882), Београд, 1909, 49.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, 45.

<sup>15</sup> П. Ц. Гуч, *Дипломајска историја модерне Европе 1878—1918*. Београд 1933, 10—12; S. Th. Lascaris, *La politique extérieure de la Grèce avant et après le Congrès de Berlin* (1875—1881), Paris 1924, 31—38.

<sup>16</sup> J. Хаџи-Васиљевић, *op. cit.*, 122.

<sup>17</sup> In den Berichten serbischer diplomatischer Vertreter in Konstantinopel und Wien, zum Beispiel, werden die Ereignisse in Griechenland öfters kommentiert, besonders die Frage dessen neuer Grenzen. So, nach dem Bericht aus Konstantinopel vom 2. März 1879, wird diese Frage erörtert, welche „am meisten Furcht und Sorge verursacht und welche leicht sehr ernste Folgen haben könnte, dies ist, wenigstens in ihrem jetzigen Zustand, die Frage der Rektifizierung griechischer Grenzen. Man nimmt allgemein an, dass Österreich die Ursache sei, dass die Pforte Einspruch gegen sämtliche Forderungen Griechenlands erhob. Sogar die Verwendung Frankreichs konnte die Pforte nicht dazu bewegen,



Die zweite Frage, mit ihrer älteren Vorgeschichte, aber, stand als laufend, obwohl jetzt etwas verschieden auch ihrer Form nach, und erregte darum ein stärkeres Interesse der Regierungen in Belgrad und in Athen und beeinflusste dadurch auch ihre künftigen Verhältnisse. Dies war eine Kabinett- und Prinzipfrage der Ethnographie türkischer Provinzen in den Vilajets von Rumelien, besonders in jenen von Monastir und Saloniki, an welchem beide Interesse hatten wegen ihrer künftigen Aussen- und Nationalpolitik in der Türkei.

Die journalistische Propaganda beiseite lassend, handelte es sich um einige Publikationen, welche als offiziell von den Regierungen in Athen und in Belgrad inspiriert und als ihre offiziellen Stellungen zu der Lage und der Verbreitung des serbischen, bzw. griechischen Volkes im Ottomani-schen Reiche darstellend, angesehen wurde. Die griechische Broschüre:<sup>18</sup> „*Tò anatolikòn ζήτημα καὶ ἡ μεγάλη ἐλληνικὴ ἰδέα ὡς λύσις αὐτοῦ. Ἐν Ἀθήναις* 1878. („Über die grosshellenische Idee und über die Lösung der Orientalischen Frage durch die Verwirklichung der grosshellenischen Idee“) wurde in Athen, im Frühling 1878 abgedruckt. Die serbische Broschüre:<sup>19</sup> „*La réorganisation politique de l'Orient sur le base de l'équilibre des races*. Par un Indigène de la Péninsule. Paris, Ed. E. Dentu, Libraire-Editeur, 1878, p. 23 wie man sieht, wurde in Paris veröffentlicht. Diese beiden Broschüren, von gut informierten Leuten geschrieben, erschienen nach der Veröffentlichung des Vertrags von San Stefano und hatten die Tendenz, durch vorgebrachte Informationen, auf die Regelung von Territorialansprüchen der Balkanstaaten einen Einfluss auszuüben. In beiden wurde das maximalistische Programm verfochten, welches sich, an den Grenzen der Berührung zweier Ethnika, des slawischen und des hellenischen, nach den Kriterien der politischen Ansprüche Serbiens und Griechenlands in Mazedonien und im Gebiet von Saloniki ausschloss.

Der Berliner Kongress hat genaue Grenzen der neuen Sachlage auf dem Balkan bestimmt und bezeichnet was jeder der Balkanstaate von der besiegten Türkei gewonnen hatte. Diese Lösungen, aber, waren von den Maximalansprüchen eines jeden von Balkanstaaten und Balkanvölkern weit entfernt. Auch das erweiterte Serbien in 1878 (bzw. 1879, nach der Abgren-

sich gegenüber Griechenland etwas freigebiger zu zeigen“. — Diplomatisches Archiv des Staatssekretariats für Auswärtige Angelegenheiten in Belgrad, Politische Abteilung, 1879, F—III In F. Hristić an Jovan Ristić Res. Nr. 92, P/5-VII. Anderthalb Jahre später, während die Verwicklung um die Grenzen noch andauerte, schreibt F. Hristić (diesmal aus Wien) an J. Ristić am 22. November 1880, anlässlich der beharrlichen Bestrebungen Griechenlands, die Grenze gegen die Türkei möglichst nördlich festzusetzen, über die Pläne der deutschen Diplomatie, „die Grenze Griechenlands von den Seen Volo und Arta zu ziehen, den grösseren Teil dieser Seen oder Buchten an Griechenland überlassend und der ganze nördliche Teil mit Larissa und Jannina soll der Türkei bleiben“ und fügt seinen Kommentar hinzu, dass es für Griechenland „vernünftiger sei... den deutschen Vorschlag anzunehmen, als die Sache auf die Spitze treiben...“ Diplomatisches Archiv des SSAA angef. Fonds. 1880, F-I. Res. Nr. P/5-II.

<sup>18</sup> С. Новаковић, *Балканска питања и мање историјско-политичке белешке о Балканском Полуострву* 1886—1905, Београд 1906, 363—364.

<sup>19</sup> Es ist nicht vollkommen festgestellt worden, ob der Verfasser dieser Broschüre Jovan Ristić oder Milan Piročanac sei.

zung mit Bulgarien) und das erweiterte Griechenland in 1881 blieben durch das türkische Staatsgebiet voneinander getrennt (im Raum von Vranje bis Ekaterini), d.h. um mehrer Hunderte von Kilometern voneinander entfernt. Nach 1878 bzw. 1881 entstand die neue Ära in der Geschichte der Türkei auf der Balkanhalbinsel, in der Situation der Balkanvölker und in den wechselseitigen Beziehungen der Balkanstaaten.

Die neue Zeit forderte auch neue Lösungen sowohl in ihren Beziehungen zum Osmanischen Reiche, als auch in ihren wechselseitigen Zusammenhängen und Verhältnissen. Dies aber gehörte bereits zur Geschichte des letzten Viertels des 19. Jahrhunderts und wird in den Balkankriegen 1912 bzw. 1913 beendet werden.



Miron FLAŠAR

Philosophische Fakultät  
Belgrad

## DIE GRIECHISCHE SPRACHE DES KOMÖDIENDICHTERS JOVAN STERIJA POPOVIĆ

In einer Komödie verzeichnete fremdsprachliche Elemente pflegt man, von vornherein, als nur wenig verlässliche Zeugen der sprachlichen Eigenheiten einer gesellschaftlichen Schicht oder isolierten völkischen Gruppe zu betrachten. Die Komödie *Der Geizhals*, 1837 in serbischer Sprache zu Budapest veröffentlicht, und bis heute eines der beliebtesten Lustspiele im jugoslawischen Theaterrepertoire, fesselt jedoch das Interesse der Sprachforschung auch in dieser besonderen Hinsicht.<sup>1</sup> Der serbische Schriftsteller Jovan Sterija Popović, der die Komödie verfasst hat, war nicht nur ein hochgebildeter, höchst begabter und sehr zur realistischen Schilderung seiner Umgebung neigender Komödiendichter. Popović war auch ganz besonders befähigt, ein Bild der Charaktereigenschaften, der Lebensweise und des Sprachgebrauches von griechisch-aromunischen Kaufleuten in den serbischen Städten an der Donau zu geben. Väterlicherseits war Popović nämlich selbst griechischer, bzw. griechisch-aromunischer Abstammung. Sein Vater Sterija (Στέργιος), Handelsmann zu Vršac, ist erst im Jahre 1837, in dem auch die Komödie *Der Geizhals* veröffentlicht wurde, verschieden. Es ist also begründet vorauszusetzen, dass der Schriftsteller Jovan Popović mit jenem Griechisch gut vertraut war, welches er der Hauptfigur seiner Komödie, dem Händler Kyr Janja (Κύρ Γιάννης), in den Mund gelegt hat.

★

Die griechischen Elemente in der Sprache des Kyr Janja haben zwar die Aufmerksamkeit der Forschung öfters erregt, aber meistens nur recht beiläufig, und mehr vom literaturgeschichtlichen und literaturkritischen

<sup>1</sup> Тердица, шалыво Позориште у три Дѣйства составлено одъ Иоанна С. Поповича. (*Der Geizhals*, orig. Lustspiel.) У Пешти, Писмениы Иос. Баймела Ц. К. Привилегир. Примяциял. Острогонског' Книгопечателя, 1837.



Standpunkte aus. In der Person, Sprache und Ausdrucksweise des Kyr Janja wurde vorzugsweise ein realistisch gezeichnetes Porträt von des Dichters Vater, dem Kaufmann Stergios, gesehen. Dagegen hat man aber vorgebracht, das man Stergios, sowie dessen serbische und griechische Sprachkenntnisse, keineswegs nach der literarischen Umstilisierung in den Komödiencharakter Kyr Janja beurteilen darf.<sup>2</sup> Wofür, grundsätzlich, der Umstand sprechen würde, das die idiomatischen Sprachelemente im Lustspiel zur Erhöhung der Komik verwendet werden, und dass das Stück zur gesellschaftlichen Satire neigt. Aber es ist da auch noch an des Dichters Vorwort zur Komödie zu erinnern, wo Popović beteuert, dass es sein Vorhaben keineswegs sei in der Figur des Kyr Janja „das griechische Volk dem Spott preiszugeben“, da er ja selbst doch „Grund genug habe den Griechenstamm nie anders als mit Verehrung zu begegnen“.<sup>3</sup> Ich würde hinzufügen: ebenso wenig wie solch ein unliebsames Vorhaben Konstandinos Ikonomos hatte, als er., zwanzig Jahre früher, und zwar unmittelbar nach Molière, den Smyrner *Ἑξηνταβελώνης* schuf, und dessen Griechisch mit idiomatischen Zügen würzte.<sup>4</sup>

Eine systematische Untersuchung der sprachlichen Eigenheiten, welche die Komödien von Jovan Popović aufweisen, hat bislang nur B. Klaić unternommen. In seiner Studie sind auch die griechischen Sprachelemente, die im *Geizhals* enthalten sind, besprochen.<sup>5</sup> Es liess sich aber B. Klaić, der eingestandenermassen in der neugriechischen Philologie wenig bewandert ist, durch die mangelhafte (oder ihm mangelhaft scheinende) Form des nur gedruckt erhaltenen Komödientextes zum Schlusse verführen, es seien die griechischen Sprachkenntnisse des Dichters Popović selbst recht fragwürdig gewesen.<sup>6</sup> Mit solch einer Auffassung ist B. Klaić nicht nur in einem vollen Gegensatz zu jenen, schon früh ausgedrückten, positiven Urteilen gekommen, die aus dem Munde von Popovićs Zeitgenossen stammen, und eine persönliche Vertrautheit der Beurteiler mit den griechisch-aromunischen Sprachgewohnheiten auf serbischem Gebiet voraussetzen.<sup>7</sup> Der Auffassung von B. Klaić scheinen auch die von L. Vranousis in Kavala unterbreiteten Forschungsergebnisse zu widersprechen. Seinem Befund nach ist das griechische Manuskript Nr. 494, das in der Handschriftenabteilung der Matica srpska zu Novi Sad aufbewahrt wird, ein Autograph des Dichters Jovan Sterija Popović, und es soll die Originaltexte zu des Dichters, schon 1825 verfassten,

<sup>2</sup> B. Ковачевић, *Стеријина драмска визија прошлости* (zuerst in der Zeitschrift *Književnost*, 4, 1956), hier zitiert nachdem Text im Sammelband: *Јован Стерија Поповић* (*О књижевности*, 2), Београд 1965, 311.

<sup>3</sup> Vorwort zur ersten Ausgabe, 1973, VII–VIII.

<sup>4</sup> *Ἡ φιλόσοφος κατὰ τὸν Μολιέρου*, Wien 1816. — Eine zweite Ausgabe wurde 1853, in Smyrna, veröffentlicht.

<sup>5</sup> B. Klaić, *Jezička problematika u nekim komedijama Jovana Sterije Popovića*, in: (derselbe) *Između jezikoslovlja i nauke o književnosti*, Zagreb 1972, 140–150 und 171–174.

<sup>6</sup> Vgl. meine Arbeit *О Стеријиној њисмености у њрчком језику*, *Зборник Филозофск. г факултета у Београду*, књ. XIV—1, 1979, 323–344.

<sup>7</sup> Vgl. z. B. Јован Ристић, *Јован Сп. Поповић 1806—1856*, Гласник Друштва српске словесности, 1856, VIII, hier zitiert nach dem Text in: *Knjiga o Steriji*, Beograd 1956, 26.

Übersetzungen griechischer Freiheitslieder (Ms 9426, ebendort) enthalten.<sup>8</sup> Wobei die im Titelblatt des Manuskriptes vorkommenden Embleme der Heiligen Schar von Dragačani ein frühes Interesse des Dichters Jovan Popović an der Hetärie beweisen würde. Ein politisches Interesse also, das in der Forschung schon für des Dichters Vater Stergios, ohne fassbaren Beweis, vorausgesetzt worden ist.<sup>9</sup>

Es haben jedoch die eben erwähnten Arbeiten die Frage über die griechischen Sprachkenntnisse des Dichters Jovan Popović, und über die griechische Sprache seines Kyr Janja, eher kompliziert als geklärt. Das Referat von L. Vranousis zu Kavala ist nämlich in seinen Schlüssen recht anfechtbar. Beiseite lasse ich hier die Beurteilung der graphischen Eigenheiten.<sup>10</sup> Entscheidend ist, dass im griechischen Manuskript von Novi Sad die Originaltexte zu den Freiheitsliedern, welche Popović übersetzt hat, öfters nur in gekürzter Form und primitiv vereinfachtem Wortlaut zu lesen sind. Dies weist auf mündliche Überlieferung, oder ungelenkes Abschreiben von handschriftlich verbreiteten, nach mündlicher Tradition gefertigten Liedersammlungen. Solch ein stark korruptes Manuskript hat die Vorlage zu Popovićs Übersetzungen keineswegs abgeben können. Diese Übersetzungen sind nach Originalfassungen, die weder Lücken noch Mängel aufweisen, verfasst worden. Wie ich schon früher festgestellt habe, hat sich Popović, als Übersetzer, an die sehr gut betreute Ausgabe der Liedertexte von Dr A. Schott und M. Mebold gehalten. Im *Taschenbuch für Freunde der Geschichte des griechischen Volkes älterer und neuerer Zeit*, zu Heidelberg 1824 veröffentlicht, waren diese Texte dem Gymnasiasten Jovan Popović in Sremski Karlovci oder in Temišvar wohl leicht zugänglich.<sup>11</sup> Da den griechischen Originalen im *Taschenbuch* auch eine deutsche Übersetzung (von Mebold) beigelegt ist, und da Popović, als Gymnasiast, noch ein völliger Anfänger im Dichterhandwerk war, so sind auch durch eine eingehende Analyse seiner serbischen Übersetzungen keine wirklich tragbare Schlüsse über die griechischen

<sup>8</sup> I "Ελληνοσερβικό Συμπόσιο, Thessaloniki—Kavala 7—10. Nov. 1976, organisiert vom "Ιδρυμα μελετών Χερσονήσου του Αίμου (Thess.) und dem Balkanološki institut SANU (Belgrad). Das Referat von L. Vranousis ist leider nicht, wie erwartet, im unlängst veröffentlichtem Sammelband *Συνεργασία Ελλήνων και Σέρβων κατά τους απελευθερωτικούς αγώνες 1804—1830* (Thessaloniki, 1979) gedruckt worden. Somit halte ich mich an den Auszug seines Referats (L. Vranousis, *Narodnooslobodilačke pesme od Rigasa ... i dva rukopisa iz Novog Sada*) wo sein Standpunkt folgendermassen formuliert gewesen ist: „... interesantnija je konstatacija da su i ova grčka sveska, kao i ona srpska, pisane od samog Jovana Popovića, jer sadržaj oba rukopisa se poklapa, i da jedna sadrži grčke originale srpskih prevoda druge.“

<sup>9</sup> B. Kovačević, *a. a. O.*, 311.

<sup>10</sup> Obwohl es möglich zu sein scheint, dass das erwähnte griechische Manuskript von Novi Sad von der Hand des jungen Popović herrühre, fehlt es uns, zu einem Vergleich und sicherem Schluss, an genügenden griechischen Schriftproben in der Handschrift der Übersetzungen, die sicher von Popovićs Hand stammen. Einige griechische Wörter und kleine Sätze (bzw. Verse) kommen als Motto und Überschriften vor, aber sie zeigen eine kalligraphische Tendenz auf. Das griechische Manuskript dagegen ist offensichtlich schnelllaufend geschrieben, vielleicht nach Diktat, wie man aus den Schreibzügen und vielleicht auch aus der ganz willkürlichen Orthographie schliessen kann.

<sup>11</sup> S. meine erwähnte Arbeit, 328, Fussnote 11. — Jovan St. Popović besuchte das Gymnasium zu Sremski Karlovci bis Ende August 1824. In das Gymnasium zu Temišvar

Sprachkenntnisse des jungen Übersetzers und, besonders, über jene des späteren Komödiendichters zu gewinnen.<sup>12</sup> Hervorzuheben ist hier jedoch, dass die im *Taschenbuch* zu Heidelberg veröffentlichten neugriechischen Gedichte, in sprachlicher Hinsicht, recht verschiedene Merkmale aufweisen. Im Streite zwischen volkssprachlichen und reinsprachlichen Tendenzen haben ja, wie bekannt, Rigas Pheraios, der Schüler des Dimotikisten Katarzis gewesen ist, Korais, der sich für eine Mischsprache entschieden hatte, und der Phanariote Neroulos, der in seiner *Ode* eine Wendung zum Archaismus aufzeigt, recht disparate Stellungen eingenommen. Somit muss man wenigstens zugeben, dass der junge Popović auch an diesen Liedern, mit deren Wortlaut er sich als Übersetzer eingehend befasst hat, Gelegenheit gehabt hat zu einem Einblick in die Vielschichtigkeit der neugriechischen Literatursprache.

Eine gewisse Fähigkeit zwischen volkssprachlicher Praxis und reinsprachlicher Norm im Neugriechischen zu unterscheiden hat Popović schon von Hause aus haben können. Beide Tendenzen mussten in der neugriechischen Sprache der griechisch-aromunischen Händler, zu denen der Vater von Popović gehört hat, bemerkbar sein. Die neugriechischen Sprachgewohnheiten des Kyr Stergios sind uns aber, wie gesagt, nur aus den kargen Angaben die in der Komödie *Der Geizhals* enthalten sind bekannt. So weisen manche Gründe darauf hin, dass es nötig sei, die in der Komödie von Jovan Sterija Popović enthaltenen griechischen Sprachelemente einer eingehenden Untersuchung zu unterziehen. Wobei die bislang unberücksichtigte stratigraphische Problematik des Neugriechischen in die Fragestellung einbezogen werden muss. Und zwar hat die stratigraphische Analyse, am gegebenen Texte orientiert, besonders jene stereotypen Wendungen im Auge zu halten, die im Bereiche der neugriechischen Volkssprache als gelehrte Idiotismen bezeichnet werden. Am Zusammenspiel solcher Wendungen oder Sätze und der rein volkssprachlichen Elemente wird erst zu überprüfen sein, wie des

---

ist er Ende Oktober 1824. eingetreten. Seine Handschrift mit den Übersetzungen der griechischen Freiheitslieder ist zu Vršac im September/Oktober 1825. datiert. — L. Vranousis, dem die Ausgabe der Lieder von Dr Schrott und Mebold unbekannt geblieben ist wurde zu seiner These vielleicht dadurch verführt, dass man öfters, nach Queux de Saint-Hilaire, dessen Ausgabe der Gedichte von Jakovaki Rizos Neroulos zu Paris 1876 erschienen ist, für des Neroulos *Ode an die Griechen*, nur dieses späte Datum der ersten Veröffentlichung angibt. Saint-Hilaire nämlich, im Vorwort zu den bei ihm veröffentlichten Liedern des Neroulos, hat diese als poésies inédites bezeichnet. Die *Ode* von Neroulos wurde aber schon 1824 von Schrott und Mebold veröffentlicht und ist auch bei Jovan St. Popović nach dieser Ausgabe übersetzt.

<sup>12</sup> Mit diesem Problem befasste ich mich an anderer Stelle. Hier ist nur zu sagen, dass die Übersetzungen stellenweise sehr an die deutschen Übersetzungen von Mebold anklingen. Wobei aber auch zu bemerken ist, dass dabei auch politische Gründe mit im Spiel sein können. Jovan Popović übernimmt nämlich auch den Wortlaut von Versen die in der deutschen Übersetzung ein politisches Band zwischen Deutschland und dem griechischen Aufstand herstellen wollen indem sie „Deutschland“ für „Frankreich“ setzen, wie im griechischen Original steht. Es wird dies ein Manöver gewesen sein um der österreichischen Zensur ein Imprimatur abzugewinnen. Die Übersetzung von Jovan Popović wurde dennoch nicht veröffentlicht. Über die Gründe dafür können nur Voraussetzungen ausgesprochen werden. Vgl. V. Krešić, *O nekim odjecima grčkih ustanaka u srpskoj književnosti*, I Grčko-srpski simpozijum, Thessaloniki 1979, 47.

Dichters griechische Sprachkenntnisse zu beurteilen sind und wie sich die griechische Sprache und Ausdrucksweise eines Kaufmannes griechisch-aromunischer Herkunft in der Komödie von Jovan Sterija Popović wieder-gespiegelt hat.

★

Im Jahre 1838, als Dimitrios Chatziaslanis (unter dem Decknamen Vyzandios) seinen *Σινάνης* in Athen veröffentlichte, erschien, zu Novi Sad, schon die zweite, erweiterte Ausgabe der Komödie von Jovan Popović.<sup>13</sup> In dieser Ausgabe, die als Ausgabe ne varietur zu betrachten ist, werden die griechischen Sprachelemente zur Charakterisierung zweier Personen aus dem Kaufmannsstande verwendet. Neben Kyr Janja erscheint jetzt auch Kyr Dima (*Δήμος*) auf der Szene, dessen griechisch-aromunische Herkunft ebenso vorauszusetzen ist. Jedenfalls handelt es sich um Personen die sich auf ihre griechische Bildung sehr stolz zeigen. Wo und unter welchen Umständen die beiden aber zu solch einer Bildung kamen, darüber lässt der Komödiographie Jovan Popović leider nicht verlauten.

Da es sich um die griechische Sprache von Kaufleuten handelt, so scheint es mir vor allem geboten einen Blick auf die Zahlwörter zu werfen. Diese sind, wie die meisten griechischen Wörter in der Komödie, in zyrillischer Schrift alter Schreibung wiedergegeben. Auf Grund einer Analyse der verschiedenen Schreibungen der einzelnen Zahlen ist es doch möglich die phonetischen Eigenschaften der von Kyr Janja verwendeten Zahlennamen festzulegen. Da im Komödientexte, neben zerstreuten, aber wiederholt auftauchenden Zahlennamen, auch eine durchlaufende Zehnerreihe angeführt wird, konnte ich zum sicheren Schluss kommen, dass die Zahlwörter des Kyr Janja aus zwei verschiedenen Sprachschichten bezogen sind. Es bleibt auch die Namensform einer bestimmten Zahl meistens konstant. Schwankungen, die vorkommen, sind jeweils als Einzelfall zu erklären.

Volkssprachliche Formen, die konstant vorkommen und dazu noch, phonetisch, mundartliche Züge aufweisen, sind: *πένδυ* (*πέντι*), *ινιά* (*ιννιά*) und *ικυσι* (*εἴκονσι*). Es handelt sich, wie ersichtlich, um Reduktion von unbetontem *e* zu *i* (*πέντι* < *πέντε* und *ιννιά* < *ἐννιά*) und von unbetontem *o* zu *u* (*εἴκονσι* < *εἴκοσι*). Dies aber ist eine Eigenheit der nordgriechischen Dialekte (in Epirus, Thessalien, Mazedonien, Thrakien), also ein mundartlicher Zug, der jenen Gegenden eigen ist, aus denen griechisch-aromunische Siedler besonders im XVIII Jahrhundert in den nördlichen Balkan und an die Donau zogen.

Wie bekannt, ist die „nordgriechische“ Umgestaltung des Vokalismus z.B. in der Gegend von Velvendos sehr durchgreifend durchgeführt. In einem Märchen aus dieser Gegend lesen wir, gleich in den ersten Sätzen: *Μυὰ φουρά κ' ἔναν κερό ... Τί ἤλυνε κ' αὐτός; ... Πιρνάει μυὰ χρονιά, δὲ χρόνιές ...* „E! νὰ μὴν τὰ μακραίνουμι, σήμερα μυὰ πιντάρια, ἕνα δεκάρι

<sup>13</sup> *Тврдица, шаливо Позориште у три Дѣйства, составлено одъ Иоанна С. Поповича. (Друго умножено Издање.) — Der Geizhals, orig. Lustspiel. У Новоме-Саду. Печатано у Типографіи Янковићевой, 1838.*



ταχειά, ένα 'κουσάρι . . . ήσαν ίξηντάρος . . .<sup>14</sup> Wortformen wie *simira* (σήμυρα, nicht σήμερα), *pindara* (πιντάρα, nicht πεντάρα) und *toti* (τότι, nicht τότε), sowie *igo* (ιγώ, nicht έγώ), *kiro* (κιρό, nicht καιρό) und *iskindars* (ίξηντάρος, nicht έξηντάρος) erklären uns Kyr Janjas πενδυ (πέντι) und ινια (ινιά). Ebenso findet Kyr Janjas ικυσι (είκονσι) seine phonetischen Entsprechungen in 'kusari (= είκουσάρι, nicht είκοσάρι), τίριτας (τίποντας, nicht τίποτα), edukan (έδουκαν, nicht έδωκαν) und makrenumi (μακραίνουμι, nicht μακραινομαι).

Aus den schwankenden Formen der Zahlennamen und aus Umänderungen, die der Dichter in der zweiten Ausgabe seiner Komödie unternommen hat, ist ersichtlich, dass sich Jovan Popović Mühe nahm, die Sprachgewohnheiten der griechisch-aromunischen Kaufleute getreu wiederzugeben. In der ersten Ausgabe seiner Komödie lesen wir, z.B.: „Οκτο he εκσι, δεκα тесара; he тесара, δεκα окто“ (S. 46). — Dieses Schwanken zwischen dem mehr reinsprachlichen τέσσαρα und dem volksprachlichen τέσσερα hat Jovan Popović aber in der zweiten, besonders in ihren dialektischen und idiomatischen Elementen bearbeiteten Ausgabe aufgehoben, und zugunsten des volksprachlichen τέσσερα entschieden (S. 54).<sup>15</sup> Im gleichen Textabschnitt stellt der Dichter aber, unmittelbar neben ein in phonetischer Hinsicht reinsprachliches εντα (έντά), das Kyr Janja an mehreren anderen Stellen ebenso verwendet, auch die volkssprachliche Form εφτα (эфτά). Diese Zweifelhigkeit in der Wortform für Sieben ist auch in der durchgesehenen zweiten Ausgabe stehen geblieben, und ist, demnach, wohl vom Dichter ganz bewusst und planvoll in den Text gebracht worden. So bezeugt das Nebeneinander von έντά und εφτά eine bestimmte, vom Schulbetrieb her beeinflusste Sprachübung. Dazu kommt noch, dass Kyr Janja durchgehend das reinsprachliche okto (όκτώ, nicht όχτώ) verwendet.<sup>16</sup> Es ist hier auch noch besonders hervorzuheben, dass es sich bei den Zahlennamen έντά und όκτώ eben um jene reinsprachliche (bzw. „gelehrte“ oder „altertümliche“) phonetische Dubletten (zu volkssprachlichem εφτά und όχτώ) handelt, welche noch heute im gesprochenen Griechisch geläufig sind, und selbst von modernen Gramma-

<sup>14</sup> A. Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, 2. Aufl., Strassburg 1910 (Nachdruck, Berlin 1974), 289–290. Vgl. auch in der Lautlehre, § 7, 1, auf S. 6.

<sup>15</sup> Hier ist zu erwähnen, dass an derselben Stelle in der 1. Ausg. (S. 47) dreimal серанда (für σαράντα) vorkommt. Obwohl man an einen Einfluss von те-сара (4) auf се-ранда (40) denken könnte, da ja kein ganz sicherer Anhalt für einen Vokalwandel a zu e zu finden ist (trotz Σεραντάπηχος, Vgl. G. N. Hatzidakis, *Einl. in d. neugr. Gramm.*, Athen 1975, 150), wird es sich wohl um eine fehlerhaft gedruckte Form handeln. In der 2, durchgesehenen Auflage nämlich finden wir zweimal серанда, und nur ein (unkorrigiertes) серанда (S. 55). Wobei jedoch zu bemerken ist, dass der Dichter, in eben dieser Wortreihe, die doppelte Wortform für Sieben, εφτα-εντα, nicht unifizierte hat. Aber letzteres sind ja auch Formen die die modernene Grammatiker beide als volkssprachlich zulassen. Vgl. z. B. M. Τριανταφυλλίδης, *Νεοελληνική γραμματική (της δημοτικής)*, Athen 1941, 275.

<sup>16</sup> Es hat dies nichts mit Kyr Janjas serbischer Lautgebung zu tun, wo h nicht ausgesprochen wird (оһимъ st. хоһимъ, сирома st. сиромахъ; auch in türkischen Lehnwörtern: арамбаиа st. харамбаиа. Im Griechischen hat Kyr Janja dagegen folgerichtig und immer ein h für griech. χ (Chi): τηχι (τύχη), ευχαριστο (εύχρηιστώ), χιλяда — χιλядесъ. Vgl. B. Klaić, a. a. O., 152 (wo aber auch ganz Verfehltes als Beleg angeführt wird, wie z. B. хисторија, хидра, Wörter in denen das h doch eben gegen die Zugehörigkeit der Wortformen zum Griechischen Zeugnis ablegen).

tikern als in der Volkssprache zulässig notiert werden.<sup>17</sup> Ein sicheres Zeugnis, dass man, auf Grund der in der Komödie *Der Geizhals* vorkommenden griechischen Wörter und Wortformen, die griechischen Sprachkenntnisse des Dichters Jovan Popović keineswegs, mit B. Klaić, unterschätzen darf.

\*

Es sind eigentlich, schon nach dem bisher beobachteten, in Kyr Janjas Zahlennamen zwei volkssprachliche Schichten zu unterscheiden. Eine zwar auffällige aber dünne volkssprachliche Schicht bilden einige Zahlwörter mit ausgesprochen mundartlichem Vokalismus (πέντι, ἑνιά, εἰκονσι), dessen „nordgriechische“ Zugehörigkeit mit Sicherheit anzusetzen ist.<sup>18</sup> Die zweite, und vorherrschende, volkssprachliche Schicht der Kyr Janjas Zahlwörter angehören, zeigt „südlichen“ phonetischen Bestand auf (ἐφτά würde nordgriechisch ἰφτά, τέσσιρεις nordgriechische τέσσις lauten), welcher auch die moderne gemeingriechische Sprachnorm und Literatursprache bestimmt. Hier sind auch einige phonetisch reinsprachliche Zahlwörter anzuschließen (ἐπτά, ὀκτώ), die aus dem Schulbetrieb in die Volkssprache eingedrungen sind und sich da ganz eingebürgert haben.

Diesem stratigraphischen Befund widersprechen auch die übrigen Zahlennamen, deren sich Kyr Janja bedient, nicht. Geläufige volkssprachliche Formen aus der zweitgenannten, südlichen und gemeingriechischen Schicht sind ἐξήι (ἑξήι), τριάντα (τριάντα), σαράντα (σαράντα), sowie χιλιάδα — χιλιάδες (χιλιάδα — χιλιάδες). Ebenso δεκά (δέκα) und εκατόν (ἐκατόν), die auch reinsprachlich gleichlautend sind. Regelmässig in dieser Schicht vorkommend, würden aber die genannten Zahlwörter auch in der nordgriechischen Mundarten nur zum Teil, und nur dort wo der Vokalismus extrem umgestaltet ist, ein anderes phonetisches Bild aufzeigen.<sup>19</sup> Es fällt aber auf, dass Kyr Janja μία χιλιάδα (eig. „das Tausend“) statt χίλια sagt, und dazu noch das flexionslose δύο dekliniert: *διεσ χιλιάδες* (st. δύο χιλιάδες). Neben einem grammatisch einwandfreiem *τρεις χιλιάδες* (τρεις χ.), verwendet er das grammatisch korrekte, aber mehr volkstümliche *μεσερες χιλιάδες* (τέσσερες χ., nicht τέσσερες χ.).

Jetzt erst dürfen wir einen Blick auf die ersten drei Zahlennamen in der ersten Zehnerreihe werfen. Kyr Janjas *μία, δύο* und *τρία* treten zwar keineswegs aus dem Rahmen in den, stratigraphisch gesehen, auch alle anderen Zahlwörter des Kyr Janja gehören. Aber sie stellen uns vor ein Problem der Akzentsetzung, welches im Neugriechischen auch die Angehörigkeit des Wortes zu einer bestimmten Sprachschicht mit einbezieht. Wie bekannt

<sup>17</sup> Vgl. z. B. P. Tzermias, *Neugriechische Grammatik*, Bern, 1969, 95 (§ 294), wo für Sieben und Acht das volkssprachliche Nebeneinander von ἐφτά : ἐπτά, ὀκτώ : ὀκτώ notiert wird. M. Triandaphylidis aber, dessen wissenschaftliche Arbeiten und dessen Anteilnahme im Ekdēphētikos Homilos der Konstituierung der neugriechischen Sprachnorm bedeutend beigetragen hat, lässt in der Volkssprache nur die erste Dublette zu (S. 275).

<sup>18</sup> Was auch ein wichtiges Indiz für die mazedonische Provenienz des Vaters von Jovan St. Popović abgeben kann.

<sup>19</sup> In Velvendos z. B., wo bedeutende Reduktion, oder gar Schwund des kurzen unbetonten *i* durchgeführt ist, kommt χιλιάδης für χιλιάδες vor (aber χίλια).

ist durchlaufende Paroxytonierung der ersten drei Zahlwörter in der Reinsprache die Regel. Volkssprachlich kommen indessen *μία* und *μία*, *δύο* und *δύο*, sowie neben vorwiegend *τρία*, auch ein (mehr mundartliches) *τριά* vor. Wie ersichtlich, handelt es sich hier eigentlich um die volkssprachliche Endbetonung aller Wörter die ein ursprünglich betontes *i* oder *e* vor dem Vokal der Schlussilbe haben.<sup>20</sup> Ein früh in der griechischen Volkssprache eintretender Akzentwandel, der alle Wortkategorien und Flexionsformen betroffen hat (*καρδιά*, *δουλειά*, *παιδιά*, *βαρειά*, *ποιός*, *θά πιῶ*, vgl. *ἡπια*), aber dem auch wieder reinsprachliche Tendenzen dauernd entgegengewirkt haben.<sup>21</sup> Wobei reinsprachlich betonte Wörter, welche auch in die Alltags- und Literatursprache eingedrungen sind, eine mehr abstrakte und altertümliche Bedeutung aufweisen (*ἐκκλησία* „Kirche als Organisation“ und „Kirche als Gebäude“ — *ἐκκλησιά* „Kirche als Gebäude“; *δουλεία* „Sklaverei“ und „Arbeit“ — *δουλειά* „Arbeit“).<sup>22</sup> Es liegt somit auf der Hand, dass die Oxytonierung der Wörter auf *-ia*, *-ea* ein Merkmal volkssprachlicher Sprachübung abgibt, das man auch bei der Beurteilung von Kyr Janjas Griechisch im Sinne führen muss, wenn man auch über keine völlig sicheren Anhaltspunkte verfügt um die Akzentstellung in der zyrillischen Umschrift der griechischen Wörter bei Jovan Popović einwandfrei festzulegen.

Als glücklicher Umstand ist zu bezeichnen, dass unter den wenigen, bei Jovan Popović in griechischer Schrift wiedergegebenen Wörtern auch *ἀπελπισία* zu finden ist.<sup>23</sup> Sowie, dass dieses paroxytonierte Wort in der Schlusszene der ersten Ausgabe zyrillisch mit *анелмucia* wiedergegeben ist. Wenn man daneben eine Schreibung wie *δυνα*, für *δουλειά* „Arbeit, Geschäft“ findet (dessen paroxytonierte Form ganz vorwiegend „Sklaverei“ bedeutet), so möchte man daraus gerne schliessen, dass bei Jovan Popović *-ia* = *-ía* und *-я* = *-ιά* zu setzten ist. Leider kommt man durch weitere Vergleiche (am gedruckten Texte) nicht zu Zeugnissen, die die Voraussetzung erhärten würden, es habe Jovan Popović, durch solch zweifache Schreibung, die Akzentsetzung in den griechischen Wörtern folgerichtig unterscheiden wollen. Da man sich also, in der Frage nach der Akzentstelle in den besprochenen Zahlen, nur an die Frequenz der Sprachformen halten kann, wäre die Opposition von *μία*, (*δύο*): *τρία* eher auf die volkssprachlich ganz übliche Reihe *μία*, (*δύο*): *τρία* zurückzuführen. Damit wäre auch im Einklang, dass auch ein wiederholtes *τριάδα τρία* vorkommt, wo *τριάνδα* sicher anzusetzen ist,

<sup>20</sup> Eigentlich Synzese von *i* und *e* mit dem folgenden Vokal, wobei es zu Akzentverschiebungen kommt. Schon spätmittelalterlich. Vgl. R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, London, 1969, 80.

<sup>21</sup> Zurückziehung des Akzentes wie in *πρώχεια*, *ἀρρώστια*, als Analogie zu *ἀλήθεια*, *βοήθεια*, ist als Erscheinung nur begrenzt. Vgl. A. Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, 9 (§ 9).

<sup>22</sup> Vgl. auch Stam. C. Caratzas, *Die Entstehung der neugriechischen Literatursprache*, Glotta, XXXVI, 3/4, 1958, 203–204.

<sup>23</sup> Vorwort der ersten Ausgabe (1837), S. VIII. — In der durch Druckfehler verunstalteten Form des Wortes ist das Akzent auf Iota klar erhalten. Über die Verunstaltung des Wortes im Drucke hat B. Klaić, a. a. O., 142, ganz verfehlt geurteilt und es zu den vermeintlichen Fehlschreibungen des Dichters Jovan Popović zugerechnet. S. meine schon angeführte Arbeit *O Sterijinoj pismenosti u grčkom jeziku*, 332.



und *τρία* viel wahrscheinlicher ist als *τριά*. Parallelerscheinungen, in anderer Position und bei ungrischen Wörtern, helfen uns auch nicht weiter. Ein griech. *τονъ дяволонъ* aus dem Munde Kyr Janjas steht für *τὸν διάβολον*.<sup>24</sup> Aber *φυρία* „Furie“ und *φуря* „Wut“, in zwei aufeinanderfolgenden Sätzen Kyr Janjas, sind durch Akzentunterschiede nicht zu erklären. Dasselbe ist für die zweifachen Schreibungen *ιπεκυλαία* und — *ция, облигаѣи* und — *ция*, zu sagen.

Es bleibt somit die prinzipielle Frage, wie man *-ia* in Silben der griechischen Wörter des Kyr Janja zu akzentuieren hat, offen. Sie ist eben wohl von Fall zu Fall, je nach der Höhenlage des Ausdrucks und nach der Angehörigkeit des jeweiligen Wortes zur rein- oder volkssprachlichen Schicht, zu beurteilen. Ist nämlich für *εὐουλα* z.B. festzustellen, dass es in einem Spruch antiken Ursprungs und reinsprachlich-archaischer, bzw. antiker Sprachnorm vorkommt, so ist nur die Paroxytona *εὐβουλία* anzusetzen.<sup>25</sup> Es wird wohl auch in einer reinsprachlichen Wendung vom Typus *исъ каѣнь кардѣнь* eher *кардіан* als *кардіа(ν)* zu akzentuieren sein. Während *тинъ дуля* (ohne auslautendes *-ν*) volkssprachlich ist und, wie gesagt, einzig mit *δουλειά* wiederzugeben ist.

Die sprachliche Symbiose auf dem Balkan hat man sicher auch in Betracht zu ziehen bei der Untersuchung des Griechischen, dessen sich Kyr Janja und Kyr Dimja bedienen. Dies wurde von Petar Skok schon vor etwa vierzig Jahren behauptet. Aber nur im Zusammenhang mit seiner beiläufigen Aussage, Kyr Janjas Muttersprache sei „Zinzaro-Griechisch“. In Kyr Janjas serbischer Sprache aber, mit der er sich eingehender befasst hat, stellte Skok eine unvollständig durchgeführte Reduktion von unbetontem kurzem *e* zu *i* fest, und erkannte darin einen Zug „südlicher“ Mundarten (*očiš* st. *očeš*, *propadniš* st. *propadneš*, *budiš* neben *budeš*).<sup>26</sup> Da es sich um eine Reduktion handelt die besonders in Verbalformen oft vorkommt, so ist hier noch zu vermerken, dass Janjas Griechisch ähnliche, als nordgriechische zu bezeichnende Reduktionen im Imperativ aufweist: *κитаѣи* (*ἀδελφε*) — *κοίταξι* (*ἀδελφε*), *κραѣи* (*тинъ Катѣи*) — *κράξιτε* (*τὴν Κατίτσα*), *игиѣи* — *ὑγιαίνετε*. Diese wohl mundartlich bedingten Formen kommen in anspruchslosen Redewendungen und vertraulichem Umgang vor. Aber gleich daneben verwendet Janja, in einer Anstandsformel, *κοπιασετε* — *κοπιάσετε*, eine Form ohne nördliche mundartliche Reduktion (zu *κοπιάσιντι*) und auch ohne die geläufige umgangssprachliche, südliche und gemeingriechische, Synkopierung (zu *κοπιάστε*). Diese puristisch angehauchte Form (*κοπιάσετε*) entspricht der zeremoniell erhöhten Tonlage, die in der Szene sonst vorherrscht und im Grusse besonders deutlich hörbar wird.

<sup>24</sup> Im Serbischen, dessen sich Kyr Janjas Frau bedient, steht: *davo*.

<sup>25</sup> B. Klaić, *a. a. O.*, 146 (mit Hilfe seiner Berater für neugriechische Spracheigentümlichkeiten) setzt *evülia* — also *εὐβουλία*, was der Zurückziehung des Akzentes, die in unserer Anmerkung 21 erwähnt ist, entsprechen würde, aber sicher nicht zu empfehlen ist, da es sich um ein Zitat aus dem Tragiker Chaeremon (um 400. v. Chr.) handelt. S. unten in meinem weiteren Text.

<sup>26</sup> P. Skok, *Kir Janja kao balkanski tip*, Pravda, god. XXVIII, Sr. 6–8, Beograd 1932, 25. Vgl. derselbe, *O slovenskoj palatalizaciji sa romanističkog stanovišta*, Južnoslovenski filolog, knj. VIII, Beograd 1928–1929, 50, Anm. 25 a.



Hier ist es geboten von sprachlicher Symbiose zu reden, da die nordgriechische Reduktion von unbetontem *e* zu *i* in den Imp. Aor. bei Kyr Janja nicht ganz folgerichtig durchgeführt vorkommt. Im Sg. ist zwar *κοίταξι* (st. *κοίταξε*) eine geläufige nordgr. Form. Aber im Pl. wäre *κοιτάξιτι* (für *κοιτάξετε*), bzw. *κράξιτι* (für *κράξετε*) und *ύγιαίνιτι* (für *ύγιαίνετε*) zu erwarten. Zu Tirnavo in Thessalien und Velvendos in Mazedonien kommen z.B. mundartliche, im Vokalismus ganz folgerichtig umgebildete Formen, mit besonders stark reduziertem *i* vor: *γένι* (bzw. *jen<sup>i</sup>*, für *γίνε*), *σῶρι* (st. *σύρε*, zu *σέρνω* — *ἔσουρα*), *φκείας<sup>i</sup>* (bzw. *fkias<sup>i</sup>*, st. *φκείασε*) und *φιβγάσιτι* (bzw. *fiygast<sup>i</sup>*, st. *φενγάσετε*).<sup>27</sup> Wenn man zu *φιβγάσιτι* noch *χαίριτι* (st. *χαίρεται*), *κόντιβιν* (st. *ἐκόντενε*), *παῖνιν* (st. *ἐπάγαινε*), *ἐπιριν* (st. *ἐπαιρινε*) stellt, ist wohl zu fragen, warum Kyr Janja *κρakisite*, *и ѝенииѣ*, und nicht *κρakisiti*, *иѣениити*, sagt.

Die Antwort auf die eben gestellte Frage kann in mehreren Richtungen gesucht werden. Vom mundartlichen Standpunkt aus, wäre daran zu erinnern, das die Reduktion *e* zu *i* und *o* zu *u* in allen nordgr. Dialekten nicht gleichermassen und nicht ganz durchgeführt ist.<sup>28</sup> Man könnte jedoch eher mit der Einwirkung der südlichen und gemeinsprachlichen Formen auf *-τε* (*κοπιάστε*) rechnen. Aber ebenso ist auch eine Analogiebildung zu den in Kyr Janjas serbischer Sprache vorkommenden Imperativen auf *— uтe*, vom Typus *зовните, позовите* „ruft, rufen Sie“, in Betracht zu ziehen. Allenfalls haben wir im Nebeneinander von *κοίταξι* — *κράξιτε* — *ύγιαίνιτε* einerseits, und *κοπιάσετε* andererseits, dieselbe Opposition von mundartlich-nordgriechischen und südlichen, gemeingriechisch und reinsprachlich gefärbten Elementen, wie wir sie bei den Zahlwörtern festgestellt haben (*πέντι*, *ἱνιά*, *ἱκονσι* gegenüber *ἑπτά* und *ἐπτά*, *οκτώ* usw.). Es ist jedoch hier, aus der Situationsgebundenheit der angeführten Imperative ersichtlich, dass, in diesem Falle, die Opposition durch eine bewusste Wahl des Sprechstils, bzw. seiner Höhenlage, begründet sein muss. Wobei *ύγιαίνιτε* (für *ύγιαίνετε*) wohl als reinsprachliche Anstandsformel aufzufassen ist (volkssprachlich *γεια σας*), die nur phonetisch mundartliche Färbung erhält. Eine Sprechart also die als besonders komisch empfunden werden kann.

Auch eine Übersicht des ganzen griechischen Wortschatzes von Kyr Janja zeigt, in bestimmten Wortkategorien, leicht verständliche Neigungen zu volks- bzw. reinsprachlichen Bildungen auf. Unter Schimpfwörtern und Verwandtem tauchen, z.B., nur zwei gelehrte, reinsprachliche Ausdrücke auf: *Κέρβερος* und *κακοδαίμων*. Sonst herrschen in dieser Wortkategorie, verständlicherweise, volkssprachliche Ausdrücke vor: *ἀλωποῦ*, *γάιδαρος*, *γουνάρι*,

<sup>27</sup> Vgl. M. A. Triandaphylidis, *Νεοελληνική γραμματική* I, *Ἱστορική εἰσαγωγή*, Athen, 1938, 250; A. Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, 148 (§ 218, 2) und 290. Auch G. N. Hatzidakis, *Einleitung in die neugriech. Grammatik*, 2. Ausg., Athen 1975, 347.

<sup>28</sup> Selbst im Texte aus Velvendos, aus dem ich die meisten oben angeführten mundartlichen Beispiele genommen habe, findet man ja: *μινά πιντάρα*, und daneben *ένα δεκάρι*, obwohl man *δικάρι* erwarten würde. (Analogienwirkung von *δέκα*.)

χοντροῦ κεφάλι, χοντροκέφαλος,<sup>29</sup> sowie σκυλί, mit dorsaler Aussprache des anlautenden Sibillanten: *шкѣлѣ* (škilji)<sup>30</sup>. In einem schroffen und wohl vom Dichter Popović gesuchtem Gegensatz zu diesen Schimpfwörtern, mit denen Kyr Janja Frau und Knecht traktiert, stehen jene Ausrufungen in welche der Geizhals seine eigene Entrüstung über Welt und Umstände kleidet, in Monologen oder in einem etwas zeremoniellen Dialog mit Kyr Dima (ὦ τύχη, ὦ καιρός; ὦ τῆς ἀνάγκης, u.ä.). Als Höhepunkt steht unter den reinsprachlichen Ausdrücken dieser Art der wiederholte Ausruf ὦ τάλας ἐγώ; oder ὦ τάλας Ιανῆ! Um sich selber und sein Schicksal zu bemitleiden schöpft der geprellte Geizhals und Kaufmann Janja da aus ganz archaischem und poetischem Wortschatz.<sup>31</sup>

Es ist bewunderungswürdig, wie planvoll der Komödiendichter Popović in den immensen griechischen Sprachstoff greift. Einerseits traktiert Janja, besorgt um seine verborgenen Banknoten, seine Frau mit dem volkssprachlichen ἀλωποῦ! Zuerst in der Szene wo er sie aus „seinem“ Zimmer in „ihre“ Küche jagt, und ihr vorwirft, sie treibe sich herum wo sie nicht hingehört. Assoziativ kommt ja ἀλωποῦ nicht nur mit List verbunden, sondern auch im sprichwörtlichen Ausdruck *τί θέλει ἡ ἀλεποῦ στοῦ παζάρ*.<sup>32</sup> Dieser Ausdruck entspricht der Szene bei Popović völlig, da er sich ja gegen alle wendet, die sich am falschen Orte befinden, und ihre Nase dorthin stecken wo sie nicht hingehört. Andererseits aber wendet sich Janja, der geprellte Geizhals, an sich selbst mit dem Ausruf ὦ τάλας ἐγώ!, der doch schon im antiken Sprachgebrauch nur zur gehobenen, poetischen Ausdrucksweise gehört hat. Der Ausruf ist ja in der Tragödie des klassischen V Jahrhunderts beheimatet. Er kommt danach in der antiken Prosa nur ausnahmsweise und nur als poetisches Wort vor. Und selbst in der klassischen Tragödie, bei Aischylos und Sophokles, kommt dieser Ausruf fast nur als Ausdruck ärgerster

<sup>29</sup> Bei einem so geläufigen neugriechischen Ausdruck ist es ganz unangebracht eine Korrektur *ὄδροκέφαλος* (das reinsprachlich wäre) in den Text bringen zu wollen. Vgl. B. Klair, *a. a. O.*, 146, der auf solche Versuche, ohne Stellennachweis, hinweist.

<sup>30</sup> Leider kann weder *škilji* noch *še* = καί zu einer näheren mundartlichen Bestimmung verwendet werden. Vgl. z. B. J. Kalitsunakis, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache*, 3. Aufl., Berlin 1963, 186 (§ 194).

<sup>31</sup> Über die graphischen Eigenheiten dieser Ausdrücke in den zwei ersten Ausgaben der Komödie von J. Popović, und über die Frage der Akzentuierung von *ὦ/ῶ*, habe ich in meinem schon angeführten Aufsatz *O Sterijinoj pismenosti u grčkom jeziku*, 326 u. f., ausführlich gehandelt. Zu der dort angeführten Literatur sei hier noch auf die Geschichte des Problems hingewiesen wie sie, in aller Kürze, bei Fridericus Ellendt, *Lexicon Sophocleum*, edit. alt. emendata, curavit H. Genthe, Berlin 1872 (reprint: Olms Paperbacks, Band 8, Hildesheim 1965), 798 (und eben zu ὦ τάλας ἐγώ, 713), unter Berufung auf Valcken, Brunn, Stephanus und Hermann, verzeichnet ist.

<sup>32</sup> Vgl. z. B. im *Λεξικὸν τῆς νέας ἐλληνικῆς γλώσσης* („ΠΡΩΪΑΣ“), 2. Aufl., Athen (s. a.), 122, s. ἀλεποῦ.

<sup>33</sup> Eine erschöpfende Übersicht der Verwendung des Beiwortes τάλας und des Ausrufes ὦ τάλας ἐγώ in der klassischen Tragödie ist hier nicht zu geben. Ellendt, *Lex. Soph.*, 713, notiert, zum Sophokleischen Gebrauch des Wortes: „Imprimis in allocutione, etiam sui ipsius, et exclamazione frequens“. Erinnern möchte ich an typische Beispiele. Atosa (Aesch. Pers. 445 u. 517) stösst den Ausruf *ὦ ἐγώ τάλαινα* aus als sie von der Katastrophe des persischen Heeres bei Salamis hört. Nach dem Tode von Eteokles und Poly-

Not, an Stellen wo das Leiden des Menschen einen Höhepunkt erreicht hat. Es wirkt daher im höchsten Masse komisch, wenn Janja, der aus Geiz und Geldgier Schaden erlitten hat, den Ausruf ὦ τάλας ἐγὼ verwendet. Er setzt sich so in die Rolle der grössten Dulder der antiken Tragödie.<sup>33</sup> Ein Wortwitz der, selbstverständlich, nur einem griechisch und klasisch gebildeten Publikum ganz zugänglich war und ist.

Was die Funktion der griechischen Sprachelemente aus verschiedenen Sprachschichten anbelangt, ist es auch sehr charakteristisch, dass der Dichter Jovan Popović uns die eventuelle griechisch-aromunische Herkunft seines Kyr Janja eben im Ausruf εἰ τιχελαιῖ Ιανῆ! sprachlich aufdeckt. Es ist dies nämlich das volkssprachlich-mundartliche, ja sprachlich hybride Gegenstück zum hochpoetischen und klassisch-tragischem Ausruf ὦ τάλας ἐγὼ! Wie schon P. Skok bemerkt hat, ist τιχελαιῖ wohl ein hybrides Kompositum von griech. τύχη und aromun. laiῖ „schwarz“. Wobei hinzuzugügen ist, dass auch griech. λάγιος „mit schwarzer Wolle“ und λαγιαρνί „schwarzwolliges Schaf“ vorkommen, deren aromunische Etymologie durch die Angehörigkeit der Farbenbezeichnung zum Wortschatz der Schafhirten erhärtet wird. Ebenso verwendet man im Serbokroatischen das Wort *laja*, mit den verwandten Adjektiven *lajast*, *lajiša*, *lajica* usw. zur Bezeichnung von schwarzen Schafen und Ziegen (manchmal auch Pferden). Eigentlich handelt es sich vielleicht um ein paläobalkanisches Wort, das als Relikt aus dem mittelalterlichen Aromunischen in der Hirtenterminologie der Balkanvölker erhalten ist.<sup>34</sup>

Geläufig war aber das Wort *laiu*, und zwar in der Verbindung mit griech. τύχη, also als *tihelaj(u)*, auch in der Sprache der gebildeten griechisch-aromunischen Kaufleute, welche in den serbischen Städten an der Donau

neikes (Aesch. *Sept.* 983) bezeichnen Antigone und Ismene ihr Geschlecht als τάλαν γένος ... *τάλαινα παθόν*, Der Chor in Sophokles *Oed. R.* (1236) bezeichnet Jokaste mit ὦ δυστάλαινα. Im *Oed. Col.*, wo Ödipus zum Ende seiner Leiden und zur Verklärung gelangt, verwendet den Ausruf ὦ τάλας ἐγὼ Polyneikes (1338 u. 1401), und, nach des Ödipus Entrückung, auch Antigone und Ismene (1427, 1438, 1716, 1733). In allen diesen Werken ist das Epithet *τάλας* fast gänzlich auf die höchst dramatischen Leidensszenen oder Situationen beschränkt. Diese ganz ausgesprochene Funktion von *τάλας* in der hochpoetischen Sprache der Tragödie wird besonders gut durch die Verwendung des Epithets im Sophokleischen *Philoktetes* illustriert. Ganz vorwiegend wird das Epithet *τάλας* da ich-bezogen und in Augenblicken grösster physischer und seelischer Leiden von Philoktetes selbst verwendet (290, 294, 956, 959, 1022, 1081, 1104, 1187, 1189), und dazu noch öfters in Ausrufungen: ὦ μοι oder οἶ μοι (μοι) *τάλας* (416, 788, 934, 995), ὦ *τάλας* (1083) und ὦ *τάλας ἐγὼ* (744). Wobei auch eine Verbindung mit „umkommen“ und „sterben“ öfters zu verzeichnen ist (956, 1083, 1104, 1187). Dies ist zu notieren, da dasselbe auch bei Jovan Popović der Fall ist. Kyr Janja stösst seinen Ausruf mit *τάλας* in Phrasen aus, wo er von „untergehen“ „umkommen“ und „Unglück“ redet.

<sup>34</sup> Die aromunische Erklärung von griech. λάγιος wurde schon von Kr. Sandfeld, (*Lingu. balk.* 66) vorgeschlagen. G. Meyer (*Neugr. Stud.*, 2, 68) wollte λάγιος zu alb. *laj* „grau (haarig)“ stellen. Vgl. N. P. Andriotis, *Dict. étym. du grec moderne*, Athènes 1951, 119, der es sogar von *λάγος*, mit der Bedeutung „was die Farbe des Haasen hat, grau“, ableiten möchte. Zu den Entsprechungen im Serbokroatischen s. P. Skok, *Etimol. rječnik hrv. ili srp. jezika*, knj. II, Zagreb 1972, 261 (s. *laja*). Zu *τιχελαιῖ* s. auch den schon erwähnten Aufsatz von P. Skok, *Kir Janja kao balkanski tip*, 24.

im XIX Jahrhundert ansässig waren.<sup>35</sup> Eben deswegen konnte Jovan Popović die charakteristische Mehrschichtigkeit von Kyr Janjas Griechisch im Nebeneinander der Ausrufungen *ὦ τάλας ἐγὼ* und *ο τιμηλαί Ιανιά* festhalten. Diese Ausrufungen sind nur in lexikographischer Sicht gleichbedeutend. Polar entgegengesetzt ist ihre Lage in der Schichtung der neugriechischen Sprachelemente. Nebeneinandergestellt drücken sie, in fast symbolhafter Kürze, jene stratigraphischen Eigenheiten und Gegensätze aus, die typisch waren für die griechische Sprachübung, die Geisteshaltung und das Bildungsideal des griechisch-aromunischen Kaufmannsstandes aus der ersten Hälfte des XIX Jahrhunderts.

Der Komödiendichter Popović hat offenbar über griechische Sprachkenntnisse verfügt, die ihn befähigt haben, Sprachschichten und Höhenlage im Sprechstil humoristisch-satirisch zu verwenden. Das kann auch durch den Vergleich zweier Szenen der Ausgabe *ne varietur*, in denen Kyr Janja und Kyr Dima auftreten, erwiesen werden. In der ersten von diesen Szenen (I, 9) befinden sich die zwei griechisch sprechenden und ihrer griechischen Bildung stolz bewussten Kaufleute in einem bedachten und zeremoniellen Gespräch. Der ältere Kyr Dimas haltet um die Hand von Janjas Tochter an und ist ein willkommener Freier, da er ja keine Mitgift fordert. In der zweiten Szene (III 7), es ist die Schlusszene, ist alles in Aufruhr und höchster Bewegung, da sich beide betrogen und geprellt fühlen: Dima bekommt Janjas Tochter nicht und Janja ist um sein Geld gekommen.

In der ersten, feierlich-förmlichen Szene, überwiegen in den griechischen Sprachelementen reinsprachliche Züge. Es zeigen sich aber Kyr Janja und Kyr Dima der puristischen Sprachübung nicht völlig gewachsen, da ihnen Volkssprachliches unterläuft. Hier finden wir die schon erwähnte, nicht synkopierte Anstandsformel *κοιτάσετε* neben mundartlich im Vokalismus umgestaltetem *ὕγιαίνετε* (st. *ὕγιαίνετε*). Wie auch sonst bei Jovan Popović, ist in dieser Szene die griechische Sprache nicht nur ein Mittel zur Charakterisierung, sondern vor allem Träger des Humors. Sprachstratigraphisch disparates, aber der puristischen Tendenz entsprechendes, ist, als Auftakt, schon in den ersten Worten der Szene enthalten. Kyr Janja begrüsst Dima mit der Formel *καλα μπέμε* „seien Sie willkommen“. Komisch gekoppelt sind darin ein volkssprachlich gebildetes Adverb (*καλα*, nicht *καλῶς*) und eine reinsprachliche Aoristform (*ἤλθετε* zu *ἤλθον*, st. *ἤλθατε* zu *ἤλθα*). Der Eindruck, es bemühe sich Janja etwas unbeholfen, ein „gelehrtes“ und „feines“ Griechisch zu sprechen ist um so stärker, da ja auch volkssprachlich eben in dieser Formel das Adverb regelmässig mit puristischer Endung *-ως* vorkommt. Geläufig ist *καλῶς ἤλθατε* (oder *ἤρθατε*), mit einer Verteilung von rein- und volkssprachlich anmutenden Wortformen die der in Janjas gespreiztem *καλα μπέμε* geradezu entgegengesetzt ist. Die komische Wirkung konnte beim griechisch sprechenden Publikum nicht ausbleiben, da doch die Redewendungen *καλῶς ἤρθατε* und *καλῶς ὀρίσαστε* auch aus Schul-

<sup>35</sup> Nach dem Zeugnis von Prof. Aleksandar Leko (geboren 1890 in einer angesehenen, altangesessenen Kaufmannsfamilie zu Belgrad) war *tihelaj*, in der Bedeutung „jadan“, bzw. „nesrećan, zlosrećan, kukavan — unselig, unglücklich“ ein Ausruf, dessen sich seine Grossmutter gerne bedient hat.



büchern bekannte Beispiele sind für die Reinsprache-Formen, die sich auch in der neugriechischen Volkssprache ganz eingebürgert haben.<sup>36</sup>

Die reinsprachliche Tendenz ist jedoch in der, auf solch eine Weise eingeführten Szene, obwaltend. Man hört Wendungen wie *исъ калинь кардянь* und *исъ тонъ Θεонъ*, wobei die Konstruktion mit *εἰς*, sowie auslautendes *-ν*, in gelehrten und kirchensprachlichen Idiotismen vorkommen. Ja es wird sogar *εἰς τὸν* neben einem serbischen Wort verwendet: *мс' тонъ оффициръ*. Kirchensprachliches zeigt durchlaufend puristischen Typus auf: *δοкса си ο Θεοςъ — δόξα σοὶ ὁ Θεός, τι εδосενъ ο Θεοςъ — τι ἔδωκεν ὁ Θεός, ο Θεοςъ φιλακσι — ὁ Θεός φυλάξοι*. Derselben puristischen Tendenz entsprechend werden auch zwei Sprichwörter verwendet: *Τιφλυτε το φίλυνъ пери το φίлуменонъ* (Dima), und: *Το δανιονъ фронтидонъ анаπλεονъ* (Janja). Wobei Kyr Dima, wie noch zu zeigen ist, auf Plato zurückgreift. Hinzuzufügen ist, dass man, der puristischen Tendenz zufolge, in der Szene wohl auch eine reinsprachliche Akzentuierung voraussetzen darf: *καλὴν καρδιαν* (ohne Oxytonierung bei *-ia*, *καρδιάν*) und vielleicht auch *νιόςъ — ποίος* (st. volksspr. *ποιός*).

Ein entgegengesetztes sprachstratigraphische Bild zeigt die Schlusszene der Ausgabe *ne varietur* auf. In dieser bewegten Szene ist, an den wenigen griechischen Brocken, die dort vorkommen, eine volle Wendung zur Volkssprache festzustellen. Kyr Janja lamentiert betroffen *καϊμένο* (gekürzt für *τὸν καημένον*) und stösst ein *δγλήγορα* aus (mit volkstümlicher Vokalprothese). Kyr Dima verwendet, als er vom Gelde das „weg ist“ spricht, sogar eine Verbalform *ἐπάγησαν* (im Texte *επαγουνъ*: vgl. auch Janjas serb. *сумъ < самъ*), von einem mundartlichen Aorist *ἐπά[γ]ησα* (st. des gewohnten, auch schon volkssprachlichen *ἐπῆ[γ]α*).

Mit sicherem Gefühl hat also Jovan Popović auf die so verschiedenen Szenen, die ihnen in Höhenlage und Sprechstil entsprechenden griechischen Sprachelemente verteilt. In der bewegten Schlusszene werden Schulwissen, puristische Gespreiztheit und Bildungsdünkel vergessen und es redet ungehemmt der Volksmund. Ganz so wie das, durchgehend fast, in den Schimpfwörtern die Kyr Janja verwendet, der Fall ist.

Zuletzt wende ich mich noch einer besonders auffälligen Kategorie von griechischen Aussagen zu, die Jovan Popović in den Mund seiner griechisch-aromunischen Kaufleute aus Vršac gelegt hat. Diese Kategorie wird von Sprichwörtern und sprichwörtlichen Redensarten gebildet.

Es wurde bislang öfters hervorgehoben, dass die Verwendung von griechischen Sprichwörtern ein Zug des „griechischen Patriotismus“ von Kyr Janja sei. Das hat schon P. Skok erwähnt, und gleich auch einen Hinweis hinzugefügt auf den Enthusiasmus des Kyr Janja für das griechische Altertum im allgemeinen. P. Skok hob auch hervor, dass beide Züge, der griechische Patriotismus und der Kultus des griechischen Altertums, im grössten Masse den balkanischen Zinzaren eigen waren. Sie haben ja an den griechi-

<sup>36</sup> Vgl. z. B. auch mundartliches, aus der Volksdichtung, wie: *καλῶς ἦρτεν ὁ Χάρονας νὰ φά, νὰ πικῇ μιτὰ μας ...* (Kypros). — *N. Γ. Πολίτου Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ*, 4. Ausg., Athen, 1958, 264 (Vers. 5).

schen Freiheitskämpfen grossen Anteil genommen.<sup>37</sup> Vor ungefähr zehn Jahren hat jedoch B. Klaić, die Meinung geäussert, es sprechen Kyr Janja und Kyr Dima eben nur ein ganz umgangssprachliches und familiäres Griechisch, „ohne jedweden Vorsatz, sich über ihre Umgebung zu erheben, obzwar Kyr Janja in einem Fort Nachdruck auf die hohe griechische Kultur lege“.<sup>38</sup> Ja es hat Klaić, wie anfangs schon erwähnt, verführt durch Druckfehler im Texte der Komödie, die These vorgebracht, dass der Komödiendichter Popović selbst „ein literäres Griechisch weder zu sprechen noch zu schreiben vermocht hat“.<sup>39</sup> Ein Blick auf die Spracheigentümlichkeiten und die Provenienz der griechischen Sprichwörter in der Komödie *Der Geizhals* genügt um uns eines Besseren zu belehren.

Die im Komödientexte besonders hervorgehobenen griechischen Sprichwörter werden, mit einer Ausnahme, in den Mund der Hauptperson, Kyć Janja, gelegt, der sie auch immer als „griechische Weisheit“ oder „griechischen Spruch“ bezeichnet. Dabei bringt der Komödiendichter Popović diese Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten teils in griechische-Originalfassung, teils in serbischer Übersetzung.

Von den fünf in griechischer Originalfassung angeführten Sprichwörtern entspringen drei der antiken Literatur. Es handelt sich nicht nur um den Spruch des Kleobulos [πᾶν] μέτρον ἄριστον, der als gelehrter Idiotismus auch der neugriechischen Volks- bzw. Umgangssprache nicht unbekannt ist. Es handelt sich auch um einen Spruch der in Platos *Gesetzen* vorkommt (τυφλοῦται τὸ φιλοῦν περὶ τὸ φιλούμενον), und um ein Sprichwort das uns als Fragment aus dem Werke des Tragödiendichters Chaeremon erhalten ist (τύχη τῶν ἀνθρώπων πράγματα, οὐκ εὐβουλία). Diese auf antike Autoren zurückgehenden Sprichwörter entsprechen in ihrer Sprachform ganz der antiken sprachlichen Norm. Aber sie sind bei Jovan Popović in einer von dem Originaltext leicht abweichenden Form wiedergegeben.<sup>40</sup> Für mindestens eine von diesen Formen kann man mit gutem Grund sagen, dass sie wohl aus späterer, byzantinischer Tradition zu erklären ist.<sup>41</sup>

Zwei weitere, griechisch angeführte und als „griechische Weisheit“ bezeichnete Sprichwörter haben, in sprachlicher Hinsicht, ebenso ganz klassische Merkmale. Ich konnte sie jedoch weder in antiken Texten noch bei Schneidewin-Leutsch, im *Corpus Paroemiographorum*, auffinden. Aber das erste von diesen Sprichwörtern (ἄνευ ἰδρώτος καὶ πόνου οὐδέν) wurde in den frühen neugriechischen Spruchsammlungen, als Parallele zu Hesiodos

<sup>37</sup> P. Skok, im angeführten Artikel *Kir Janja kao balkanski tip*.

<sup>38</sup> B. Klaić, a. a. O., 101. Es ist auch S. 149 zu vergleichen, wo doch hervorgehoben wird, dass Kyr Janja ein „Herr Kaufmann“ ist der mit einer gegebenen „Kultur“ auftritt.

<sup>39</sup> B. Klaić, a. a. O., 141.

<sup>40</sup> Plato, *Leges* 731 a.: τυφλοῦται γὰρ περὶ τὸ φιλούμενον ὁ φιλῶν. — Chaeremon Tragicus, F. 2: τύχη τὰ θνητῶν πραγματ', οὐκ εὐβουλία, *TrGF*, 1, ed. B. Snell, Göttingen 1971, 219.

<sup>41</sup> Der Wortlaut πᾶν μέτρον ἄριστον, gegenüber antikem πάντων μέτρον ἄριστον, oder πᾶν μέτρον ἄριστον, oder ἥδὲ πᾶν τὸ μέτρον, kommt, nach Boissonade, *Anecdota Graeca e codicibus Regiis*, I Paris 1829, 144, in einem Kodex des XIV Jahrhunderts vor. Derselbe Wortlaut ist auch in modernen neugriechischen Textbüchern zum Schulunterricht zu finden (s. z. B. M. A. Triandaphylides, *Παροιμιακὲς φράσεις ἀπὸ τῆς ἱστορίας καὶ τῆς λογοτεχνίας*, Athen 1947, 48).



(*Erga*, 289) bekanntem Vers τῆς ἀρετῆς ἰδρῶτα θεοὶ προπάρουθεν ἔθνηκαν, öfters angeführt.<sup>42</sup> Was das zweite Sprichwort aus dieser Gruppe anbelangt (τὸ δάνειον φροντίδων ἀνάπλεον), so ist es, meines Wissens, in keiner Sammlung antiker Sprichwörter zu finden. Es hat auch keine dimotische Entsprechung, obzwar im neugriechischen Sprachgut sehr viele gedanklich nahestehende Sprichwörter vorkommen. So glaube ich, dass diese zwei, sprachlich der puristischen Schicht angehörende Sprichwörter wohl aus jenen, dem neugriechischen Schrifttum des frühen XIX Jahrhunderts eigenen Sammlungen bezogen sind, in welchen volkssprachliche Sprichwörter in Sprache und Form puristisch „verbessert“ wurden. Und auch, ohne Unterschied, zwischen antikem und byzantinischem Material aufgezeichnet sind.<sup>43</sup>

Auch diejenigen, als „griechisch“ bezeichneten Sprichwörter, welche Kyr Janja in serbischer Sprache vorbringt, weisen entschieden auf spätantik-byzantinische Tradition zurück. Von vornherein ist das klar bei der sprichwörtlichen Wendung „leiden“ oder „zugrundegehen wie Belisar“. Wobei man in Rechnung ziehen muss, dass sich die Belisar-Legende (mit dem Blendungsmotiv) erst fünf Jahrhunderte nach Belisars Tod zu einer Formel verfestigt hat, und dass das Bettler-Motiv, auf das Janja anspielt, eigentlich durch die mittelhellenischen Verserzählungen des XV und XVI Jahrhunderts seine Popularität erlangt hat.<sup>44</sup>

Anschliessend verwendet Kyr Janja den Ausdruck „zum Bettler Iros werden“. Obzwar der homerische Iros, als Bild bitterer Armut, in der römischen Literatur vom I Jahrhundert an mehrfach in redensartigen Wendungen bezeugt ist, so haben wir von griechischer Seite dafür nur wenige und nur späte Belege. Charakteristisch ist auch, dass nur erst bei Eustathios eine diesbezügliche Bemerkung zu lesen ist. Allenfalls ist auch für diese Redensart eine „gelehrte“ Quelle anzunehmen, da ja Iros nicht in das neugriechische volkstümliche Sprichwort eingedrungen ist.<sup>45</sup>

Zuletzt wird von Kyr Janja, als griechische Weisheit in serbischer Fassung, noch das Sprichwort „Wo Unglück, da Glück“ (Ду љи нестрећу, тy љи и срећу) angeführt. Das Sprichwort ist im Serbokroatischen in dieser Fassung auch gut bekannt. Zu notieren ist jedoch, dass bei Ovid „et mala sunt vicina bonis“ zu lesen ist (*Rem. am.*, 323), und besonders, dass die

<sup>42</sup> Vgl. I. Ph Verettas, *Συλλογὴ παροιμιῶν τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων*, Lamia 1860, 34; I. Venizelos, *Παροιμιαὶ δημώδεις*, Hermoupolis 1867, 117.

<sup>43</sup> Es ist hier daran zu erinnern, dass auf Venizelos, der *ἀνεν ἰδρῶτος καὶ πόνον οὐδὲν* verzeichnet, Maniariis gewirkt hat, der seine Sammlung *Ἡ Σφίγγς ἢ Συλλογὴ ἑλληνικῶν παροιμιῶν* (sic!), in Triest 1832 veröffentlicht hat. Zu den frühen Sammlungen mit denen Jovan Popović in Vršac, Sremski Karlovci oder Temišvar leicht vertraut gewesen sein konnte, gehört auch die von Darvaris, in seine *Χρηστομάθεια ἁπλοελληνικὴ εἰς χρῆσιν τῆς νεολαίας τοῦ γένους* eingetragene, da ja dieses Buch in Wien 1820 veröffentlicht wurde. (Also einige Jahre nach dem, ebenso in Wien veröffentlichten, *Ἐξηνταβελώνης* des Ikonomos.) Wobei man im Sinne haben muss, dass Darvaris aromunischer Herkunft war und eine Zeitlang die Griechische Schule in Semlin geführt hat.

<sup>44</sup> Vgl. B. Knös, *La légende de Bélisaire dans les pays grecs*, Eranos, LVIII, Upsaliae, 1960, 280.

<sup>45</sup> Vgl. meinen Aufsatz *Кир Јанџи „Сиромас Ирос“*, Прилози за књиж., јез. и фолклор, књ. XXXVI, св. 1—2, Београд 1970, 19—29.

späteren Versionen des Alexanderromans (XV Jh.) das Sprichwort als griechisch und alt anführen: τὸ ἐν τοῖς Ἑλλήσι παροιμία, ὅτι ἐγγὺς ἀγαθοῦ πέφυκε κακόν.<sup>46</sup> Zieht noch das neugriechisch-volkstümliche τὸ καλὸ καὶ τὸ κακὸ εἶναι πολὺ κοντά hinzu,<sup>47</sup> ist wohl genügend gezeigt, dass Jovan Popović seinem Kyr Janja kein serbisches Sprichwort als „griechische Weisheit“ in den Mund gelegt hat. Es handelt sich auch in diesem Falle um ein griechisches Sprichwort, dass er auch von seinem Vater Stergios gehört haben kann.

Zum Abschluss ist nur noch zu sagen, dass die griechischen Elemente in der Komödie *Der Geizhals* von guten und unmittelbaren Kenntnissen der Sprachgewohnheiten der griechisch-aromunischen Kaufleute in den serbischen Städten an der Donau Zeugnis ablegen. Wobei vorauszusetzen ist, dass der Komödiendichter Jovan Popović auch selbstständig aus Spruchsammlungen und anderen Quellen geschöpft hat. Darüber werde ich jedoch an anderer Stelle ausführlicher reden.

<sup>46</sup> Vita Alexandri Magni, 1, 13, 8 — *Leben und Taten Alex. v. Mak.*, *Der griechische Alexanderroman nach der Handschrift L*, herausg. u. übersetzt H. v. Thiel, Darmstadt 1974, p. 18–20. — Zum serbokroat. Sprichwort vgl. I. Kasumović, *Hrvatske i srpske narodne poslovice* . . ., Rad JAZU, CLXXXIX, Zagreb 1911, 136 (69), Nr. 744.

<sup>47</sup> Vgl. z. B. R. Strömberg, *Greek Proverbs*, Göteborg, 1954, 43, wo das neugriechische Sprichwort als Parallele zu Eustathios Makrembolites: ἀγχιθυροὶ ταῖς ἀρεταῖς αἱ κακίαι (*De Ismeniae et Ismenes amoribus*, II, 74, Teubn.).



Radovan SAMARDŽIĆ

Institut des Études Balkaniques  
Belgrade

## „LES GRECS ET LES SERBES” DE VUK STEFANOVIĆ KARADŽIĆ

### I

Un facteur important dans les relations serbo-grecques à partir du Moyen âge était la menace du catholicisme qui se déferlait, telle une vague irrésistible, sur ces deux peuples hautement orthodoxes. Sans entrer dans les siècles antérieurs, lorsque, parmi les Serbes, il y avait peut-être de l'hésitation entre l'orthodoxie, le catholicisme et l'hérésie des patarins, il suffit ici de mentionner les événements provoqués par la chute de Constantinople en 1204: c'est alors que les Grecs de l'Asie Mineure, qui devaient nourrir des espérances de voir leur empire restauré, s'étaient rendu compte de l'importance de la Serbie comme bastion probable de la foi orthodoxe et lui avaient prêté un appui substantiel en accordant l'autocéphalie à son église. Parallèlement à cela, on attribuait à Stefan Nemanja et à St. Sava le grand mérite d'avoir exterminé l'hérésie dans les premiers écrits relatifs à leurs biographies, datant du XIII<sup>e</sup> siècle. Au Moyen âge les Serbes étaient en effet devenus un des peuples les plus dévots dans l'orthodoxie orientale; de la culture serbe de cette époque il est resté l'héritage qui ne renferme presque aucune trace des choses profanes. En outre, il n'est point trop osé d'affirmer que même les couches inférieures de la société étaient prises par la piété orthodoxe, jusqu'à la manifestation des transports spirituels collectifs et la fermeté de la morale quotidienne. Pourtant, l'élévation de l'église serbe au rang du patriarchat, qui était certainement due aussi aux raisons politiques, devint la cause du conflit avec le Patriarcat de Constantinople au moment où ce conflit ne pouvait que nuire aux uns et aux autres. Les courants du mysticisme, venant du Proche-Orient et obtenant dans les débris de Byzance une force et un sens nouveaux, ont été dirigés en Serbie, pour y agir, à ce qu'il paraît, non seulement contrairement à son unité spirituelle et aux intérêts de l'Etat, mais aussi contrairement à sa mémoire historique. Les factieux ont fait leur apparition, peut-être déjà du vivant de l'empereur Stefan Dušan. La réconciliation

des églises serbe et grecque, après le commencement de l'invasion turque, a révélé que leur esprit, leurs buts et leurs intérêts étaient réellement proches. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, les fondements de l'essor culturel du Despotat reposaient probablement aussi sur le fait que la vague précédente du mysticisme avait été soumise aux besoins et conceptions spécifiques de la maison régnante et de la société serbes. L'orthodoxie serbe est demeurée, en effet, inébranlable lorsqu'il s'agissait de la pureté de la croyance. Qui plus est, dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle l'église serbe n'a jamais succombé à la tentation, comme l'avait fait l'église grecque, de chercher le salut de l'Etat en faisant des concessions au catholicisme dont on attendait l'aide de même qu'elle n'a jamais cédé, de propos délibéré, aux Turcs, uniquement pour la raison que leur pouvoir était considéré meilleur que l'influence de l'odieux Occident.

La prépondérance des renégats grecs aux sommets de l'administration turque qui a duré jusqu'à l'exécution du grand vizir Ibrahim en 1536, coïncide avec l'établissement du commerce largement étendu des hommes d'affaires de la même origine et la formation du patriciat commercial des Grecs dans l'espace entre les rives orientales de la Méditerranée et les îles Ioniennes. C'est aussi l'époque d'une telle domination des Grecs dans le monde orthodoxe que toutes les tentatives de sécession publique et de formation des autres centres ecclésiastique (révolte de l'évêque Pavle Smederevac au commencement des années trente du XVI<sup>e</sup> siècle) étaient à l'avance vouées à la ruine. La renaissance économique et spirituelle des Grecs, inaugurée par la conquête turque de Constantinople et par la venue au trône oecuménique du patriarche Génadios, avait sa base juridique dans les diplômes des sultans, obtenus, achetés ou falsifiés.

La prédominance des Serbes aux sommets de l'administration turque, couronnée par le long vizirat de Mehmed Sokolović (Mahomet Sokolli) et interrompue par l'assassinat de celui-ci en 1579, a produit aussi ce résultat qu'en 1557 fut rétablie l'activité du Patriarcat de Peć (qui étendit bientôt sa juridiction sur presque tous les pays habités par la population serbe). Il est permis de supposer que le Patriarcat de Constantinople ne s'était pas opposé à la nouvelle émancipation de l'église serbe et que c'était surtout le mérite du patricien grec Michel Cantacuzène qui avait influé directement sur le choix et l'activité des patriarches de Constantinople et qui était, pendant de longues années, le collaborateur et l'ami de Sokolović. Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle les relations entre les églises serbe et grecque ne se détérioraient que de temps en temps à cause des questions de juridiction, des intrigues des autorités turques et des grands drogmans d'origine chrétienne à leur service, de l'ingérence des agents catholiques et de la venue des Grecs qui n'étaient pas élus selon la valeur au trône de Peć, devenu vacant.

L'abolition du Patriarcat de Peć et de l'Archevêché d'Ohrid en 1766 resp. 1767 fut précédée par la faute de l'un et de l'autre côté. Par suite du passage de deux patriarches, Arsenije III et Arsenije IV, sur le territoire et sous la protection de l'Autriche, ainsi que par suite de l'accroissement du prestige et de l'influence de l'Archidiocèse de Karlovci, le siège patriarcal à Peć était négligé et de temps en temps cédé aux prélats étrangers. Aux Grecs pouvait devenir proche l'idée d'exercer une influence à la Porte en vue d'abolir



le patriarcat serbe, entre autres raisons, aussi parce qu'ils se rendaient compte du peu de valeur de certains de leurs compatriotes qui montaient au trône de Peć. La crise profonde que traversait le peuple serbe au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle se manifestait de la façon la plus évidente par les succès que remportait la propagande catholique aux dépens de l'orthodoxie. Malgré les interventions que faisait la diplomatie russe à Vienne et à Venise en vue d'obtenir de ces gouvernements la cessation des conversions des orthodoxes, la population serbe dans les provinces entières était en voie sûre, en adoptant l'union avec le Saint-Siège, de perdre non seulement la religion de ses ancêtres, mais aussi son identité nationale. L'église serbe, avec le siège à Peć et avec un chef — aventurier incertain plutôt que guide spirituel — tel que le patriarche Vasilije Brkić, n'était plus à même de jouer le rôle de bastion avancé de l'orthodoxie. Dans ces circonstances, parmi les Grecs a prévalu la tendance, sagement refoulée pendant deux siècles, à établir de nouveau la suprématie absolue du Patriarcat de Constantinople dans l'Europe du Sud-Est. Cette intention était parfaitement en conformité avec l'essor rapide et puissant qu'avaient pris à cette époque non seulement la navigation maritime et le commerce grecs, mais aussi leur instruction renouvelée. Ce but fut en effet réalisé par l'abolition du Patriarcat de Peć et de l'Archevêché d'Ohrid. En ce moment les phanariotes faisaient les plus grands efforts à profiter de l'augmentation du territoire de leur administration ecclésiastique pour augmenter aussi leurs revenus. Pourtant, le Patriarcat de Constantinople n'avait pas à sa disposition un nombre suffisant des hommes capables pour la réalisation de cet objectif. L'ancienne restriction de sa juridiction avait réduit son potentiel humain et sa situation fiscale au centre même de l'Empire Ottoman avait surchargé son clergé de besoins pécuniaires. L'avidité est devenue un caractère frappant de son haut clergé d'abord et ensuite aussi des menus prêtres séculiers. Le malentendu s'était produit, entre autres choses, aussi à cause du fait que les prêtres grecs étaient apparus parmi les Serbes, dans leurs paroisses et leurs communautés religieuses, en étrangers qui ne connaissaient ni la langue populaire serbe ni la langue liturgique slave et qui, se considérant meilleurs chrétiens, refusaient ces cultes et usages des Serbes que leur église avait tolérés jadis. L'Archidiocèse de Karlovci a, sans doute, influé sur les Serbes en Turquie à prendre une attitude de répugnance à l'égard de cette expansion phanariote. La tolérance s'effaçait aussi pour la raison que les Grecs n'étaient pas uniquement des prêtres parmi le peuple paysan serbe, mais aussi des commerçants dans les villes et ce fait donnait lieu à la formation de la base pour l'antagonisme de classe. Les relations s'envenimaient d'amertume, particulièrement parce que la situation du peuple serbe devenait de plus en plus grave dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle était parfois si grave qu'il se posait la question de son existence dans l'avenir.

Vuk Karadžić a fondé ses connaissances de cette section de l'histoire serbe sur ce qu'il avait éprouvé, vu et entendu lui-même. Pour cette raison, ses impressions sur le rôle du clergé grec parmi les Serbes, ont résulté des idées populaires collectives. Cependant, il n'a pas renoncé à ces impressions même plus tard, de même que le peuple a continué d'accuser les Grecs de fautes inexistantes. En d'autres termes, les Serbes avaient formé une intolérance qui a duré pendant de décennies et dont les traces traînent même dans



les écrits scientifiques de date plus récente. Vuk Karadžić y a pris part en sa qualité de réformateur de la culture serbe, mais aussi comme celui qui avait soin de l'affirmation historique et politique des Serbes dans le monde.

## II

Vuk Karadžić accueillit l'éclatement de l'insurrection grecque en 1821 en participant et, encore davantage, en historien de la transformation révolutionnaire analogue de son peuple. Il était obligé de faire des comparaisons et elles l'amenaient aux conclusions envers lesquelles il ne pouvait pas rester indifférent. Lorsque les Grecs eurent engagé la lutte, ils acquirent, malgré la politique contraire de la Sainte Alliance, les sympathies décisives de la partie cultivée du monde; d'année en année, remarquait Vuk Karadžić, de leur côté se rangeaient, officiellement, aussi les puissances européennes, en leur assurant par là la voie vers l'indépendance. Les Grecs savaient évidemment utiliser leur ancienne gloire et tirer de leur lutte actuelle, présentée avec beaucoup de ferveur, le plus grand profit. Les Serbes étaient entrés en lutte seuls et, après les efforts faits pendant de longues années, par des sacrifices immesurables, s'acquirent l'autonomie en même temps que les Grecs gagnèrent l'indépendance politique, et même cette autonomie pour sa moindre partie. Pour l'homme européen, leur gloire ancienne ne signifie que peu; seulement, ont-ils du tout tâché à présenter à l'Europe leurs efforts les plus récents, marqués d'innombrables exploits et sacrifices, et encore moins d'en tirer un profit analogue à celui des Grecs?

En pleine harmonie avec cela est le fait que c'est en effet à partir de l'insurrection grecque que Vuk a conçu son oeuvre historiographique — et c'est seulement alors qu'il commence à lui prêter une attention spéciale — aussi comme un moyen pour faire connaître à l'Europe les efforts serbes afin qu'elle leur fournisse, au moment de la création de l'Etat restauré, son appui. Vu sous un jour plus direct, Vuk s'est arrêté sur la comparaison de la cause serbe avec la cause grecque aussi pour la raison que la censure autrichienne n'avait pas autorisé la publication de son livre sur la révolution serbe à cause de la manifestation de la révolution grecque (à laquelle ont été dédiées en même temps, en d'autres endroits, d'innombrables pages élogieuses)<sup>1</sup>. Et dans le vaste arrière-plan de cette mauvaise disposition se tenait la vieille aversion pour les Grecs — qui n'était pas tout à fait étrangère à Vuk non plus — en tant que ceux qui avaient sapé tant de choses serbes, l'église et la littérature populaire plus que tout autre chose. „Tant qu'il y avait un patriarche serbe et qu'il nommait les métropolites et les évêques Serbes, sans doute ont-ils (...) pu avoir quelque soin que les prêtres et moines sachent quelque chose (comme l'attestent différents livres écrits sous la domination turque); mais après, les évêques et métropolites grecs ont réduit le clergé à un tel degré d'ignorance qu'il est difficile de trouver un pope qui sache bien lire! Ils ne demandent jamais si celui qui veut se faire pope sait quelque chose, mais ils

<sup>1</sup> В. Поповић, Вукова „Грађа за Српску историју” (Мојиви за забрану штицања), Прилози КЈИФ, VI, 2, 1926, 228—230.

regardent seulement s'il est en état de payer (. . .)”<sup>2</sup>. Dans la première insurrection les Serbes ne trouvaient pas toujours en Grecs des alliés naturels. Bien au contraire, la révolution grecque a, du moins dans ses premières années, exposé au danger tout ce qui a été créé en Serbie au prix de souffrances sanglantes.

Encore avant l'année 1821, probablement sous l'influence des souvenirs de l'ingérence grecque dans les affaires de l'insurrection serbe par l'intermédiaire des Russes, Vuk se préparait pour le règlement des comptes avec Dimitrije Bandiš-Kamenski, fonctionnaire russe qui, en 1808, avait passé quelques jours à Belgrade et, deux ans plus tard, publié un livre, en forme de lettres, sur son voyage. Ses communications malveillantes sur la Serbie, particulièrement sur Karageorges, qui s'étaient formées sous l'influence de K. K. Rodofinikine, agent diplomatique russe, d'origine grecque, et qui ont été bientôt traduites en allemand et en français, ont servi de source authentique des informations sur la Serbie d'alors.<sup>3</sup> „Je suis comblé de travail: (. . .) j'ai commencé à rédiger le compte-rendu du voyage de Bandiš Kamenski en Moldavie, Valachie et Serbie (mais je vais l'accabler d'injures plus que je n'avais Vidaković!)”, Vuk a informé Mušicki en automne 1819. Seulement, il n'a pas publié cet article et, selon toute probabilité, il ne l'a pas écrit.<sup>4</sup>

„Voyez comme on parle par toute l'Europe du nouvel empire grec et à Londres et à Paris on fait déjà des collectes au profit des Grecs et on ne mentionne nulle part des Serbes comme s'il n'existaient pas au monde”, écrivait Vuk au prince Miloš en le priant de lui accorder une aide pécuniaire pour faire imprimer ses écrits historiques. „Les Grecs obtiendront leur liberté avant les Serbes et cela surtout parce que toute l'Europe a pitié des Grecs, à cause de leurs livres et de leurs sciences anciens, et désire les aider et les relever; de cette façon, les Grecs ont des amis et de leurs hommes dans toute l'Europe qui s'occupent d'eux comme il faut et par la presse, au moyen de différents livres et journaux et annoncent au monde entier ce qui peut les aider: et les Serbes n'ont nulle part d'autre ami que la politique d'autrui. Ce n'est pas sans intention que Bandiš Kamenski avait écrit que Georges et ses conseillers ne savaient ni lire ni écrire et que les Grecs sont secrétaires et clercs en Serbie; mais il a écrit cela sous l'instigation de la politique étrangère pour montrer au monde que les Serbes ne sont pas dignes d'avoir leur Etat. — Et croyez-vous que la Serbie n'ait pas aujourd'hui de tels amis?”<sup>5</sup>

Au cours de l'insurrection grecque Vuk s'intéressait vivement à chaque nouvelle, en ayant reçu une infinité aussi dans les lettres; il a voulu s'occuper aussi de chants populaires grecs et il lisait quelque livre sur la Grèce. „Avez-vous lu Franz Lieber. Tagebuch meines Aufenthaltes in Griechenland? (in

<sup>2</sup> Географическо-статистическо описаније Србије dans „Danica” pour 1827, 107—118. — „Les habitants de Šabac ont un évêque nouveau — un Grec fanatique. Outre sa langue maternelle il parle turc . . .”, écrivait Mušicki à Vuk au mois de mai 1817. Вукова претиска, I, 181, (dans la suite: Претиска).

<sup>3</sup> Traduction de Jelena M. Vukićević dans „Zvezda” pour 1901 sous le titre Писма једној Руса о Србији 1808. године et dans le livre Путовање по јужнословенским земљама у XIX веку, Београд 1934. Voir Вук. С. Караџић, Из историје његовог усиданка, Београд 1954, rédaction de Radoslav Perović, 8, n. 2.

<sup>4</sup> Претиска, II, 239. Moins d'un an après cela, vers le milieu d'août 1820, Mušicki demandait à Vuk: „Le compte-rendu des voyages de Bandiš Kamenski est-il terminé?” Id. 264.

<sup>5</sup> Претиска, II, 542.

Brockhaus 823), a-t-il écrit à Kopitar cette même année où le livre avait paru.<sup>6</sup> Il allait connaître bientôt aussi des récits de voyages plus importants qui traitaient à la Grèce. Il paraît, tout de même, qu'il s'intéressait par-dessus tout à l'issue de l'insurrection grecque et il la comparait tout de suite aux résultats modestes des efforts serbes. „Quand les Grecs revendiquent la Thessalie, l'Albanie et l'Épire: je demanderais aussi la Bosnie et l'Herzégovine et la Bulgarie jusqu'à Kodža-Balkan: tout cela c'est exactement serbe et nous nous battons plus tard avec les Grecs autour de Skadar (Scutari en Albanie), car ce n'est pas juste qu'ils aient tant de mers et nous n'avons rien du tout”, écrivait-il le 15/27 mars 1828 au knèze Vasa Popović: „Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mais faites attention que les Grecs ne se moquent de vous plus tard et que la postérité ne s'en prenne à vous”.<sup>7</sup>

Mais en ce temps, 1830—1833, où il pouvait s'occuper le plus d'observation comparée des questions grecque et serbe, car les uns obtenaient alors l'indépendance et les autres l'autonomie, Vuk se trouvait dans le voisinage très embarrassant du prince et, particulièrement à partir de l'année 1832, exposé à son animosité encore plus embarrassante. Bien qu'il eût, en qualité du président du Tribunal de Belgrade, aussi le devoir d'informer le prince Miloš des événements dans le monde<sup>8</sup>, et une fois, autant qu'on le sache, il l'avait mis au courant des nouvelles relatives à l'exécution des décisions de la paix d'Andrinopfle,<sup>9</sup> Vuk se rendait bien compte que cela ne signifiait pas encore aussi la possibilité de l'ingérence dans la politique étrangère du prince. En outre, regardant pendant deux ans les choses de près, les problèmes intérieurs de la Serbie, marqués par l'autocratie du prince, lui ont paru alors à tel point les plus importants que c'est à propos de ceux-ci qu'il avait écrit cette fameuse lettre à Miloš du 12/24 avril 1832, à cause de laquelle il était tombé en disgrâce du prince et s'était mis dans une longue suite d'embarras.

La rébellion de Miletà et la proclamation de la Constitution de la Chancelier en 1835 ont rapproché de nouveau le prince menacé et l'écrivain qui attendait. „Dans cette rébellion Miloš a pu voir combien les mots de Vuk étaient véridiques et comment ses prévisions s'étaient réalisées: contre Miloš s'étaient élevés les premiers ses fonctionnaires, au complot avait pris part la princesse Ljubica elle-même. Sans doute a-t-il dû se souvenir des mots de Vuk et aussi des dangers dont il est menacé de la part de celui-ci en tant qu'écrivain qui s'occupe d'affaires serbes, car la presse européenne avait passablement pris de l'intérêt aux conditions politiques en Serbie”.<sup>10</sup> Ayant distribué alors vingt-sept pensions aux hommes de mérite, le prince Miloš se souvint aussi de „l'écrivain” Vuk et lui accorda une pension annuelle de 150 thalers.<sup>11</sup> Et lorsque la Constitution fut suspendue à la demande du gouvernement russe, „la pension de Vuk (. . .) fut augmentée à deux cents thalers, ce qui ne fait que démontrer davantage que Miloš désirait s'attacher à Vuk”.<sup>12</sup>

<sup>6</sup> *Прейска*, I, 228.

<sup>7</sup> *Прейска*, IV, 126—127.

<sup>8</sup> *Прейска*, II, 613—614.

<sup>9</sup> *Id.*, 611.

<sup>10</sup> Мих. Гавриловић, *Милош Обреновић и Вук Караџић*, Нови Сад 1908, 69.

<sup>11</sup> *Новине Србске*, No 10, 9 mars 1835.

<sup>12</sup> Мих. Гавриловић, *op. cit.*; *Прейска* II, 667—672.

Jusqu'à ce moment, Vuk avait, dans l'almanach de „Danica” pour l'année 1834, publié *La seconde année de la campagne serbe contre les dahis* et terminé par là cette section de son travail où il s'occupait, avec des interruptions considérables, pour la plupart de l'histoire serbe contemporaine. Au lieu de cela, son regard a commencé à s'arrêter sur les autres pays balkaniques; dans les journaux et revues allemands ont paru, à une allure accélérée, plusieurs de ses articles de caractère journalistique sur la Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro.<sup>13</sup> La visite du prince Miloš à Constantinople en 1835 qui devait „couronner la conclusion des affaires nationales” et être l'expression de la reconnaissance au sultan,<sup>14</sup> a donné à Vuk l'occasion d'exprimer au prince sa joie et d'espérer des solutions meilleures des affaires serbes: „En cette occasion je ne peux pas me retenir d'exprimer à Votre Altesse la joie indescriptible que mon coeur a éprouvée en lisant dans les différents journaux comment Votre Altesse a été accueillie à Constantinople et saluée au départ, heureusement pour le peuple serbe et à sa gloire. Le coeur de chaque véritable Serbe, à lire et à entendre ses nouvelles, se jouissait et se gonflait d'orgueil et d'autant plus le coeur de celui qui, tant d'années, avait soin et s'appliquait autant qu'il pouvait à proclamer au monde la gloire de Votre Altesse”.<sup>15</sup>

Vers la fin de l'année 1835 Vuk a écrit l'article *Griechen und Serben*, par lequel il avait voulu montrer que les Serbes, en comparaison avec les Grecs, n'ont pas encore acquis ce qu'ils avaient mérité par leur lutte et, au mois de décembre 1835, l'a transmis, par l'intermédiaire de W. Hope, à la rédaction d'„Allgemeine Zeitung”, „mais celle-ci ne l'a ni inséré ni, après les réclamations réitérées, restitué”. Pour cette raison Vuk a remis cet article à Sima Milutinović qui était de passage à Vienne pour Leipzig, pour le faire imprimer dans cette dernière ville ce que Milutinović a fait, en le donnant, après avoir signé Vuk, à la rédaction du journal „Der Komet”. L'article parut le 2 mars 1837 (No 36, pp. 281—286).

Précis et clair, basé sur l'idée qui n'a pas pu plaire à un grand nombre de personnes, l'article n'a pas vu, sans difficulté, la lueur du jour. Milutinović en a informé Vuk — ainsi que de ses propositions à l'égard du sort futur de l'article — par une lettre datée de Leipzig le 16 février 1837. L'article est de volume restreint, mais malgré cela on a fait à ce sujet de nombreuses „accroches” (zaprdice), rapportait Milutinović qui, comme il disait, se jouissait particulièrement de sa parution. Il faudrait que Vuk le traduisît en serbe et fît imprimer ainsi — „avec ton nom, comme il a paru aussi en allemand puisque c'est juste: à chacun ce que lui appartient et alors que la volonté de Dieu s'accomplisse (...).”<sup>16</sup>

<sup>13</sup> Љуб. Стојановић, *Живот и рад Вука Сћеф. Караџића*, Београд 1924, 767; Г. Добрашиновић, *Ка ироучавању библиографије Вукових списа*, Ковчежић, III, 1960, 64—92.

<sup>14</sup> Voir Мих. Гавриловић, *Милош Обреновић*, III, Београд, 1912, 511 ssq.

<sup>15</sup> *Прейска*, II, 667—668.

<sup>16</sup> *Прейска*, I, 44—45. En expédiant l'article de Vuk pour „Allgemeine Zeitung”, W. Hope a employé les mots: „mein Aufsatz”, ce qui a servi à M. Mojašević de preuve qu'il s'y agissait de coopération: *Вук Караџић и Вилхелм Хойе*, Вуков зборник, éd. ASSA, Београд 1966, 596.



Vuk a accueilli l'article avec plaisir, car il savait que le moment était venu où il aurait un grand retentissement, mais il manifestait son mécontentement de ce que Sima Milutinović, contrairement à sa coutume de ne pas signer les écrits de genre journalistique et de caractère de propagande, avait révélé aux lecteurs le nom de l'auteur. Dès qu'il eut reçu l'article imprimé, Vuk l'expédia, le 28 février/12 mars, à Jakov Živanović, „directeur de la Chancellerie princière” en le priant de le remettre au prince Miloš et de lui exposer les faits nécessaires sur la manière de laquelle l'écrit avait paru:

„J'ai l'honneur de vous faire parvenir avec joie ci-joint No 36 du Komet dans lequel se trouve ma petite comparaison *des Grecs avec les Serbes* („Griechen und Serben”). C'était, comme vous allez le voir, écrit-il y a un an, pour Allg. Zeitung; et comme ils ne l'ont pas reçu alors, je l'ai donné l'hiver dernier à M. Sima Milutinović lors de son départ d'ici pour Leipzig, en le priant de le faire imprimer là dans quelque journal, ce qu'il a fait, comme vous le voyez, mais à mon grand mécontentement il l'a signé, à sa guise (Dieu sait pourquoi) *de mon nom*! A la vérité, je n'ai aucune honte de ce parallèle, mais, pour l'honneur et la gloire de notre peuple (qui étaient mon unique motif en l'écrivant), il me serait cent fois plus agréable s'il était imprimé sans mon nom (pour qu'on ne puisse évidemment dire qu'un Serbe vantait des Serbes); *dans ce cas-là* il serait certainement repris de l'allemand par les Srpske novine et *maintenant* je ne sais pas ce qu'il en sera: (si l'on daignait le faire même à présent, on pourrait complètement omettre mon nom).

Je vous prie de bien vouloir remettre ce parallèle à Son Altesse et de baiser, en cette occasion, à mon nom le pan de Sa robe.”<sup>17</sup>

Jakov Živanović a répondu à Vuk le 7/19 mars qu'il avait, conformément à son désir, lu l'article au prince qui l'avait accueilli avec éloges. „Le Seigneur regrette aussi, comme vous, que Sima Milutinović ait fait imprimer votre nom, car il aurait été beaucoup mieux si l'on avait ignoré le nom de l'auteur et il serait ainsi plus facile d'éviter le soupçon de partialité même chez ces lecteurs qui, soit par méchanceté, soit par bêtise, pourraient se prévaloir de cette unique circonstance pour réfuter l'article „Qu'il a été écrit par un Serbe” (. . .) En témoignage de Sa satisfaction Souveraine de votre dévouement à tout cela qui sert à la gloire du nom serbe, le Souverain Sérénissime a eu la grace de vous faire cadeau de 100 fl. cm. (. . .)”<sup>18</sup> Ayant reçu cette lettre et „avec elle” l'argent, dans sa réponse à Živanović Vuk baisait le pan de la robe du prince et lui exprimait „une gratitude sans limites”: „Il est vrai que Son don très généreux m'a fort réjoui aussi par sa valeur pécuniaire (surtout à présent — que la santé et la joie règnent chez vous — où deux de mes enfants sont malades depuis plus de deux ans); mais il m'est cent fois plus cher comme signe de sa grâce et de sa bienveillance suprêmes. Que Dieu lui paye et l'indemnise de chaque côté!”<sup>19</sup>

Vuk n'était pas seul à se rendre compte de l'importance exceptionnelle de son article: il fut immédiatement évalué ainsi par tous ceux qui l'avaient lu et de là les idées et les efforts faits en vue de traduire l'article même sans

<sup>17</sup> *Прейиска*, II, 673—674.

<sup>18</sup> *Id.*, 674—675; la *kvita* (récépissé) de Vuk par laquelle il reconnaît avoir reçu 100 florins en argent: *id.*, 804.

<sup>19</sup> *Id.*, 676.

initiative de la part de Vuk. „Avant de faire imprimer ce parallèle entre les Grecs et les Serbes, je l'avais fait traduire ici en français par l'intermédiaire du docteur Boué et expédier à Paris pour y être imprimé dans quelque journal ou revue et je crois que cela sera certainement fait, seulement je ne sais pas si ce journal nous parviendra”, lit-on dans la minute de la lettre de Vuk, adressée à Jakov Živanović, du 19 mars/1<sup>er</sup> avril 1837.<sup>20</sup> La proposition faite par Sima Milutinović que l'un d'eux, Vuk ou lui, traduisît l'article n'a jamais été réalisée. Mais en Serbie on le fit immédiatement dès que „Der Komet” fut arrivé à Kragujevac. „Nous insérons l'article sans votre signature dans le No 10 de „Serbske novine” que nos Serbes se rendent également compte de leur propre valeur et qu'ils s'enthousiasment pour leur propre exemple, celui de leurs frères et de leurs pères”, écrivait J. Živanović à Vuk le 7/19 mars déjà.<sup>21</sup>

„Novine Srbske” No 10, ont publié, samedi le 13 mars 1837, pp. 74—75, sans données sur l'auteur et le traducteur, l'article de Vuk, mais sans section finale suivante qui, dans la traduction contemporaine, est conçue comme suit:

*Annexe.* Décembre 1836. Vers la fin de l'année passée (1835), cet article a été écrit pour „Allg. Zeitung” et envoyé à sa rédaction; cependant, elle ne l'a ni inséré ni restitué après les réclamations réitérées. Le professeur et académicien de Munich, M. Jacob Fallmerayer a, à la vérité, dans l'entre-temps, dans sa préface importante à la seconde partie de l'Histoire de la péninsule de Morée, dit tout cela, mais seulement en d'autres termes et pas de la façon aussi concise; mais l'auteur du présent article considère que son travail mérite tout de même d'être publié, sinon pour d'autres raisons, du moins pour montrer que les autres hommes avaient aussi raisonné sur la Grèce de la même façon que M. Fallmerayer, et cela avant lui ou en même temps que lui.

Parmi les échos auxquels cette traduction avait donné lieu, un des plus précieux pour Vuk était sans doute celui qu'il a reçu, le 3 avril, du docteur Jovan Stejić de Zemun: „J'ai lu dans les Srbske novine de la dernière semaine un article intitulé: Les Serbes et les Grecs. Petite chose, mais solide et vraie (. . .)”<sup>22</sup>

Peu de temps après Jacob Phil. Fallmerayer, mentionné ci-dessus, qui, dans son oeuvre *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, II, Stuttgart u. Tübingen 1836, p. p. XVIII ssq. avait fait la comparaison entre les apparitions serbe et grecque dans l'histoire moderne; un parallèle analogue a fait aussi Henry Headley Parish dans le chapitre neuf de son livre *The Diplomatic History of the Monarchy of Greece*, London 1838 et cela, comme il le dit lui-même, se basant sur un manuscrit de Vuk Karadžić.<sup>23</sup> Cependant, on n'a pas établi si Ami Boué avait publié l'article de Vuk en langue française.

<sup>20</sup> *Id.*, 805.

<sup>21</sup> *Id.*, 675.

<sup>22</sup> *Прейска*, VI, 129.

<sup>23</sup> Voir B. M. Јовановић, *Енцјелеска библиографија о Источној питању у Европи*, *Споменик*, XLVIII, 1908, no. 259.



## III

Bien que Vuk Karadžić eût en effet sujet de dissimuler le fait qu'il en était l'auteur, son article *Les Grecs et les Serbes* n'avait pas un caractère prononcé de pamphlet. Il est, en premier lieu, le témoignage d'une manière de voir serbe du sort de leur pays et, parallèlement, de celui de la Grèce dans la phase initiale de libération nationale. „La graine de la révolte grecque”, écrivait Vuk Karadžić, „se trouvait en dehors de la Grèce et était systématiquement et pendant longtemps nourrie soigneusement et à grands frais, dans les grandes villes de l'Europe civilisée et finalement la révolte elle-même n'avait pas éclaté sur le sol grec, mais loin de celui-ci sur la rive gauche du Danube (en Moldavie et en Valachie). Il en était autrement en Serbie. Ici les conditions domestiques avaient causé la révolte puissamment et spontanément, elle avait éclaté au milieu du pays et sans aucun plan. Au commencement c'était la détermination désespérée de chaque Serbe particulier de vendre sa vie, qui était en danger permanent, à un prix aussi élevé que possible dans la lutte contre son persécuteur et tyran. C'est seulement plus tard que se réveilla l'idée de la libération, et elle se développait d'elle-même, suivant les circonstances (...)” Vuk écrivait ensuite que le monde entier, jusqu'à l'Amérique et l'Inde, aidait l'insurrection grecque de tout ce qu'il pouvait l'aider: navires, armes, armée, argent, diplomatie et presse, de sorte que la Porte fut obligée de reconnaître l'indépendance de leur Etat. Malgré cela, les Grecs employaient dans la lutte pour la libération les mercenaires étrangers, Albanais, Bulgares et Valaques. Contrairement à cela, les Serbes seuls combattaient l'Empire Ottoman corps à corps et „battaient les armées ennemies de 30 à 40 mille hommes”. Leur pays était brûlé et dévasté, les hommes mis au supplice le plus atroce et les femmes et enfants menés par centaines en esclavage. Et il ne se trouva personne en Europe pour louer du moins dans les journaux leurs exploits ou pour s'apitoyer sur leurs souffrances. „Les Grecs obtenaient des millions en cadeau et faisaient des millions de dettes, mais malgré tout cela, en ce moment tous les journaux sont pleins de description de la mauvaise situation de leurs finances”, écrivait ensuite Vuk. La Serbie n'a jamais reçu ni d'aide ni de crédit, et pourtant sa caisse montre aujourd'hui même un excédent. Le Royaume de Grèce, après avoir secoué le joug turc, laisse ses hommes émigrer en Turquie, tandis que la Serbie reçoit de nombreux immigrants de tous les côtés. Les Serbes ont tout acquis par leur propre vertu et les Grecs par les vertus de leurs ancêtres.

Nombreuses injustices dans les rapports entre les peuples sont dues au fait que les uns concluent sur les autres d'après eux-mêmes et, en outre, ils ne les connaissent pas suffisamment. Vuk Karadžić n'était pas certainement l'unique parmi les Serbes qui considérait de cette manière le cas grec. Il s'agit d'un de ces jugements qui ne sont historiques qu'en apparence et qui sont basés sur un choix arbitraire de faits et sur la comparaison des choses qui ne sont pas comparables. Et de tels jugements peuvent être d'autant plus répandus qu'ils ont dans leur base quelque antagonisme précédemment créé. S'étant formé, d'après la tradition et quelques expériences plus récentes, une idée défavorable du rôle que les Grecs avaient joué aux temps les plus graves de l'histoire serbe, Vuk Karadžić comparait les luttes pour la libération

serbe et grecque se basant sur les faits, choisis exclusivement en faveur de la thèse proposée. Cette façon de penser était devenue usuelle particulièrement dans le romantisme. Si de telles façons de penser existent même aujourd'hui, elles sont l'héritage du romantisme.

Dans la présentation comparée de Vuk des luttes pour la libération serbe et grecque et du rapport du monde extérieur envers cette lutte, il y a, sans doute, de cette suspicion et de peur de tout et de chacun qui ont rempli, au cours des siècles, toutes les couches de la conscience de son peuple. L'expérience fondamentale des Serbes à partir de leur subjugation par les Turcs, et peut-être même d'un temps plus ancien, était que toute conciliation avec n'importe quelle solution étrangère de leur sort, signifiait la mort corporelle ou spirituelle. L'autorité turque était acceptée conditionnellement tant qu'elle n'aurait entamé l'autonomie nationale et imposé le changement des convictions religieuses. Le passage au-delà de cette ligne signifiait toujours le passage de cet autre côté d'où il n'y a point de retour. Les contacts avec les catholiques indigènes ne donnaient jamais lieu aux malentendus jusqu'au moment où la profession d'une autre forme du christianisme, qui était dirigée de Rome, eut devenu l'arme dans les mains des nouveaux conquérants de l'Europe du Sud-Est; à partir de ce moment tout contact plus intime avec eux devenait la séparation de son propre être. Les Grecs étaient un puissant peuple orthodoxe et leurs chefs spirituels montraient une certaine sollicitude non seulement pour le service divin en langue slave, mais aussi pour la littérature slave. Pourtant, les liens étroits des phanariotes riches et influents avec les sommets de l'administration turque, leur système de contributions ecclésiastiques qui représentait une charge trop grave pour le peuple au point de vue matériel et au point de vue spirituel les formes différentes de leur comportement religieux, des coutumes et de la morale quotidienne, ainsi que leur rapport dédaigneusement négligent envers la population paysanne serbe — tout cela causait cette méfiance et cette peur exagérée lorsque ceux qui se sentent refoulés s'enfoncent encore plus profondément dans leur carapace protectrice. La prédominance de la culture grecque, ranimée par le renouvellement de l'héritage antique qui s'était produit dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle les protagonistes de la littérature des autres peuples balkaniques peuvent éprouver comme une hégémonie étrangère insupportable. Le temps a bientôt montré combien tous ces soupçons étaient privés de tout fondement et combien les influences grecques, comme toujours, étaient uniquement fécondes. Cette crise dans les rapports *n'a pas rendu impossible la coopération de deux peuples pendant l'insurrection grecque qui a commencé en 1821*, mais il est certain que Vuk Karadžić n'était pas seul, parmi les Serbes de son époque, dans son évaluation amère que *le monde avait injustement négligé leur lutte*.

Vuk Karadžić avait aussi un but spécifique qu'il se proposait d'atteindre par son article *Les Grecs et les Serbes*. Toute romantique était sa conviction que la lutte d'un peuple serait reconnue si l'on écrivait d'elle, ainsi que de l'histoire antérieure et des réalisations culturelles, dans le grand monde. Il s'évertuait pendant des années à trouver des écrivains célèbres dans les pays occidentaux et en Russie pour soutenir ses efforts libérateurs. Le prince Miloš Obrenović aurait dû même commander les écrits de ce genre

et à cet effet délier généreusement sa bourse. (Le prince, pourtant, préférait rester sur ses gardes et s'acquitter de tâches autant que possible tacitement et invisiblement). Vuk Karadžić, en outre, se voyait aussi, et non sans raison, dans un tel rôle. Ses éditions des chants populaires serbes étaient aussi avantageuses à la cause de son pays que maint trait diplomatique habile du prince. Jusqu'au temps où parut son article *Les Grecs et les Serbes* sa collaboration avec Léopold Ranke a déjà annoncé au monde les exploits et les fruits de la révolution serbe, et l'édition russe de son livre sur Miloš Obrenović (1825) a rendu célèbre le prince serbe immédiatement avant la conclusion de la Convention d'Akkerman (1826) et de la paix d'Andrinople (1829). Ce travail pouvait être continué, d'autant plus que Vuk Karadžić a déjà disposé de nombreuses pages écrites de son histoire de l'insurrection serbe qui pouvaient être utilisées aussi pour diverses éditions en langues européennes. De tels efforts qu'il faisait a résulté aussi son article *Les Grecs et les Serbes*, écrit évidemment non seulement pour le public européen, mais aussi à cause du message au prince serbe.

Dragoslav ANTONIJEVIĆ

Institute for Balkan Studies  
Belgrade

## LOCALITIES RELATED TO THE CULT OF „STONE FOOTPRINTS” IN THE BELIEFS PREVALENT AMONG SERBIAN AND GREEK PEOPLES

### *Description*

Vina, a village not far from Leskovac, was known already in the Middle Ages as an old settlement. Between this village and the Veternica river, on a small rocky hillock, stands a chapel of Vina, dedicated to St. Cosmas and St. Damian (Sveti Vrač), mentioned in the 14th century as a feud of the Hilandar Monastery. The chapel was built on the foundation of an older church. Close to the chapel there is a rock and a well, called by the people „Marko's stone” and „Marko's well”. Tradition has it that Marko Kraljević often came to this spot, and on one occasion he killed the monster which used to come out of the rock and to assault people at the well. His Dappled Horse, *Šarac*, had left four hoofprints in the rock, when on one occasion he jumped from the nearby hill over the valley and stopped at this rock. The strong kick of the hoofs left its mark in the rock and caused water to gush out of it.<sup>1</sup>

We know from the classical mythology that jumps performed by deities are forceful and very strong. Achilles' jump, for instance, was of such a force that it opened a well under his feet.<sup>2</sup>

Not far from Vina is Kaluđerce, a village situated on a gentle slope of the Kukavica mountain. In this village, too, there exists Marko's stone with four recesses, which are believed to be hoofprints left by Marko's Dappled Horse. According to the tradition it is from this cliff that Marko jumped to the Vina village, and from there his road led him to Vranje, Pčinja, Kumanovo and to other spots.<sup>3</sup> Marko's stone with the footprints and the well and the

<sup>1</sup> Архив Етнографског музеја у Београду, др. 883.

<sup>2</sup> Д. Срејовић — А. Цермановић, *Речник јрчке и римске митологије*, Београд 1979, 73.

<sup>3</sup> Архив., *op. cit.* in footnote 1.

same stone at Kaluderce are localities representative of this cult. Magic acts with offerings are performed at such places with the object of achieving healing of the sick or child-bearing. The belief in the exceptional healing power of water and stone associated with such localities is very widespread. If somebody suffers from a headache, earache, chest troubles or anything else, a small stone is taken from Marko's stone and placed on the afflicted spot. Stone and water are particularly helpful to barren women.<sup>4</sup> People with the diseases of the eye and the skin wash themselves with the water from Marko's well. Casting of live coals is also performed so that the water from the well together with seven small stones taken from Marko's stone are placed in an earthenware vessel into which are added seven live coals and then a spell is cast by means of a basil spray.<sup>5</sup>

Pieces of clothing and coins are offered on the stone and candles are lit. These sacrificial objects are put under taboo. It happened, however, that a woman picked up the money from the stone and the well and took it home, but shortly thereupon she met with a terrible misfortune — she lost all her sons.<sup>6</sup>

The supernatural power of stone, its holiness and its cultural character are apparent from the fact that Marko's stones are protected; they are not used for building purposes and are never removed from the place on which they have stood from times immemorial. People hold such stones „in memory of something". By way of illustration we can mention Marko's stone standing on the road from Boljevac to Bor. This road has been widened several times and the stone has always been removed, but nobody has ever thought of doing away with it.<sup>7</sup>

The inviolability of Marko's stone and the importance of the taboo put upon it, is well illustrated by the example from the village of Bukovo, in the vicinity of Boljevac. Above the road itself there is a stone with recesses in it which are believed to be the hoofprints of Marko's horse *Šarac*. Once the stone slipped under the road, and a terrible draught occurred after that. Peasants believed that the draught came as a result of the removal of the stone, and so a large number of them gathered and with great efforts returned the stone to its proper place, above the road.<sup>8</sup>

It suffices to mention a few more examples taken from numerous localities in Serbia, which, according to the tradition, bear the stone footprints of Marko Kraljević and the hoofprints of his *Šarac*. All these places have also profound ritual character and importance.

In Pčinja, not far from Novo Selo, there is a cliff with Marko's footprints and the hoofprints of *Šarac*.<sup>9</sup> Marko's footprints in stone also exist

<sup>4</sup> Д. М. Борђевић, *Неки наши култни каменови и веровања у вези с каменом*, Лесковачки зборник VIII, Лесковац 1968, 116.

<sup>5</sup> Архив, *op. cit.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Р. Требејашанин, *Народне лејенде као жанр прозе о Марку Краљевићу*, Зборник од XIX конгрес на Сојузот на здруженијата на фолклористите на Југославија, Скопје 1977, 293—294.

<sup>8</sup> М. Ј. Милошевић, *Марков камен у Букову*, Етнологија I/3, Скопје 1940, 188.

<sup>9</sup> М. Златановић, *Врањске лејенде*, I, Врање 1970, 19.



in the village of Goročevac and Donja Lešnica, in the same region.<sup>10</sup> On the third kilometre above Raška up the river Ibar there is a recess in the cliff above the road, which is believed to represent the traces of Marko's footprints, marking the place from which he jumped across the river.<sup>11</sup> In the same district, a legend has been preserved, according to which Marko and his Dappled Horse, while going to the battle of Kosovo, came across a cliff in the Ibar Gorge, and as he began to sink into it, he left his footprints in it.<sup>12</sup> Above the village of Grad, in the Ibar valley, there is Marko's cliff which bears the prints of his boots and Šarac's hoofprints, with a spring of healing water gushing out.<sup>13</sup> In the mountains of Jastrebac, Rogozna, Miroč, Voluj, and some others, the traces of hoofprints of Marko's horse and of his boots have been preserved in cliffs with springs of healing water.<sup>14</sup> Between the villages of Stubica and Zabrega, near Paraćin, there is a place called Klisura — a cliff with a print of Marko's boots.<sup>15</sup> At Dublje near Svilajnac and at the village of Vrlan, stands on a hill there Marko's stone with the hoofprints of his Šarac.<sup>16</sup> In the village of Slatina near Kosmaj there is a huge stone with several recesses, which are believed to have been made by the hoofs of Marko Kraljević's Šarac.<sup>17</sup>

Apart from Serbian people, other Balkan peoples, like Macedonians, Bulgarians, Albanians and Tzintzars (Vlachs) have preserved the tradition of the stone footprints of Marko Kraljević and of his horse Šarac. We shall mention a few characteristic examples.

In the village of Budinarce, in Maleševo — Macedonia, above the Bregalnica river, there stands a rather large cliff with a big recess in it. The tradition has it that Marko's horse Šarac, owing to the very rugged ground, was obliged to jump from one rock to the other, and in consequence has left the marks of his hoofs in the mentioned cliff. Water is coming out of this recess and is believed to have a healing power. Even today people come to this cliff to wash with this water, never forgetting to throw a coin into it. It is a popular belief that anybody who takes a single coin out of the water will fall ill.<sup>18</sup> Other parts of Macedonia have also preserved the same tradition: thus in the village of Papradište there is a stone with Marko's footprints and the healing water. Sick people visit this place before the sunrise to wash in order to get well again.<sup>19</sup> In the village of Misimir, also in Macedonia, sick people gather at a place which, according to the tradition, has preserved Marko's footprints to wash with the water from the well. It is

<sup>10</sup> Р. Требјешанин, *op. cit.*, 293.

<sup>11</sup> Етнологија I/4, Скопје 1940, 244.

<sup>12</sup> Р. Требјешанин, *op. cit.*, 292.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, 294.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Б. М. Дробњаковић, *Белешке из космајских села*, ГЕМ XX, Београд 1957, 156.

<sup>18</sup> В. Перишић, *Предање о Марку у селу Будинарцима*, Етнологија II/1, Скопје 1941, 57—58.

<sup>19</sup> Т. Вражиновски, *Македонскиот месни преданија за Марко Крале*, Зборник од XIX конгрес... Скопје 1977, 301.

believed that after this ritual sick people will return home in good health.<sup>20</sup> In Galičnik (Macedonia) the water from Marko's stone footprints is believed to heal the diseases of the eye.<sup>21</sup>

In the Albanian folklore about Skenderbeg, which has been enriched with the motifs stemming from the cycle of Marko Kraljević, we have come across some legends related to the stone footprints left by Skenderbeg's horse.<sup>22</sup> In the village of Koriše, near Prizren, in the field called Besaraba, there stands Marko's stone, which Albanians refer to as Guri Market.<sup>23</sup>

In 1947, Kostas Romeos, in his study „Traces on the Stone” called the attention to the footprints left on stone, and in 1976 this subject was further discussed in „The Oldest Layer of Folk Civilization of Thrace.”<sup>24</sup> According to him a stone the size of a chamber stands outside the cemetery of the town Korlu in Thrace. It is believed that Christ, having trodden upon this stone, has sunk into it and left his footprints. On dark Friday evenings, stagnant water is taken and poured into the „footprints” of this stone. The following day, before the sunrise, people go three times round the stone, then bow three times and wash with this water. It is done as a protection against fever, wasting illness and the afflictions of the eye. This information, which is directly associated with the holy traces of stone footprints is, according to Romeos, most impressive not only among those related to the legend of stone footprints in Greece, but also on account of the cult and the magic rituals associated with and carried out on this place.<sup>25</sup> At an hour's distance from Janjina in Greece, bellow the village of Armica, there is a stone slab with the hoofprints left by the horse of St. George with a well nearby. According to the legend, a monster used to appear out of the stone and the well and to attack people who were delivered from it thanks to St. George.<sup>26</sup>

### *The Analysis of the Cult*

The descriptive data about the cult of stone footprints present several problems. Thus, several layers of culture of different origin and chronology, have converged in the examples we have described. Namely, the cult of stone and water, which forms the basis of the magic ritual and whose analogies can be found in pagan religions, is of primary importance. In addition, classical, Byzantine and Christian elements can be noticed, too. Undoubtedly, the mythical personifications of deities and heroes, after whom the places have been named, constitute the principal feature of the cult. It is an obvious example of a very strong interference of the Balkan cultural heritage and mentality.

<sup>20</sup> *Ibid.*, 301.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> М. Шуфлај, *Срби и Арбанаси*, Београд 1925, 133.

<sup>23</sup> Етнологија, I/4, Скопље 1940, 244.

<sup>24</sup> К. Ρωμαίος, *Τό ἀρχαιώτερο στρώμα τοῦ λαϊκοῦ πολιτισμοῦ τῆς Θράκης*, Πρακτικά, Θεσσαλονίκη 1976, 481–496.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Ν. Πολιτης, *Παραδόσεις*, Α', Αθηναι 1904, 283.

*Stone.* — The belief in the supernatural power of stone and its mythical bond with man is a common phenomenon in primitive religions of many peoples. The worshipping of stone with the object of achieving fertility, health and happiness, or healing various affections, is the main tenet present in this cult. The belief that stone footprints possess magic power and that they are of a holy character is deeply rooted in the psychology of people at large. Many pilgrims who, on fixed days and at precise time, frequent the places associated with the cult of stone, bear sufficient evidence to that effect. It has been recorded that people surge like a large river, towards the stone footprints, jostling to and fro like in a trance, in order to perform the ritual for healing the sick<sup>27</sup>, or for achieving the fertility in barren women, or for the warding off the spell cast by the evil eyes. Here we come across the very essence of the magic power of stone, which man has resorted to in practice. The stone stands for the powers which exert a beneficial influence on health, fertility (barren women), but which also provide protection against and ward off the spell cast by evil eyes.

It is a common knowledge that stone plays an important role in the black magic as well as in the cult of the dead.

*Water.* — We have noticed that stone footprints are usually either natural wells with gushing water, or filled with stagnant water, from the atmosphere. The belief in the mysterious and miracle-working power of water coming out of stone, which heals the sick (restoring of eyesight) or causes women to conceive, is of ancient origin, going as far back as pagan times. It has been transferred to Christianity, where it has been sanctified in the ritual of Epiphany (the all-healing water). The power of the healing water has been firmly established in Serbian folk tales — The Dragon and the Tzar's Son (*Aždaja i carev sin*), Steel-Face (*Baš-Čelik*), Lies Have Short Legs (*U laži su kratke noge*), and in many others. In one story an old king dreams about a town with a well; if only he could wash with that water, he would be young again and would restore his powers of seeing and hearing.<sup>28</sup>

*Fire.* — Here we are dealing with the magic of fire as an attendant feature of the cult. It is symbolized by the obligatory lighting of candles, which provides an obvious example of pagan and Christian symbiosis. Basically it revolves round the magic power of fire, an absolute power which bestows strength, health and fertility, representing the essence of things, of the whole nature, of man himself and of his primitive mentality.

*Offerings.* — Bloodless offerings play an important part in this cult. They are personified in presents made in clothing, or parts of clothing, and in money. Their function is to induce mercy in supernatural powers in order to achieve the desired effect. After the act of offering has been performed, the man is overcome by a feeling that something exceptional has taken place, and his mind is filled with wonder and delight.

This condensed analysis of basic elements of the magic act poses several problems, in the first place what are the guiding principles which determine

<sup>27</sup> Д. М. Ђорђевић, *op. cit.*, 115.

<sup>28</sup> В. Караџић, *Српске народне ђесме*, VI, Београд 1894, 419.

and justify the magic ritual performed on stone footprints. At first glance it seems that we are dealing with ideas which are oriented towards definite actions and aims. The outward aspect of the problem suggests a relationship between the means and the effect, which is not bound by rational reasoning but by belief. This general approach cannot, of course, satisfy this magic practice with such minute differentiations, behind which lies myth and mythic thought. It is precisely here that we come face to face with the mythical aspect as an integral part of magic and of the cult. The magic practice which has inspired the postulate of transmission represents a medal with two sides. One side is based on perception, observation and common sense and although these do not always agree with scientific principles, their existence cannot be disregarded. The mythology of this transmission is based on universal notions and characteristics pertaining to stone and water which contain inherent supernatural anonymous powers, in the midst of which stands man who guides them towards the desired effect. The other side is far more concrete and determined and it provides the explanation of the genesis of stone footprints. The myths are here better developed and more distinct, and they are still alive today. This mythical dichotomy is not incompatible, but on the contrary one part complements the other and more often than not forms a unique world. The first myth, older and forgotten, is represented by magic acts inspired by knowledge and reasoning by analogy, while the second, younger myth is in its origin more distinct and recent and it only brings to a close the action of the first. After all, the ultimate goal is man and his life in which hope is an essential prerequisite.<sup>29</sup>

K. Romeos has found that Christ's stone footprints in Korlu are analogous to some myths from the classical times, basing his interpretation on an actual exhibit in the Archaeological Museum in Komotinia, in Thrace. In point of fact a large marble slab was dug out of the shrine dedicated to the goddess Isis, in the ancient settlement of Maranja. It has four recesses which are reminiscent of feet. Two of them are very large and strange and according to the inscription, they belong to the goddess Isis, while the two smaller ones belong to the god Annubis.<sup>30</sup> This archeological exhibit has provided Romeos with the clue in explaining the cult of holy footprints, observed by the inhabitants of ancient Maranja, which has been preserved until today among the inhabitants of Thrace. However, the myth associated with the present-day stone footprints and the ritual performed there, does not attribute any longer to them classical but Christian origin, which clearly corroborates the fact about the symbiosis of the older and the younger tradition.<sup>31</sup>

In his study *The Authentic History*, Lukian writes that he has seen two footprints in the stone, the one, very large attributed to Heracles, and the other, smaller, to Dionysus.<sup>32</sup> The classical tradition of the holy footprints left by heroes and deities, which were worshipped by the believers

<sup>29</sup> G. B. Kavadias, *Pasteurs-nomades méditerranéens*, Paris 1965, 299.

<sup>30</sup> K. Ρωμαλος, *op. cit.*

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> According to: K. Ρωμαλος, *op. cit.*



of that time, has been transferred into the Byzantine tradition. Byzantine legends speak of footprints left by the apostles Peter and Paul. The tradition says that a Roman emperor came to pay his respects to the footprints left by Peter and Paul.<sup>33</sup> Other examples confirm the continuity of the classical tradition which, through Byzantium, has been preserved in the present-day Greek material. With Serbs, and in a larger context with the South Slavs in general, the folk tradition attributes stone footprints to Marko Kraljević, one of the most striking legendary heroes. The image of Marko Kraljević has been conceived in a number of ways. First of all he is the immortal rider of the horse with supernatural functions and the attributes of a giant, who was suckled by fairies, and who does good things to individuals and to the people as a whole. Myths about him are illustrative of many strange events, among others the origin of stone footprints. The demonic character of his swift and fiery horse can be ascribed to the fact that this animal has, like in *Iliad*, a prophetic power. To Marko Kraljević's Šarac, according to M. Budimir, corresponds in every respect Šarac of glorious Achilles, although its name, *Balios*, points to its Illyrian origin.<sup>34</sup> With this statement we have entered the problem of the myth about Marko Kraljević, which is an obvious example of the Balkan cultural substratum.

A hero on a horse dating from the time prior to the arrival of Slavs at the Balkan Peninsula had existed in the consciousness of Balkan peoples long before the historical king Marko, as an almighty saviour and a symbol of freedom, consolation and new hope.<sup>35</sup> Furthermore, the fact based on archaeological data that in Thrace and in Illyricum stone slabs with reliefs representing horsemen, like deities, were inserted by the side of wells to indicate that such places were used for ritual purposes, is not without foundation. On the evidence of the inscriptions found on stone slabs with a horseman it is possible to conclude that such reliefs were also of a protective, prophylactic character, magical in essence. We may assume that the images of the horseman in reliefs and their function represent an expression of syncretism of Egyptian and oriental religions on the one side and of Greco-Roman on the other, maintained among the Roman soldiers of a native, Illyrian or Thracian origin which, blended with local conceptions and tradition, achieved its peculiar character.<sup>36</sup>

According to D. Srejskić, Slav tribes, which later on settled down in the Balkan Peninsula, created, under the influence of the autochthonous population, a legend about a hero on a horse, since the Thracian and Illyrian pantheon, being under the influence of the highly developed religions of the ancient Greece, of East and Rome, must have been much superior with regard to the vague and certainly rather primitive religious conceptions of the Slav settlers. Even the later Christianity in the Thracian and Illyrian regions, under the influence of former religions must have suffered profound

<sup>33</sup> K. Ρωμαίος, *op. cit.*, and, N. Πολιτης, *op. cit.*

<sup>34</sup> M. Будимир, *Са балканских изјачника*, Београд 1969, 244.

<sup>35</sup> D. Srejskić, *Les anciens éléments balkaniques dans la figure de Marko Kraljević*, *Živa antika* I, Skopje 1958, 96.

<sup>36</sup> Ђ. Бошковић, *Прилози истраживању „Трачког коњаника”*, *Старинар* VII—VIII, Београд 161—162.



changes, while the common people have preserved the world of ancient Thracian and Illyrian myths, in which the hero on the horse has occupied the central position.<sup>37</sup>

From what has been stated so far, it is possible to conclude that the similarity existing in relation to the cult of stone footprints is striking and great both with Serbs and Greeks, as well as that this cult can be understood on the assumption that in the distant past it had a common origin.

On one side we have the classical Byzantine mythical substratum, while on the other the same or similar elements of Thracian-Illyrian origin which was mainly formed under the influence of a classical cult. It was transferred to the Slav settlers, who have successfully incorporated it in their tradition. As B. Gavella has pointed out, the image of Marko Kraljević and his heroic deeds are in many respects very close to those of Heracles. It seems that Illyrians and Thracians have taken over from Greeks the inspiration and principles, which have been personified in Heracles, and without break in continuity have handed them to old Slavs, with whom they have been anyway assimilated.<sup>38</sup>

In accordance to their historical development and their mentality, Serbs have endowed their national hero, Marko Kraljević with extraordinary qualities, concludes R. Samardžić.<sup>39</sup> It is therefore quite natural that the people, when falling into captivity or when afflicted by illness or similar misfortune, follow into Marko's footsteps, getting thus new strength which prolongs the life.

<sup>37</sup> Д. Срејовић, *op. cit.*

<sup>38</sup> Б. Гавела, *Предања и знања о сјајном Балкану*, Београд 1978, 75.

<sup>39</sup> Р. Самарџић, *Усмена народна хроника*, Нови Сад 1978, 45.

Constantinos SVOLOPOULOS

Institut des Études balkaniques  
Thessalonique

## CHARILAOS TRICOUPIS ET L'ENTENTE BALKANIQUE: RÉALITÉS ET HYPOTHÈSES FORMULÉES À L'OCCASION DE SA VISITE À BELGRADE (JUIN 1891)

En juin 1891, Charilaos Tricoupis, après avoir quitté le pouvoir en octobre 1890, visita en sa qualité de chef de l'opposition la ville de Belgrade.<sup>1</sup> Lors de son séjour dans la capitale serbe, le leader grec s'est fait — encore une fois dans sa longue carrière politique — l'apôtre de l'idée d'une entente entre les nations balkaniques. Devant les représentants de la presse, pendant ses entrevues avec les dirigeants serbes et par son discours très connu prononcé à l'occasion de sa réception par la société de Saint-Sava, il a mis l'accent sur la nécessité impérieuse pour les peuples de la Péninsule de dépasser leurs rivalités et de rechercher la possibilité de déterminer eux-mêmes leur propre sort. L'homme politique grec a plaidé quelques jours après la même cause à l'occasion de son passage de Sofia et de ses entretiens avec le premier ministre bulgare, Stefan Stambouloff.<sup>2</sup> Les organes les mieux placés de la presse internationale pouvaient, désormais, qualifier ses idées de „vrai programme”.<sup>3</sup>

Les idées énoncées par Tricoupis lors de sa visite à Belgrade n'ont pas été tout à fait conformes aux vues du gouvernement d'Athènes. Les conclusions pressimistes communes sur les conditions qui condamnaient la Grèce à la faiblesse et à l'isolement diplomatique, celles qui avaient porté le premier ministre Deliyannis à observer une attitude d'expectative et de réserve,<sup>4</sup> les mêmes poussaient Tricoupis d'adopter une stratégie diploma-

<sup>1</sup> Grèce, Archives du Ministère des Aff. Étrangères (A.A.E.): Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr. 7, 9, 14 juin 1891; *Περὶ Χαρίλαου Τρικούπη ἐν δημοσιονυμάτων ἀπὸ τοῦ Μαΐου 1884 ἐν εἶδεν ἡμερολογίου*, VI, Athènes 1910, 426.

<sup>2</sup> Grèce A.A.E., Sofia 1891, au Min. Aff. Etr., juin 1891; *Περὶ Χαρίλαου Τρικούπη*, VI, 516.

<sup>3</sup> *Περὶ Χαρίλαου Τρικούπη*, VI, 477.

<sup>4</sup> Sur la politique extérieure de Deliyannis, Svolopoulos, *Ὁ Χαρίλαος Τρικούπης καὶ ἡ ἰδέα τῆς Διαβαλκανικῆς συνεργασίας*, *Τὰ Τετράδια τῆς Σύθυνης*, IO, Athènes 1980.

tique active et dynamique. Le dilemme constant de la politique étrangère hellénique—rapprochement avec les Etats slaves de la Péninsule ou, plutôt, avec la Turquie — avait perdu de son sens: la Grèce d'après lui n'avait plus rien à espérer d'une politique de conciliation avec la Turquie.<sup>5</sup> Cette conclusion de base avait été liée à la conviction parallèle que son pays n'a pas déjà été dans le domaine des préparatifs militaires aussi retardé que dans le passé. Après le réorganisation de sa marine de guerre, la Grèce était prête — confiait-il à l'ambassadeur britannique — „à entreprendre une politique plus active dès que les conditions se présentent”.<sup>6</sup>

Néanmoins, la formation de l'entente balkanique, proposée par lui, n'a pas été conforme uniquement aux intérêts helléniques; elle répondait encore largement aux intérêts de tous les peuples chrétiens de la Péninsule. Certes, l'attachement de leurs revendications nationales respectives, dans la mesure où il n'avait pas abouti à l'adoption d'une attitude commune à l'égard de la Porte, avait amené les gouvernements balkaniques à nouer des liens particuliers avec quelques-unes des Grandes Puissances. Néanmoins, le soutien porté par ces dernières à l'une ou l'autre des nations balkaniques, susceptible de répondre à quelques objectifs isolés et limités, n'avait pas sérieusement promu leur cause commune: l'affranchissement complet ou même l'émancipation progressive des peuples chrétiens opprimés sous la domination ottomane. On pourrait encore observer que l'accomplissement de cette aspiration contredisait la tendance des Grandes Puissances de voir dans les Balkans un camp ouvert à leurs visées hégémoniques et, à brève échéance, un terrain propice à l'exercice de leur influence ou de leur tutelle.

Face aux dilemmes inhérents à cet état de choses, la solution proposée par Tricoupis, lors de son discours à Belgrade, fut classique dans sa clarté et sa fermeté. „Ce n'est qu'en nous aidant les uns les autres que nous parviendrons à consommer de notre propre initiative nos oeuvres nationales respectives. Ce n'est qu'en nous mêmes que nous devons puiser les forces pour mener à bien pareille entreprise. Si nous nous reposons sur l'étranger pour prendre en main nos intérêts, nous attendrions en vain. C'est à nous et à nous seuls qu'incombent les sacrifices, et c'est à nous seuls que doit revenir l'honneur de l'initiative. Elle doit être prise en commun et menée jusqu'au bout par nos seules forces réunies.”<sup>7</sup>

Constamment attaché à cette doctrine<sup>8</sup> — „his favourite topic”, selon l'expression du ministre anglais à Athènes<sup>9</sup> — Tricoupis revenait avec plus de force sur la nécessité d'une coalition balkanique: la formation de celle-ci suffirait probablement pour convaincre la Porte de se retirer de ses provin-

<sup>5</sup> Foreign Office (F.O.) 627, Monson à Salisbury, 17 juillet 1891.

<sup>6</sup> F.O. 286/406, O'Connor à Salisbury, 22 juin 1891.

<sup>7</sup> Discours de Monsieur Ch. Tricoupis tenu le 3/15 juin au Banquet donné par la Société de „Saint Sava”, réimprimé de Dnevni list, Belgrade 1891. Ainsi, *Περὶ Χαλιδάου Τρικούπη*, VI, 488—491.

<sup>8</sup> N. Roussos, *Ch. Tricoupis and the greco-serbian alliance of 1867*, *Balkan Studies*, 12, 1971, 82. Sur les efforts entrepris par Tricoupis dans le passé en vue d'une coalition des Etats balkaniques, voir aussi: S. Lascaris, *La première alliance entre la Grèce et la Serbie, Le traité de Vooslau du 26 août 1867*, *le Monde Slave* III, 1926; N. Roussos, *Charilaos Tricoupis and Greek Territorial Expansion, 1862—1882*, Indiana University 1970.

ces d'Europe, sinon, les Etats alliés auraient la possibilité de briser sa résistance par la force de leurs armées; les Grandes Puissances n'auraient, à l'issue de cette entreprise, qu'à se soumettre aux faits accomplis.<sup>10</sup> Telles ont été les idées de base du projet d'entente balkanique conçu par Tricoupis. Mais, quelles seraient la forme précise et les extrêmes limites de la coopération projetée? S'agirait-il d'une confédération ou d'une simple association interétatique? Et, cette association regrouperait-elle nécessairement tous les Etats nationaux de la Péninsule ou quelques-uns d'entre eux?

Sur le premier point, la thèse de Tricoupis était cette fois encore très claire: „L'idée de la confédération balkanique est pour le moment irréalisable” — déclarait-il à Belgrade, pour ajouter, quelques jours après, qu'il n'avait jamais envisagé une pareille solution „puisqu'il n'est pas dans ses habitudes de se saisir des projets impraticables”. La création d'une confédération présupposait à son avis que les pays balkaniques soient restitués à leurs maîtres légitimes et que leur souci majeur soit de s'assurer une garantie contre les menaces extérieures.<sup>11</sup> Certes, l'idée de la confédération était très répandue, non seulement au niveau des intellectuels, mais encore au sein des milieux politiques: exemple caractéristique, le mouvement esquissé en Serbie au sein du parti Radical, avec Katić — président de la Skupština — en tête;<sup>12</sup> néanmoins, on peut convenir, sans grand risque d'erreur, que la conception de Tricoupis était beaucoup plus proche des préoccupations des hommes politiques. Ces derniers, à la recherche d'une solution immédiate et pratique, tendaient à croire que si l'on doit renoncer au principe d'une association de tous les peuples de la Péninsule — le peuple turc compris — on n'aurait plus qu'à adopter, comme solution de rechange, l'idée d'une alliance dirigée contre la Porte. Une dernière question sur la forme de la coopération projetée par Tricoupis: cette alliance regrouperait-elle tous les Etats de la Péninsule ou quelques-uns seulement d'entre-eux, peut-être la Grèce et la Serbie seules? La réponse à cette question est liée à l'analyse des réactions que les idées énoncées par l'homme d'Etat grec allaient susciter, non seulement au niveau des Grandes Puissances, mais également au sein même des nations balkaniques.

Avant que les dispositions des parties immédiatement intéressées ne soient tirées au clair, la réaction défavorable manifestée par les Grandes Puissances — celles surtout qui partageaient l'intérêt le plus vif aux affaires de la Péninsule — soulignait les difficultés contre lesquelles se heurterait l'initiative de Tricoupis. Le gouvernement et la presse austro-hongrois s'opposaient ouvertement aux projets du leader grec et exprimaient le soupçon qu'il s'agissait bien d'une machination russe tendant à isoler la Bulgarie.<sup>13</sup> La Russie, de son côté, désireuse de contribuer à la formation d'une coalition

<sup>9</sup> F.O. 32/627, Monson à Salisbury, 17 juillet 1891.

<sup>10</sup> Selon les informations de Times (*Περί Χαρίλαου Τρικούπη*, VI, 544–545). Ainsi D. Bourchies, *A Balkan Confederation*, Th Fortnightly Review, sept. 1891, 369–371.

<sup>11</sup> D. Đorđević, *La Société l'Alliance des peuples des Balkans' en Serbie en 1890–1891. Contribution à l'histoire des alliances balkaniques*, Balkan Studies, 4, 1963, 150–152.

<sup>12</sup> D. Đorđević, *op. cit.*, 144; D. Bourchies, *op. cit.*, 372.

<sup>13</sup> Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr., 14 juin 1891. Aussi *Περί Χαρίλαου Τρικούπη*, VI, 536, 579–580, 593–594.



tripartite entre la Grèce, la Serbie et le Montenegro — réalisée sous son égide<sup>14</sup> — était bien deçue devant la ferme volonté de Tricoupis de rejeter toute idée de tutelle étrangère.<sup>15</sup> Même le gouvernement anglais, décidé de préserver la paix dans le Proche Orient, s'opposait à toute tentative dirigée contre le statu quo balkanique.<sup>16</sup> Cette attitude négative s'avérait propre à entraver la réalisation du projet d'entente entre les peuples de la Péninsule, dans la mesure surtout où les dirigeants balkaniques eux-mêmes accordaient la priorité à l'attachement de leurs pays à l'une ou l'autre des Grandes Puissances au dépens de tout sentiment de solidarité régionale.

A vrai dire, l'apparition et le renforcement de cette tendance centrifuge ont été étroitement liés au phénomène des oppositions très vives entre les nations balkaniques. A cette époque, le conflit sur le sort de la Macédoine constituait non seulement le motif d'un antagonisme acharné, mais encore le terrain d'essai sur lequel ont été confrontées et éprouvées la vigueur des nations et l'efficacité de la politique des Etats balkaniques. Etait-il possible de rechercher dans la prévision d'un partage des territoires macédoniens le moyen d'arriver à un règlement de la question? Loin d'entrer dans les détails de la question, je me borne à souligner que Tricoupis — sans renoncer aux revendications nationales helléniques telles qu'il les avait prescrites — n'avait pas omis d'envisager un compromis, en tant que condition préalable à la réalisation de ses projets d'entente. Néanmoins, l'éventualité d'un accord sur la Macédoine n'a pas été sérieusement abordée lors de ses entretiens à Belgrade et à Sofia en raison du refus du gouvernement bulgare d'adopter le principe de base de ses propositions: l'entreprise d'une action commune contre la Turquie.

Quel a été le raisonnement de cette attitude bulgare? A la suite de la rupture de ses relations amicales avec St. Petersburg, le gouvernement de Sofia avait mis à profit sa nouvelle orientation vers la Triplice et l'Angleterre. Les dirigeants bulgares arrivaient à combiner leur docilité aux directives de Vienne et de Londres — qui tendaient à sauvegarder la paix dans les Balkans et préserver l'intégrité de l'Empire Ottoman — avec l'accomplissement progressif des revendications de leur pays en Macédoine, assistés dans leurs efforts par la diplomatie européenne, ils avaient obtenu, de la part de la Porte, des concessions très importantes.<sup>17</sup> Devant cet état de choses, Tricoupis, tout en exprimant son désir de venir en contact direct avec Stambouloff, ne se faisait pas d'illusions sur les résultats de sa visite à Sofia: „Je n'ai que peu d'espoir — avait-il confié à Bourchier lors de son arrivée — que les Bulgares se montrent disposés de composer. Ils ont été victorieux sur le terrain, gâtés par l'Europe, favorisés par la Porte; ils sont

<sup>14</sup> D. Bourchies, *op. cit.*, 367, 371–372.

<sup>15</sup> *Περὶ Χαρίλαου Τρικούπη*, VI, 554. L'attitude négative observée par le gt. russe explique même l'attitude réservée de Belgrade à l'égard des ouvertures de Tricoupis: Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr., 7 juin 1891; Aussi, D. Dordević, *op. cit.*, 144.

<sup>16</sup> F.O. 32/627, Monson à Salisbury, 3 juillet 1891. Sur l'attitude de la presse anglaise, *Περὶ Χαρίλαου Τρικούπη*, VI, 540–567.

<sup>17</sup> N. Vlachos, *Τὸ Μακεδονικὸν ὡς φάσις τοῦ Ἀνατολικοῦ ζητήματος*, Athènes 1935, 115. V. Colotronis, *La Macédoine et l'Hellénisme. Etude historique et ethnologique*, Paris 1919, 558.



encore accoutumés de suivre, en toute circonstance, leur propre voie. Les Grecs et les Serbes ont leurs malheurs et sont, donc, plus disposés d'être raisonnables...<sup>18</sup> Certes, Tricoupis ne pouvait prévoir que le premier ministre bulgare allait trahir son projet à la Porte pour tirer, en récompense, de nouvelles concessions en Macédoine<sup>19</sup>. Si on ajoute à l'attitude négative de Sofia, celle de Bucarest — calquée sur la première — on arrive facilement à la conclusion que toute tentative de rapprochement général entre les Etats balkaniques était, dès l'origine, vouée à l'échec.

C'est ainsi que les desseins diplomatiques de Tricoupis se concrétisent dans le resserrement des rapports amicaux entre la Grèce et la Serbie — conçu dans un schéma de coopération dont on n'excluerait pas le Monténégro. Dans ce sens, les paroles des dirigeants et les écrits des journaux de Belgrade — assez réconfortants — constituaient une réplique en principe favorable à ses ouvertures.<sup>20</sup> Seul le parti Libéral restait méfiant à l'égard des projets de Tricoupis: selon son organe officieux, „Narodni dnevnik”, la réalisation de l'entente balkanique n'a pas été tout à fait compatible avec l'accomplissement de la mission serbe dans la Péninsule.<sup>21</sup> A l'autre bout, le parti Progressiste prenait une position très favorable<sup>22</sup> tout comme les Radicaux, le parti gouvernemental très puissant, dont l'attitude fut en principe assez positive. Le journal „Odjek” — son organe officieux — était le premier à prendre position en faveur d'une coalition gréco-serbe.<sup>23</sup> La rencontre, enfin, et les conversations de Tricoupis avec le roi et les représentants du gouvernement et des partis politiques faisaient ressortir l'intérêt porté par les autorités et l'opinion publique serbe à la visite et aux projets du leader grec.

On pourrait, certes, assez facilement convenir que si ces dispositions favorables n'ont pas pu avoir des conséquences directes au niveau des décisions gouvernementales, c'était à cause de la qualité de Tricoupis en tant que chef de l'opposition. Néanmoins certains signes, peu encourageants, laissaient encore entrevoir une certaine tendance du gouvernement serbe d'observer une attitude plutôt réservée — celle-ci selon le chargé d'affaires grec — était due, entre autres, à des pressions bien concrètes exercées par l'ambassadeur russe à Belgrade<sup>24</sup>. La crainte de voir le gouvernement serbe

<sup>18</sup> D. Bouchies, *op. cit.*, 373. Lorsque Deligéorghis soutenait, à titre confidentiel, que Tricoupis avait espéré de convaincre Stambouloff, il a été évidemment mal informé (F.O. 32/627, Monson à Salisbury, 17 juillet 1891). Lui-même, par ailleurs, restait très méfiant à l'égard de Bulgares (*op. cit.*, Monson à Salisbury, 10 juillet 1891).

<sup>19</sup> D. Bouchies, *The Balkan Question*, Londres 1915, 89.

<sup>20</sup> Grèce. A.A.E.: Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr., 7, 9, 14 juin 1891. Quelques extraits très caractéristiques tirés des journaux de Belgrade — *Περὶ Χαγιάδου Τρικούπη*, VI, 462–463, 472–474. Voir aussi D. Bouchies, *The Balkan Confederation*, 371.

<sup>21</sup> Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr., 7, 9, 14 juin 1891.

<sup>22</sup> Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr., 7, 14 juin 1891 (extraits tirés de la presse serbe).

<sup>23</sup> Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr. 7, 9, 14, juin 1891.

<sup>24</sup> Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr., 7 juin 1891. Remarques de Deligéorghis à propos des pressions exercées par les représentants russes à Belgrade sur le gouvernement serbe; F.O. 32/627, Monson à Salisbury, 10 juillet 1891. Sur l'amélioration des rapports entre la Russie et la Serbie en été de 1891: Grèce A.A.E., Petersbourg 1891–1893, Paparrigopoulou à Deligéorghis, 27 juillet 1891.

glisser vers une attitude d'expectative a été renforcée à la suite de la publication par la presse de Belgrade d'un communiqué — inspiré de toute évidence par celui-ci — affirmant que la prise d'une initiative dans le sens des idées énoncées par Tricoupis n'a pas été imminente et qu'en tout cas les nations balkaniques n'allaient pas troubler la paix en Europe; c'était une affirmation destinée à apaiser les inquiétudes de Vienne.<sup>25</sup> Mais au delà de toute autre hypothèse, on devrait se poser la question critique: si les deux pays s'étaient même capables de résister aux pressions extérieures, arriveraient-ils à dépasser leurs propres différends au sujet de la Macédoine?

Le sujet bien précis de cette communication ne nous permet pas d'entrer dans les détails des négociations gréco-serbes reprises après le retour de Tricoupis au pouvoir — en juin 1892 — négociations qui confirmèrent sur ce point les prévisions les plus pessimistes. Nous devons, néanmoins, souligner que l'initiative prise par Tricoupis en juin 1891, bien qu'elle n'a pas été couronnée de succès, ne perd pas de ce fait sa signification politique spéciale. Bien au contraire, l'analyse rétrospective des événements qui aboutirent aux guerres balkaniques, nous amène à la conclusion que seule l'entente aurait permis aux peuples de la Péninsule de secouer le joug ottoman — comme l'avait constamment signalé Charilaos Tricoupis, ce précurseur du front allié de 1912.

---

<sup>25</sup> Grèce. A.A.E., Belgrade 1891, Moussikos au Min. Aff. Etr. 14 juin 1891.

Đurica KRSTIĆ

Institute for Balkan Studies  
Belgrade

## THE ROLE OF CUSTOMARY LAW IN SERBIAN AND GREEK LEGAL SYSTEMS IN THE NINETEENTH CENTURY

Due to unfavourable general historical state-legal and political position, Serbia has lost its legal continuity, remaining for several centuries a country without its own written legislation.<sup>1</sup> Except for legal customs within whose frameworks the old medieval law has been preserved — in most part derived from *Nomokanon Krmčija* (Church Law Code), and from the Code of Emperor Dushan of 1349 and 1354 — there were practically no other sources of law. The role and significance of narrow local customary rules and usages of legal character in villages, in family communities (*zadruga*) and in wider blood-relationship communities (*bratstvo*, *pleme*, i.e. tribe), as well as in *katus* (i.e. cattle breeders' mountain settlements) were also of almost no importance for the legal system of Serbia, taken as a whole.

Unwritten customs of legal nature, however, as a part of legal and general culture of the people, and particularly in the South East European countries, are the topic of interest for research in contemporary Balkan studies, too. Majority of these rules, and most specifically the ones originating from the distant past, have already disappeared both in Serbia and in Greece, while the remaining part still exists in various forms and in different degrees of intensity in some mountainous and other relatively isolated areas — although followed by gradual process of transformation, when confronted with contemporary written, namely official law.

The role of customary law in the nineteenth century Serbia — which is the topic of this brief report — accordingly, is determined by the above mentioned circumstances of historical development, and thus represents an interesting area for study by legal historians but also by ethnologists, anthro-

---

<sup>1</sup> Т. Никчевић: *Посланик и љокушај ђераде Грађанској законика кнежевине Србије*, САНУ, Споменик СХИХ, Одељење друштвених наука, Нова серија 21, Београд 1971, 1—2.

pologists and even literary historians, since many otherwise unwritten and oral legal rules of behaviour of people can be found scattered in various forms of folk literary creations, of sayings, tales and the like, in the countries of South East Europe, and particularly in Greece and Serbia.

Relatively new roots of this customary law in Serbia derive their origin, among other things, also from the permanent, although mainly latent conflict between local self-government and the central government and power which tried to develop stricter and more general rules, valid not only for the specific regions, but for the entire social community. This reflects otherwise generally known trend in the development of the phenomenon of law in world history, which started from the unwritten rules of behaviour to finish with the centralized codes in nineteenth and twentieth centuries.

While developing in its own specific circumstances, the society in Serbia, as well as societies in some other South Slav countries and regions (such as, for instance, Montenegro, which is rather specific from the point of view of customary law — which applies also to a non-Slav Albania) remained until the middle of the nineteenth century in their essence rural societies. In predominantly agrarian structure of the country there appeared gradually the outlines of future towns and centers, while commodity and monetary relationships started to develop leaning and seeking support in a way, in towns and commercial centers of the neighbouring Austria and Turkey.<sup>2</sup> Such a social and economic system made possible a corresponding law, which was the collection of customs, i.e. *adets*, which pretended to be permanent and which could not be changed, since social relationships too were deemed unchangeable. Moreover, some of these unwritten norms had almost religious character and intruded into the sphere of morals, in other words, were not strictly of legal character.

The life and activity in society with these unwritten legal rules develop within the framework of wider kinship collectives, and thus represent the only suitable way of organizing and practising legal system. This customary law is, in other words, a law of peasants labouring the land and the law of cattle breeders and, in the lack of written laws and statutes, it became and almost for the entire nineteenth century remained the all-encompassing regulator of the basic social relationships and, at the same time, their protector and custodian.<sup>3</sup>

While developing in relatively different social and historical conditions the Greek customary law of nineteenth century shows nevertheless the same tendency of being disregarded by the official, i.e. written legislation. In the nineteenth century Greece, already beginning from the thirties, corresponding attention has been, in spite of the above, given to the study of unwritten law of the people. The attitude of the official legislator — according to Greek authorities in the matter of customary law — oscillated from total egalization of importance of legal customs and the written law, up to the formal and strict, namely explicit denial of recognition of unwritten people's

<sup>2</sup> П. Стојановић, *Сѣрани уѣицаји у црногорском ѣраву*, Друштво за науку и умјетност Црне Горе, Гласник II, Титоград 1975, 111.

<sup>3</sup> П. Стојановић, *op. cit.*, 112.

law, as a specific source of law within the Greek legal system of the nineteenth century.<sup>4</sup>

However, as witnessed by the well-known experts in the history of law and byzantinists Ioannis Zepos and Pan I. Zepos, the unwritten law was always — regardless of the attitude of the official creators of statutes and laws, namely the state in the second half of the century — an important source and a documentary basis for the very history of law and thus for the law in the making as well, including the legal practice. This is why, both in Greece and in some South Slav countries, such as Montenegro, there are important works and efforts to collect unwritten legal customs (in Serbia too). Outstanding figure in this respect is Valtazar Bogišić who used the collected materials on the basis of his well-known questionnaires, to design a civil code, known as General Property Law Code of 1888 for the principedom of Montenegro. One is therefore right in saying, as Rumanian expert in this matter wrote (Georghe Cront), that the legal custom, although eliminated in Greece *de iure*, had specific significance and moreover creative position and role in the development of the Greek legal system and practice,<sup>5</sup> which was also the case in some South Slav countries in the nineteenth century. This particularly relates to such branches as the law of contract, general principles of civil law, family law, the law of inheritance and the like.

One has, however, to note in connection with this, that the nineteenth century Serbian Civil Code of 1844 was not so much based on unwritten legal rules, as was the case with the mentioned Montenegrin General Property Law Code of 1888. The local legal rules which were unwritten, were more adhered to by peasants in villages, then by craftsmen in towns, while the central authority in the nineteenth century Serbia did not pay much attention in drafting the civil code to people's unwritten law, and it rather used some foreign examples.

Another element of significance in connection to the subject matter treated is the struggle, in the sphere of law too, between customary law and the prevailing European and Roman systems of law. There are, in other words, different influences and elements worth of attention in a relevant study, but they naturally escape the scope of the present report.

The customary law in the Balkans, and more particularly in Serbia and Montenegro, can be studied also from the point of view of influence of the Byzantine law in many areas of law. There are legal institutes which originate from distant past and which can be traced up to the nineteenth and even twentieth century. This is, for instance, the case with the right of pre-emption in the sphere of sale of real property, especially land, although in this respect there are different views in corresponding contemporary and modern literature. According to one view, the right of pre-emption originated in the Byzantine law, and according to the other, customary law in Serbia and Montenegro accepted as legal model the Byzantine institution, since this corresponded to domestic need to preserve particularly important

<sup>4</sup> The Decree of 7/20 of May, 1946; G. Cront, *Certains remarques sur le droit coutumier du peuple Grec*, AIESEE Bulletin, X, 1, Bucharest 1972, 227.

<sup>5</sup> *Ibid.*



property, such as the land and the native house (*stožer* — as the term goes in some regions of Yugoslavia, such as Montenegro) within the wider family unit and fraternity (*bratstvo*).<sup>6</sup>

Some traces of Byzantine institutions can be found in the Serbian, as well as in the Montenegrin customary laws in the field of criminal law, too.

These are but evidences of the fact that in the area of law, including the customary, i.e. unwritten law, there are mutual interchanges of influences between our two countries which go deep into the past. It is therefore, in our opinion, rather difficult to specify the degree of the autochthonous character of some legal institutions and rights which can be found both in the nineteenth century written and unwritten laws.

Speaking more specifically of the customary law of Greece, it is important to note also the role and the influence of the Church which, particularly under the Ottoman rule, had much authority in the matters of law, not only for its members but in general too. However, since the end of the seventeenth century the legal power of the Orthodox Church in Greece has been gradually limited by the customary, unwritten law of the communal regime — as witnessed by the work of contemporary Greek authority in the area of history of law, professor Nicholas Pantazopoulos.<sup>7</sup>

The subject matter of customary law — as viewed from the angle of contemporary Balkan studies, according to our opinion — is an important one not only for the history of law and of culture of people in general, but also for the present-day development of the law and society. This is one of the reasons for the endeavour by the Institute of Balkan Studies in Beograd to initiate, through its first director, academician Vasa Čubrilović, the project of studying and research of the relics of contemporary customary legal rules in the Balkan Peninsula. There are already corresponding monographs and some smaller studies in this particular field, such as the work concerning the remnants of legal customs in the *Kuči* area in Montenegro, which represents a comparative analysis of unwritten legal rules, including the ones of the nineteenth century Greece.<sup>8</sup>

To summarize, between the customary laws of the nineteenth century Serbia and Greece there exist determined similarities, based mostly on Roman and Byzantine laws, but the differences as well, dictated by different local conditions and social environments. It is therefore necessary to continue to study this interesting phenomenon of the history of law which, as we tried to prove, is transgressing that very branch of science, while making an element in the mosaics of people's history and culture of our two countries.

<sup>6</sup> The standpoint of N. Pavković, as expressed in his monograph (one of the recent works from the field of legal ethnology) *Право љече куйовине у обичајном праву Срба и Хрватша — ситуација из њравне етнолоије*, Institute of Comparative Law, Belgrade 1972.

<sup>7</sup> N. Pantazopoulos, *Church and Law in the Balkan Peninsula during the Ottoman Rule*, Institute for Balkan Studies, Nr. 92, Thessaloniki, 1967.

<sup>8</sup> Ђ. Крстић, *Правни обичаји код Куча, анализа реликаија — методологија —, љрилози за љгеорију обичајног љрава*, САНУ, Балканолошки институт, Посебна издања, књ. 7, Београд 1979.

Georges PLOUMIDIS

Université de Ioannina  
Ioannina

## LES SLAVES ET LA SERBIE DANS LA PENSÉE POLITIQUE DE CH. TRICOUPIS ET DE CES COLLABORATEURS (1876—1880)

Dans la bibliographie hellénique le problème des relations serbo-grecques pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a été examiné auparavant par des savants éminents, tels Stamatis et Michel Lascaris<sup>1</sup>, mais c'est par Georges Cofinas<sup>2</sup> que le problème a été envisagé dans son ensemble. Cette étude ne peut pas être pourtant considérée exhaustive. Le mérite de ce bref travail repose sur le fait qu'il montrait clairement les sentiments philoserbes de ce grand homme d'Etat, qu'était Tricoupis. D'autre part, notre étude vise à faire connaître et à illuminer seulement quelques aspects de la pensée de Tricoupis, avec la conscience que le terrain relatif reste encore à exploiter.

La carrière politique, diplomatique et gouvernementale de Tricoupis se déploie pendant une trentaine d'années. Mais, c'est après 1875, lorsque celui-ci accède pour la première fois à la présidence du Conseil des Ministres, que nous pouvons attendre l'application cohérente de son programme. L'insurrection de 1875 en Bosnie et Herzégovine a eu un retentissement considérable dans l'opinion grecque, laquelle voyait déjà se développer une nouvelle phase de la Question d'Orient. La presse d'Athènes prêtait une attention particulière au combat qui dévastait le cœur des Balkans: „En ce qui concerne les combattants Slaves la position de la Grèce est claire et honnête”, écrivait le journal „Ora”, organe officieux du parti de Tricoupis. „Les Slaves, comme les Grecs, ont leur Idée Nationale et dans la réalisation de ce but ils ont le

<sup>1</sup> S. Lascaris, *La politique extérieure de la Grèce avant et après le Congrès de Berlin* Paris 1924.; M. Lascaris, *Greece and Serbia during the War of 1885*, Slavonic Review XI, London 1932, 31. Les relations greco-serbes de cette période sont examinées aussi, dans la synthèse de E. Kofos, *Greece and the Eastern Crisis 1875—1878*, Thessaloniki 1975, et aussi par ce dernier et Z. Tsirpanlis à l'occasion du Centenaire de la Révolution de Bosnie-Herzégovine (voir *Actes*, Sarajevo 1977).

<sup>2</sup> G. Cofinas, *O Charilaos Tricoupis kai oi Slavoi ton Balkanion*, Athènes 1947.

droit d'obtenir le respect et la sympathie de tous les Grecs. D'autre part, certaine rivalité n'est pas dans la nature des relations entre les deux peuples, au contraire ce n'est qu'un produit de déviation et de malentendu. La lutte patriotique des Slaves a touché vite le cœur du peuple grec<sup>3</sup>. Le 20 septembre 1876 (vieux style) se tint à Athènes une manifestation en faveur des insurgés, avec le seul souhait que les droits helléniques en Crète et en Thessalie ne fussent en même temps méconnus. Presque la même préoccupation a été exprimée par Tricoupis lors de l'insurrection crétoise de 1866, laquelle indirectement avait favorisé l'éloignement de la garnison turque de la région de Belgrade. C'est intéressant de constater que Tricoupis avait alors considéré le succès serbe comme une double victoire et un jumelage de Crète et de Monténégro-Serbie<sup>4</sup>. A ce point nous devons souligner l'apport très important à la compréhension greco-serbe offert par le journal de Trieste „Nea Imera”, organe officieux du parti de Tricoupis. Ce journal fournissait à la presse d'Athènes la plus grande partie des informations sur les événements au-delà de la frontière autrichienne, en donnant constamment une image favorable à la cause serbe et slave en général.

Un second témoignage sur l'attitude de Tricoupis, cette fois de caractère plus direct, nous est fourni par deux lettres signées par lui même, en date du 27 juin et 17 juillet 1876. Destinataire de ces lettres était Constantin Sathas, homme des lettres, bien connu qui, en ce moment-là, vivait à Paris, en préparant l'édition de ses Monuments. Tricoupis remercie Sathas pour sa collaboration au journal „Ora” et le félicite „pour ses jugements contre ceux qui critiquent de manière impropre les Slaves, et cette prise de position a été bien estimée à Athènes. C'est rassurant” — continue Tricoupis — „qu'ici à Athènes il domine, parmi toutes les couches, la sensation du devoir... Au moment où la déclaration de guerre de la part de la Serbie devint connue ce fut pour un instant quelque confusion d'opinions. Mais très vite, après un échange d'idées, chez l'Hellénisme a prédominé une opinion commune sur la politique nationale.” Plus tard, dans la seconde lettre, Tricoupis relève l'importance de pouvoir posséder une précise connaissance des événements et surtout de la politique des puissances européennes; c'est pour cela qu'il demande à Sathas de lui fournir des informations et même „des directives”.<sup>5</sup>

Suivant les sollicitations de Tricoupis, mais aussi par un désir personnel de faire connaître au public grec directement les nouvelles, Sathas envoie à „Ora” une correspondance assez longue. A la feuille du 2 juillet 1876 on lit une nette condamnation de l'aversion que les journaux français montraient à l'égard de la lutte des Serbes et dans les correspondances successives (15 et 22 juillet 1876). Sathas décrit avec sympathie la situation où se trouvaient les Serbes et il désapprouve la politique des catholiques contre les Serbes orthodoxes<sup>6</sup>. Un mois avant, le 24 juin 1876, Sathas, se rapportant à la presse autrichienne, transmettait à „Ora” son propre avis sur les préparations de la Serbie à la guerre, les difficultés du prince Milan et les dilemmes de ce der-

<sup>3</sup> Journal Ora, no. 268 (2. 7. 1876).

<sup>4</sup> G. Cofinas, *op. cit.*, 9.

<sup>5</sup> Les deux lettres sont conservées par le libraire Notis Karavias d'Athènes.

<sup>6</sup> Ora, no. 268 (2. 7. 1876), no. 281 (15. 7. 1876), no. 282 (16. 7. 1876) et no. 288 (22. 7. 1876).

nier: „Si vraiment la Serbie et le Monténégro avec les autres Slaves s'engagent dans une guerre contre la Turquie, alors la Question d'Orient entrera dans sa dernière phase, parce qu'il est très douteux que la Turquie, qui pendant deux années n'a pas su subjuguier une poignée d'Herzégoviniens, pourra s'opposer, dans ces circonstances adverses, avec succès aux Slaves coalisés qui, à part l'argent et les munitions qu'ils possèdent, attirent aussi les sympathies de l'Europe". Et Sathas continue: „Une sensation affligeante suscite à tous la manière falsifiée dont certains journaux grecs ont présenté la lutte sacrée des Slaves. Se tenant aux circonstances, la Grèce doit, faute d'une aide matérielle, montrer sympathie, au moins de caractère platonique, aux combattants jusqu'alors confrères subjugués, considérant que ces derniers avaient acclamé avec enthousiasme l'indépendance grecque et ils l'avaient aspergée de leur sang. Lorsque Rigas écrivait son Hymne, Slaves et Grecs étaient des frères. Aujourd'hui ou demain les Turcs s'éclipseront de l'Europe et les Slaves resteront les voisins permanents de l'Hellénisme et cette raison suffit à nous dicter cette sympathie si non cordiale, au moins d'une nécessité politique. Or, la Communauté Grecque de Londres a bien fait d'exprimer sa sympathie à l'égard des combattants herzégoviniens en leur envoyant la somme de 250 livres"<sup>7</sup>. Juste à la veille de l'entrée en guerre de la Serbie Sathas communique toutes les informations concernant l'activité diplomatique de ces jours. Parallèlement il juge important pour le public grec de traduire un long extrait du journal de Jules Andrassy, qui était contraire à toute action de guerre.<sup>8</sup>

Tant les articles de fond publiés dans le journal „Ora" que les lettres adressées à Sathas, comme d'autre part les correspondances de ce dernier, montrent, nous semble-t-il, concrètement la pensée de Tricoupis. En outre, l'effort que Tricoupis a dû faire pour faire prévaloir ses idées fut assez pesant. Il devait répondre à des voix très connues, qu'il ne pouvait pas mépriser. Nous citons, entre autres, les écrits du journaliste Blassis Gabriilidis, qui avait publié un livre, plutôt un pamphlet, sur les dangers du panslavisme<sup>9</sup>. On ne peut pas pourtant nier que lorsqu'on attaquait à cette période-là les Slaves, on se référait principalement aux Russes, rarement aux Bulgares et presque jamais aux Serbes.

Comme conséquence et résultat logique des positions politiques citées et soutenues par Tricoupis, ce fut la promotion des relations officielles entre la Grèce et la Serbie. En effet le 9 octobre 1880 le roi Georges I<sup>er</sup> de Grèce adressa une lettre au prince Milan, par laquelle il lui communiquait la confirmation de Nicolaos Delyannis, ex-secrétaire à l'ambassade de Grèce à Paris, en qualité de Ministre Résident. Jusqu'alors la Grèce tenait à Belgrade un Consulat Général, mais vu la nouvelle situation créée par le Congrès de Berlin dans les Balkans et poussées par le désir d'un plus étroit contact entre les deux pays, Athènes et Belgrade décidèrent de promouvoir leurs légations au rang d'ambassade. Par les dépêches et les autres documents annexés à la correspondance relative conservée auprès les Archives du Ministère des Affaires Etrangères

<sup>7</sup> Ora, no. 260 (24. 6. 1876).

<sup>8</sup> Ora, no. 264 (28. 6. 1876).

<sup>9</sup> B. Gabriilidis, *I Ellas kai o Panslavismos*, Athènes 1869.



d'Athènes, on apprend qu'en Serbie vivaient alors quelques dizaines de sujets grecs. A Nish, depuis peu libérée, résidaient, selon les informations de l'ambassade grecque, douze sujets grecs, dont la majorité exerçait le commerce, tandis que leur protection était confiée au vice-consul de France. Enfin, une autre information qui nous parvient c'est que le Gouvernement Serbe contestait à l'Ambassade de Grèce à Belgrade son droit d'émettre des passeports helléniques aux Grecs de la Turquie, fait qui provoquait quelque friction.<sup>10</sup>

En conclusion, nous pouvons affirmer que Charilaos Tricoupis avait suivi un chemin très clair, réaliste et vraiment philoserbe, sinon pro-slave en général. Entouré de collaborateurs compétents, cet homme d'état a pu tracer et avancer une politique clairvoyante de collaboration balkanique.

---

<sup>10</sup> Archives du Ministère des Affaires Etrangères, 1880 (Belgrade), 18/6, 19/6 et 39/16.



Petar MILOSAVLJEVIĆ

Institute for Balkan Studies  
Belgrade

## THE SERBLIAN-GREEK CONVENTION OF 1861

Continuous strivings for liquidating foreign domination and for the realization of full economic, political and cultural emancipation on that basis too, as well as although not so spectacular but real and steady rise and success of the national-liberation movement — represent the basic contents of the brisk development of Serbian and Greek peoples at the beginning of the sixties of the past century. Incorporated into complex international relations after the 1856 Paris Peace Treaty, continuously splashed by the waves of liberation wars in Europe, first of all in Italy, stimulated frequently by demagogic moves from the court of Napoleon III, warmed up, but also inhibited by the initiatives of Russia, France, Austria, England and other European powers — the liberation movements in the Balkans themselves too, rather soon became a component part of an intricate, unpredictable and, most of all, covetous and full of contradictions and suspicions, policy of big European states.

However, and in spite of an almost inconceivable conglomerate of wishes, interests, diplomatic finesses and political outwitting, of proclaiming most differing and frequently opposite principles — which was characteristic of European diplomatic and political history of the time — the basic aspirations of Serbian and Greek peoples could not be darkened at all. And these aspirations, as witnessed by historical facts, were visible in further and all-encompassing national activity.

Naturally, the range was wide of motives and conceptions of national objectives which determined the intensity of engagement of various strata of Serbian and Greek peoples within the framework of national activity, which applied also to the arsenal of means used by these strata along the roads of many-sided development and materialization of that activity, i.e. of the national idea. But, regardless of the whole range of motives, strivings, methods and possibilities of various social layers, both in Serbia and in Greece, the all-encompassing and intensive national activity was most expressed through

efforts aimed at the realization of economic and foreign policy plans and ambitions of a young and oncoming, still liberal national bourgeoisie, as well as through its activity in the cultural and educational fields, and sometimes through preparing and leading open armed actions (such as the one of Garašanin, uprisings in Epirus, Thessaly and the like).

Along the same lines, both the manner of expressing at a given moment of the national activity in Serbia and Greece, and the forces of society heading that activity, confirmed that in essence, as well as from the standpoint of socio-economic and socio-political developments, it was deeply progressive and historically justified. As such, it not only was welcomed by the majority of the inhabitants of Serbia and Greece, but also was the basic motive of their life; moreover, it was supported by the progressive circles of Europe, being of exceptional significance for the other Balkan peoples too. Together with it, the principle Balkans to the Balkan peoples was not only the ultimate goal of the national policy of Serbia and Greece of that time, but also the mighty and mobilizing factor, as well as, at the same time, a denial of the misused principle of *status quo*, defended stubbornly by the big states, but surpassed by realities and by history.

One can not deny that national action undertaken in the sixties of the last century in Serbia and Greece, in addition to general and common traits, was full of specificities, due to particular historical conditions of development of these two peoples. But, at the same time, there is no doubt either that these two actions at one moment had to meet and had to flow into one which became even stronger and even more serious. The attempt at entering into the Serbian — Greek Convention in the year of 1861 is but the most convincing relevant proof.

Viewed historically, the genesis of attempt at concluding the Serbian — Greek Convention of 1861 and the corresponding draft of the treaty of alliance between Greece, Rumania, Serbia and Montenegro should by all means be analysed through the events taking place in course of 1859 and 1860, first of all in Serbia and Greece. And this was the time when in Serbia, under the pressure of historical experience and of the needs of further development of the country, one came to the conclusion that full national independence of Serbia could be achieved only through joint revolutionary action of all Balkan countries and all Balkan peoples. This was also the time when the prince Mihailo Obrenović, strongly supported by public opinion and, first of all, by the liberally oriented intelligentsia, decided to begin with energetic national action, in order to finally liberate Serbia from Turkish rule and from continuous tutelage by the big European states. At the same time, these were the days for Greece of further intensive rise of national-liberation struggle, the days of the intensification of national movement, inspired since long ago by the idea professed by intellectuals of a Greece as a Piedmont in the East.

And really, already in August 1860 Greek envoy Paleolog transmitted to Miloš Obrenović his government's offer to conclude an alliance against Turkey, which however was refused due to Serbia not being prepared for an open action against a far more powerful enemy.

In the autumn of that same year, i.e. 1860, the eminent Serbian politician and statesman Ilija Garašanin worked out a memorandum, where the issue of entering into agreement with Greece was also initiated, the corresponding aim being the promoting of a joint action for destroying Turkish Empire and for liberating all Balkan peoples. This memorandum was handed over by Garašanin to the prince Mihailo at the beginning of March of 1861.<sup>1</sup>

The memorandum contained instructions for a person who would be sent to Greece to inquire about the situation in that country and to achieve an agreement for joint action against the Turks. The task included the duty of the envoy, first of all, to study the internal position of the Greek government and its policy towards Turkey; then to find out the strength, the influence and the political ideas of the opposition parties; to collect informations on influential people not only in the political but in the cultural field as well; then to study foreign influences, their origins, directions, means and the like; the degree of readiness of people for war and the quality of military equipment, and finally to obtain information on the opinion towards Serbia and Serbs, as well as on what is expected from them. Only after the envoy had found out which political party was most able and most willing to conduct the policy of alliance against Turkey, such political party had most secretly to be approached, while with other parties fair relations had to be maintained.

Garašanin proposed that the envoy develop with the Greeks also the following lines of thoughts. In addition to common religion, the very same need for freedom makes the alliance between these two peoples indispensable for their future as well as for the future of other Christians under the Turkish rule. Prince Mihailo and the Serbian people are convinced that, if the Christians do not free themselves from the Turkish yoke, both Greece and Serbia shall disappear due to their weakness and shall be amalgamated into the peoples and states which would be more conscious than they are. The fact that only a small part of Serbs and Greeks enjoy certain freedoms may provoke a doubt in Europe in terms of whether these peoples have any future at all. If they do not show off sufficient degree of energy, they will meet the „death penalty”. This is why the envoy had to emphasize „that it is not without significance to let European governments continue bargaining between themselves as to what they will do with Turkey”, while Serbia and Greece would be silent, only waiting for their solution. The promises of European powers are aimed at putting Serbia and Greece to sleep. They would solve the Eastern question regardless of Serbian and Greek interests, if they could only find the solution which would be suitable to their own interests. Once such a solution is found, Serbia and Greece would be lost forever. Just as they have struggled for freedom before, they are entitled to continue that struggle. But not any more each on his own, but with joined powers. They have to start together the political struggle for recognition of their national requests based on historical right. This can be achieved only if they are ready to show by their action too that they are able indeed to achieve by struggle their aim.

<sup>1</sup> *Dogovor s Grcima*, manuscript b. d. of Ilija Garašanin. Archives of Serbia (later on cited as — AS, fund of Ilija Garašanin.

When in course of Serbian — Greek negotiations all these issues should be agreed upon, the agreement should also be achieved regarding the determining of the manner of making public that the goal of Serbia and Greece is the disintegration of the Turkish Empire and not just its division between the neighbours and without the participation of the Christian peoples living within its borders. If they would, however, discover that the powers have a different intention, the allies should oppose it, working either through the European diplomacy or through the Christian peoples themselves. They would also hand over the aid to the peoples in Turkey, inform them and make preparations for the oncoming uprising.

Almost at the same time when Garašanin was occupied with drafting the mentioned memorandum, and in the situation when Herzegovina was taken by rebellion of Christians, while in Greece the nationalistic current of opinion exerted strong pressure for an action against Turkey, Greek king Otton decided to offer Serbia an agreement on alliance in the struggle against Turkey and for the solution of the Eastern question. Through the newly nominated Greek envoy in Istanbul — Mark Renieris the offer was handed over on April 19, 1861 to the delegates of the Serbian government — Ilija Garašanin and Milan Petronijević, who arrived in that town to negotiate with the Turkish government.<sup>2</sup>

Added to the offer for agreement to Serbian delegates was the draft of the Greek — Serbian Treaty of Alliance. We think that at present there is no need to state the details of the Greek proposal, since they are completely known to the historical science, just as is known that they did not correspond in their entirety to the conceptions and strivings of the Serbian government. However, the Greek proposal in its basis contained the element which at that moment was equally important to both sides, i.e. the Serbian government found in it that Greek ruling circles undoubtedly were of the opinion that the Christians under the Turkish rule could be liberated only by using their own means and by joining their efforts, as well as under the condition that great powers should not take part. This was in a complete agreement with the idea stated by Garašanin to the prince Mihailo in the above mentioned memorandum, so that Garašanin accepted in principle the Greek offer, while transmitting it immediately to the prince and to the Serbian government. After long deliberations in course of the month of May, and honouring Garašanin's opinion and recommendations, Serbian government also expressed its agreement in principle to the draft treaty on alliance. Through its minister of foreign affairs Filip Hristić, the government informed accordingly at the end of May Ilija Garašanin, instructing him at the same time to continue negotiations with the Greek representative in order to reach an agreement in relation to the opposite views.<sup>3</sup>

<sup>2</sup> I. Garašanin — to F. Hristić, Istanbul May 1, 1861. A copy. AS, f. I. I. Garašanin; I. Garašanin — to J. Ristić, Beograd, March 16, 1867; Draft: AS, *Ibid.*

<sup>3</sup> F. Hristić — to I. Garašanin, Beograd May 19/31 1861. AS, *Ibid.*; I. Garašanin — to J. Ristić, Beograd, March 16, 1867. Draft. AS, *Ibid.*



After long negotiations at the end of June, the texts of the agreement have been coordinated between Garašanin and Renieris, so that the draft has been sent to Belgrade and Athens.<sup>4</sup>

The above draft, as determined by Garašanin and Renieris, contained two separate acts. The first act represented, in fact, a supplemented draft convention to be signed by Serbia and Greece, while the second one, in its essence, represented a treaty of alliance between four Balkan small states — Serbia, Greece, Rumania and Montenegro. The first act is known in the historiography as the convention, while the other one is known as the treaty of alliance. It is safe to say that the convention represented a basis for a later Balkan Alliance. This act contained, as the analysis of its contents proved, all the elements to cover the goal of the alliance as well as the means to achieve that goal. The text of the draft of the Serbian — Greek convention was first published in the study by G. Jakšić and V. J. Vučković entitled *Foreign Policy of Serbia in Course of the Rule of Prince Mihailo (First Balkan Alliance)* (in Serbian), so that we think that there is no need to cite it here.<sup>5</sup>

Among other elements the draft convention contained an introductory part where the history of its origin was stated, as well as the emphasis on the right and a duty of both contracting parties — Serbia and Greece — to do their best to establish the order of things which would best suit the strivings and rights of Christian peoples in the Balkans. The convention provided for a duty of the contracting parties to take steps to win over the princedoms of Moldavia—Wallachia and Montenegro. In addition to that, specific military duties were provided for Serbia and Greece in the oncoming conflict with Turkey. Namely, Serbia undertook the obligation to increase the number of its standing army by another twelve thousand men; then to organize militia troops on the widest basis, as well as to arm the revolutionary movement of the peoples of Bosnia, Herzegovina and Bulgaria. On its side, Greece was obliged to raise the number of its permanent army to thirty thousand, then to arm as big a fleet as possible, and also to distribute arms to the inhabitants of Thessaly, Epyrus, Macedonia, and Thrace — all in the aim to promote the uprising.

Particularly important was that the convention set forth the obligation for both Greece and Serbia to effect the struggle and not to lay down the arms until in the East they established the state of affairs which would suit the „needs of people and its sacred and inalienable rights”. It is also important to note that the convention provided that no movement whatsoever could be undertaken without preparation and without agreement between the parties, prior to it. The contracting parties also were obliged to keep the contents of the convention secret.

In course of negotiations between Garašanin and Renieris stands were adopted in relation of Bulgarians and Albanians. In the first case the agreement

<sup>4</sup> Draft of the Serbian — Greek 1861 Convention. Draft of the Treaty of Alliance between Greece, Rumania, Serbia and Montenegro of 1861. Archives of the Historical Institute in Beograd, the fund of archives of Jovan Ristić.

<sup>5</sup> Г. Јакшић, В. Ј. Вучковић, *Својна политика за владе кнеза Михаила (Први балкански савез)*, Београд 1963.



of principle was reached with relation to establishing an independent Bulgarian state whose borders would be set forth later, where as for Albanians, the agreement was reached that they were not yet ripe for having an independent state, so that it was agreed that their territory should be divided between Serbia, who would gain Northern Albania with the district of Drač and Elbasan, and Greece, who would have the territories south of the above mentioned line.<sup>6</sup>

By coordinating the texts of the agreement of alliance, it seemed that solutions were found for all essential issues of a future long-term and sincere cooperation between Serbia and Greece.

But in spite of all preconditions which could make possible such state of affairs, the ratification of the agreement was not effected. Instead of that, both governments declared in written form that the agreements were considered valid as though they were ratified and signed.<sup>7</sup>

The issue arises as to what was the real reason for not signing and ratifying the already well prepared and coordinated agreements.

One has to say immediately that in spite of the fact that the agreement was not signed, this did not mean that the contracting parties rejected it, nor that they definitely abandoned further negotiations on the alliance and on future joint action. And only after the military rebellion in Navplion, on February 12, 1862 and the impossibility of Greek government to adequately cope with it, as well as due to unclear internal situation in Greece, Serbian — Greek negotiations on alliance have been really interrupted. The negotiations were interrupted, but the idea and, more than that, the real need for a joint action against Turkey was still present in Serbian and Greek competent circles, which would have its effect several months later.

And in fact, immediately after the well-known bombardment of Belgrade by the Turkish garrison, in June 1862, Serbian government, through its special envoy Jovan Kumanudi and leaning to previously reached agreement on joint action, written down in the mentioned text of the agreement, invited Greek government and Greek king Otton to join Serbia in the oncoming war against Turkey. It is interesting that Serbian government at that moment did not raise any question or set any condition in relation to eventual territorial settlement with its ally.<sup>8</sup> In such a way, as we think now, allegations are rather void of basis which claim that one of the reasons for not signing the treaty of alliance should be sought in the fact of territorial problems not being solved and, more precisely, in some vagueness between Serbia and Greece in that respect. Moreover, such behaviour of Serbian government showed that territorial problems, in spite of their importance at the time, were not decisive. They were significant, but the Serbian side held that they could be the subject of negotiations later on, after the victory over enemy.

<sup>6</sup> I. Garašanin — to J. Ristić, Beograd, March 16, 1867. Draft. AS, f. I. Garašanin.

<sup>7</sup> J. Ristić — to F. Hristić, Istanbul, November 6, 1861. Draft. Arch. of the Hist. Inst., f. of the J. Ristić archive.

<sup>8</sup> J. Kumanudi — to I. Garašanin, Athens, July 3, 1861. AS, f. I. Garašanin.

The attitude of Greek side, too, in course of negotiations over the future alliance from April until June 1861, shows the readiness to find solutions as to territorial questions which would best suit both Greece and Serbia.<sup>9</sup>

When all this is taken into consideration, when both sides did show readiness to yield and make concessions, the question is really justified as to why already at the end of 1861 or at least at the beginning of 1862 the prepared agreement of alliance between Serbia and Greece was not signed.

According to us, the answer to that question has to be complex and with many components, related both to internal and external factors in the policy of Serbia and Greece. However, and in spite of all that, we consider that two moments are of utmost importance here. The first is, on the one hand, almost total incapacity for wider military actions, and on the other, the lack of minimum readiness of great European states — i.e., England, Austria, France, and Russia, to meet justified national claims and strivings of the Balkan peoples, but also more than that — their opposition to such requests.

There is no need to speak of Serbia as not being ready at the beginning of the sixties for the war against Turkey. This lack of readiness was felt both by the government and by the prince Mihailo, who was a protagonist of the armed settling of accounts with Turkey. It suffices, however, to recall the words of Serbian prince to French representative in Belgrade in July 1861. Correctly evaluating real possibilities of Serbia in the period of preparations for the clash against Turkey, the prince Mihailo emphasised on that occasion that „great things can not be achieved with small resources, and we have only little resources”. And there is no doubt that the war against Turkey was a great, and even very great thing — which was known to the prince. This was the time when in Serbia efforts have been aimed at preparing for the clash against its recent suzerain, but in spite of utmost endeavour this was not done even in the period of the Serbian — Turkish war in 1876.<sup>10</sup>

Generally speaking, at the beginning of the sixties Serbia was not ready both militarily and diplomatically; with big deficit in the state budget, without trained personnel for war and without arms, with loose ties with surrounding rebellious provinces, without support by any great power, and particularly Russia, and almost without relations with the neighbouring Austria, Serbia in other words was not ready for action which was expected widely and with impatience.

On the other hand, the situation in that respect was not any better in Greece in spite of great enthusiasm for war. True, there was plenty of readiness to engage in an open conflict against Turkey, which was particularly true with the opposition against the government and the king, but one is not to overlook the fact that Greece was in a worse position than Serbia in relation to being ready for war in military terms. This was most clearly visible in the negotiations in July 1862 between Serbian envoy Kumanudi and Greek king Otton joined by the representatives of the Greek government.

<sup>9</sup> F. Hristić — to I. Garašanin, Beograd, May 19/31 1861. AS, f. I. Garašanin; I. Garašanin — to J. Ristić, Beograd, March 16, 1867. Draft. AS, *Ibid.*; Г. Јакшић, В. Ј. Вучковић, *op. cit.*, 78—80.

<sup>10</sup> П. Милосављевић, *Припреме Србије за рат са Турском 1876. Балканска IX*, Београд, 1978, 131—157.

On that occasion Kumanudi was openly informed that Greece was not prepared for war.<sup>11</sup> Moreover, Greece advised due to that the postponing of war, in order to have as long a period for the preparations as possible. And without a thorough preparation of both the army and the fleet, any hope for a Greek aid to Serbia in the oncoming war was an illusion.

On the other hand, the provision of the draft agreement on a joint engaging into the war without formal entering into the treaty, could have been effected only after both sides had declared their complete readiness. At that moment, which was obvious, both Serbia and Greece were not able to follow the stipulation mentioned above. Along the same lines, even if the agreement had been signed, it would have represented, in the conditions of partners not being prepared for war actions, to a certain degree a dead letter on the paper. More than that, its signatories would be under constant frustration to be involved into war clashes without being ready. In an atmosphere of Greek impatience and even adventurousness to some degree, as well as of Serbian too much taking into consideration of prince's honour, surprises were not excluded, followed by fear from an unpredictable step by the other ally. The situation viewed in such a way justifies the logic of postponement of signing the agreement, which would represent a better guaranty for its realization, although a little later, than the very fact of signing and ratification.

However, as stated above, not signing the agreement on alliance has its other side too, meaning the attitude of great powers. Although formally no big European state had any objection against Serbian — Greek agreement (although the negotiations were secret, and in spite of a provision of the draft to that respect, due to individuals not adhering to it, the text was to a degree already known in European capital cities), their general attitude and the constellation of international relations practically devoided the agreement of its real effect.<sup>12</sup> It is not necessary to repeat that mutual distrust, fear from other party having a better position, from widening of influence on Christian peoples in that part of Europe so significant from the strategic point of view at the border between two continents, — were all elements which were of importance for determining and influencing the behaviour of big powers.

Austria was the biggest barrier in the field of foreign policy and in national plans of Serbia in general due to the following: continuous threats to occupy Belgrade and to close the border with Serbia; refusing to honour the decisions of the Transfiguration Assembly of August 18, 1861, so important for further development of Serbia and, related to that, protests and pressures exerted together with England against Serbian government, as well as Austria's belief that organizing of Serbian army on the basis of the decisions of the Transfiguration Assembly is aimed at overthrowing and division of the Turkish Empire, including the open aspirations towards Bosnia and Herzegovina.<sup>13</sup> The hostility of Austria towards Serbia at that time was expressed also in Austria's agreement with all Turkish measures aimed at keeping

<sup>11</sup> J. Ristić — to J. Kumandi, Istanbul, August 21, 1861. Copy. AS, f. I. Garašanin.

<sup>12</sup> I. Garašanin — to J. Ristić, Beograd, June 30, 1866. AS, f. I. Garašanin.

<sup>13</sup> G. Jakšić, V. J. Vučković, *op. cit.*, 99–102.

Serbia in subordinated position. By all means such attitude of Austria towards Serbia was influential between Serbian politicians, causing thus anxiety in determining the foreign policy course of the country. In the final analysis such an attitude found its reflection also in the plans of Serbian government related to the cooperation with other Balkan peoples in the struggle for solving the Eastern question, as well as in the struggle for destroying Turkish domination, including its efforts to enter into alliance with Greece.

The relations with England in that period, too, were not favourable to Serbian — Greek negotiations. Convinced that every Serbian striving, as well as the strivings of other Balkan peoples towards independence, open the possibility for strengthening Russian influence and domination in the Balkans, England constantly refused every form of aid to Balkan peoples in their struggle for national liberation, while its pressures against Serbia and particularly against Greece to refrain from any action against Turkey, as well as its financial and other aid to Turkey — were most convincing proofs that England in that period was the biggest opponent of the independence of Balkan peoples, and in our case also the basic barrier in Serbian — Greek entering into agreement. In other words, what that alliance would be if its members, because of obvious pressure by England, had to refrain from implementing its basic provisions.

With France, too, in the area of Serbian — Greek initiative for solving the Eastern crisis the matters did not develop any better. It is true that in some periods, for instance at the end of 1861, the attitude of the official France was quite encouraging. Serbian government, namely, was indirectly informed that it was fully free to decide in the future developments in the East. At the same time, it was notified to Greece that French government would stay neutral in the conflict between Balkan peoples and Turkey, which was eagerly expected both by Serbia and Greece. It seemed moreover that France waited with benevolence for a general uprising of Christians in the Balkans, which was otherwise not possible at all without the Serbian — Greek alliance.

On that basis and with such expectations began Serbian and Greek diplomatic action in Paris, initiated by Greek minister for foreign affairs Konduriotis. Namely, he considered that in the new situation, in addition to other joint measures, the work at foreign propaganda should be undertaken immediately in order to prepare in this way the struggle against Turkey. Corresponding diplomatic steps of the two allies have been therefore taken in Paris. While supporting this initiative, Serbian government sent to Paris a functionary in the Ministry for Foreign Affairs Miloje Lešjanin, while Greek government was represented in this mission by the former minister of defence general Dimitrios Botzaris.<sup>14</sup>

The outcome of that diplomatic action of Serbian and Greek governments in Paris is rather well known. In spite of certain benevolence expressed by Paris towards the Serbian — Greek initiative, the two governments were notified accordingly that at the moment engaging into a war would not be advisable. And more than that, during the conversations between the president of the

<sup>14</sup> M. Lešjanin — to I. Garašanin, Paris, July 9 and 30, and August 8, 1862. Drafts. AS, f. I. Garašanin,



Council Jovan Marinović and the French minister Edouard Thouvenel, held somewhat prior to that, negative attitude of France was given expression as to the foreign policy intentions of Serbia. The policy of Serbian government was severely criticized. „Thouvenel destroyed all Serbian hopes for the support of France, while emphasizing the need of maintaining good relations between the Principedom and the neighbouring states”, including Turkey. If such a policy would not be followed, as Thouvenel warned Serbian government, and Serbia would be engaged in some conflict under the effect of foreign influences, it could not count even with moral support by France, while „the only suitable policy for the interests of Serbia was the policy of correct relations and of waiting”, — and here we would add of fruitless waiting without end until this suited the interests of great powers.

Such an attitude of France could be assessed in any case as a way — although indirect one — of opposing Serbian — Greek agreement; it meant also a subtle warning not to undertake anything which could not meet the approval of big powers, including France, led by their own selfish interests and goals.

Similar attitude was taken by Russia, too. Balkan peoples expected from Russia full support. Particular impression on Balkan peoples and on their governments, first of all on the governments in Athens and Belgrade, was effected by the declaration of Russian great duke Konstantin, in course of his visit to Athens in spring 1860. As an interpreter of Russian attitude with relation to solving the Eastern question, he declared at the occasion the following: „There should be an end to the Turkish Empire; Russia alone is unable to reach that goal; Slavs and Greeks therefore have to shake off Turkish yoke and to divide European Turkey . . .”

However, in specific solving of the problem, which had to be aided by the Serbian — Greek agreement, the attitude of Russian government was almost the same as the one of the governments of other big countries — i.e., England, Austria and France.

The Russian government considered that the destroying of the Ottoman Empire is a problem which should be solved later, when a general uprising of Christian peoples would be possible. In the Eastern question the Russian government was in favour of peaceful means until the conditions are ripe for other means, i.e. until Russia would feel itself sufficiently strong to decidedly solve the fate of the Ottoman Empire.

And thus, while being not ready both militarily and in the diplomatic terms, under constant pressure of the great powers, Serbian and Greek governments, although led by same wishes and strivings in the action aimed at destroying foreign domination, had to postpone the realization of the plan of mutual cooperation in solving the Eastern question for some later time when international situation would be much more favourable for the realization of their justified aspirations.

In any case and regardless of the fact that the efforts at uniting forces and concluding the treaty on joint action have not been successful in 1861, one has to bear in mind that these efforts were but an expression of the real situation experienced by Greek and Serbian peoples, and an expression of necessities of life and mutual historical relationship and fate.



Evangelos KOPOS

Athens

## GREEK-SERBIAN RELATIONS AND THE QUESTION OF MACEDONIA 1879—1896

In the post-Congress of Berlin period, the respective „risorgimento” movements of the South Slavs and the Greeks converged on Macedonia. The concern of Greeks and Serbs for the future of this province became more pronounced as both became aware of the Bulgarian advances (and to a lesser extent of Albanian claims) in the region, as well as of the covetous interests of certain Great Powers, particularly those of Austria-Hungary.

In the '80's, Greek and Serbian territorial aspirations in Macedonia did not really clash, except in certain marginal districts. Both sides were aware that Bulgarian activities in Macedonia constituted the main obstacle to the realization of their own respective plans. And both had realized that the best solution would be an apportionment of Macedonian districts, on ethnological-historical grounds, as they interpreted them.

To achieve their aims, Serbs and Greeks repeatedly endeavoured to reach an understanding on Macedonia, as a first step toward a joint military undertaking against the Turks. It is well known that the first meaningful discussions were held in 1861, between the Greek and Serbian representatives in Constantinople, and that a tentative agreement had been reached, allowing the Greeks free hand in most of Macedonia. But this agreement was not carried further, particularly as King Otho's dethronement placed a temporary halt to the exchange of views for a close alignment.<sup>1</sup> More successful were the negotiations at the time of the Cretan Revolution, when an entente was concluded in Voeslau in 1867. Because of differences over spheres of influence, the Macedonian issue was by-passed, with only a hint that new negotiations would be held in the event the two Balkan armies succeeded in

---

<sup>1</sup> M. Lascaris, *To Anatolikon Zitima*, 1800—1923, I Thessaloniki, 1948, 216—219; D. Đorđević, *Istoria tis Servias* 1800—1918,, (History of Serbia), Thessaloniki 1970, 148—150.

liberating more territory.<sup>2</sup> Again in 1876—1877, Prince Milan repeatedly suggested to the Greek Consul General in Belgrade that, if Greece joined Serbia in war against Turkey, Greek aspirations in Macedonia would be considerably met. Nothing came out of these overtures, or of a similar mission of Milutin Garašanin to Athens, because the Greeks were not ready to consider a war on the Ottoman Empire at that time.<sup>3</sup>

Thus, up to the Congress of Berlin, Macedonia was no more than a secondary issue in Greek-Serbian discussions for an entente. Nevertheless, the events of 1875—1878 — and particularly the treaty of San Stefano and the settlement at Berlin — had compelled Serbs and Greeks to re-evaluate their policy objectives vis-à-vis Macedonia.

Indeed, Serbia, finding herself blocked on the west by the Austrian occupation of Bosnia-Herzegovina, and, on the east, by the erection of the Bulgarian Principality, began to shift her political priorities to the south. The perennial problem for a sea outlet was compelling Serbian politicians — particularly Garašanin — to find its solution in the direction of the Aegean rather than the Adriatic.<sup>4</sup>

On the other side, Greece began to realize that a Greek empire, all the way to Shar and Balkans mountains, could not stand the test of the tidal waves of Balkan nationalism. This change of attitude was principally the result of the emancipation of the Bulgarians, who, following the establishment of their independent Church in 1870 and their self-ruled principality in 1878, had turned their eyes on Macedonia, where they endeavoured to spread their national ideas among the Macedonian peasantry.<sup>5</sup>

About this time — and especially after the annexation of Eastern Rumelia by Bulgaria — the Greeks became also aware of certain Serbian aspirations and initiatives in northern Macedonia. Immediately, both sides recognized the need to explore the possibilities for a mutual understanding, which would allow them to pursue successfully their own interests in the region. Exploratory contacts, and even formal negotiations were carried on various levels: on the political level, the aim was to delineate a concrete boundary between Greek and Serbian zones in Macedonia. On the ecclesiastical level, the Ecumenical Patriarchate was asked for the cession to the Serbs of ecclesiastical — as well as educational — jurisdiction over northern Macedonian dioceses.

<sup>2</sup> S. Lascaris, *La première Alliance entre la Grèce et la Serbie. La traité de Voeslau du 14/26 août 1867*, *Le Monde Slave*, III, 1926, 397—398; Sp. Markezinis, *Politiki Istoria tis Neoteras Ellados*, II, 60—65; D. Đorđević, *op. cit.*, 12—155.

<sup>3</sup> E. Kofos, *Greece and the Eastern Crisis, 1875—1878*, Thessaloniki 1975, 44—52, 65—69, 123—124.

<sup>4</sup> References to Milutin Garašanin's views about Serbia's need to acquire Thessaloniki, as an outlet to the Aegean, are to be found in a number of Greek dispatches from Belgrade. The pro-Garašanin journal *Videlo* carried articles expounding these views, *AYE*, "Circul ars" 1/1888, *Mousikos* (Belgrade), No. 88, 5 May/8 June 1888. and No. 175, 6/18 Oct. 1888 (Belgrade Embassy/1888).

<sup>5</sup> On the re-examination of Greek Macedonian policy after the Congress of Berlin see: E. Kofos *Dilemmas and Orientations of Greek Policy in Macedonia, 1878—1886* (paper read at the IV Balkan Conference, Ankara 1979), *Balkan Studies*, 21, 1980, 43—55. For Bulgarian sources see: Patriarch Kiril, *Balgarskoto Naselenie v Makedonia v borbata za sasdavane na Exarhiata*, Sofia 1971. Also, D. Doinov, *Kresnesko-Rozlozkoto vastanie*, 1878—1879, Sofia 19a9.

On the unofficial (or semi-official level) of the Society of Saint Savva and the Society for the Advancement of Greek Letters, thoughts were exchanged for coordinating efforts for arresting Bulgarian advances in the region. On the local level, however, particularly in the northern districts of Macedonia, quarrels became commonplace among local lay and clerical leaders for control of local ecclesiastical and educational institutions.

During the period under consideration, despite much good will on both sides, concrete results were minimal, if not non-existent. An extensive research in the archives of the Greek Ministry of Foreign Affairs unveils much new information, which helps to clarify Greek-Serbian attitudes in respect to Macedonia.<sup>6</sup>

In the 1879—1885 period there were repeated references in Greek diplomatic dispatches from Belgrade about Serbian overtures for a political understanding between the two countries. King Milan believed — and he stressed so to the Greek minister in the Serbian capital — that the differences between Greeks and Serbs over Macedonia were minimal. Over the territorial issue, he was of the opinion — at least up to 1885 — that the northern part of Macedonia belonged to Serbia, the southern to Greece, while the central one could be open for discussion between Greeks and Bulgarians.<sup>7</sup> It was only after the Serbo-Bulgarian war of 1885, that Milan endorsed the more ambitious Serbian aspirations, which extended further to the south, and thus completely refused Bulgarian claims to the northern and central Macedonian districts.

The rising interest of Serbian public opinion in Macedonia began to preoccupy the Greek Government, particularly when in the early months of 1885 a series of public demonstrations were organized in Belgrade, Niš and Vranje. These demonstrations, instigated mainly by Serb refugees from Old Serbia and Macedonia, aimed at exercising pressure on the government to follow the example of Bulgarians and Greeks and take a more active interest in Macedonia. The Serbian press gave the demonstrators its unanimous support. And although there was no consensus on the extend of Serbian territorial claims in Macedonia, the essence of claims covered present-day Yugoslav Macedonia and a small area in Greek Macedonia, the Florina district. It is true that certain press articles took a critical view of Greek activities in Macedonia, particularly of the educational program, which was criticized as aiming at the „hellenization” of the Slavs, and of the tactics of the Greek bishops, who were accused of „spiritual oppression”. Generally speaking, however, the Serbian public opinion expressed satisfaction at Greece’s determination to oppose Bulgarian advances in the region.<sup>8</sup>

Responding to such news from Belgrade, Foreign Minister Kontostavlos instructed the Greek Minister at Belgrade, N. Delyannis, to commence talks

<sup>6</sup> N. Vlahos, *To Makedonikon as Fasis tou Anatolikou Ziimatos*, 1878—1908, Athens 1935, quotes extensively material from the Archives of the Greek Foreign Ministry (AYE). New research in these archives has brought to light new material which throws more light on Greek-Serbian relations in respect of the Macedonian Question. This material is scattered in various files, but the bulk will be found in the Belgrade Embassy file of each year. Unless otherwise indicated, references will be made to Belgrade Embassy/1888).

<sup>7</sup> AYE/Belgrade/1885, N. Delyannis to Kontostavlos, No. 25, 24 Feb./8 March 1885; No. 31, 24 March/4 Apr. 1885.

<sup>8</sup> *Ibid.*, and No. 30, 26 Feb./10 March 1885.

with the Serbian Government for delineating zones of interest in Macedonia. The claims of the Serbian press he considered as far too advanced, but he was determined to seek an understanding with the Serbs in order to strengthen the front against Bulgarian advances. As a practical step, he proposed to assign to experts to draw the map of the respective claims.<sup>9</sup> At the same time, Kontostavlos dispatched a circular to the Greek consuls in Macedonia, asking them to inform him on the extent of Serbian presence in Macedonia. In response, the consuls drew a fairly pessimistic picture of Serbian influence in the coveted areas, a fact which undoubtedly strengthened the Greek Government's negative attitude for major concessions to the Serbs.<sup>10</sup>

Government changes in Greece did not allow N. Delyannis to discuss these ideas with Serbian leaders. A new opportunity, however, appeared in autumn 1885 when the Bulgarian coup in Eastern Roumelia led to the union of that province with the Bulgarian Principality, and brought anew talks for a Greek-Serbian entente, which naturally involved an understanding over Macedonia.

From the very beginning of the crisis, it became clear that not Macedonia but other considerations had first priority. Greek Government had to decide whether it could afford to neglect the Powers' warning and enter a military adventure with Turkey. The Serbs, on the other hand, were divided over the course to follow. If they accepted as a *fait accompli* the union of Eastern Roumelia with Bulgaria, then they ought to seek compensation southwards, in Ottoman-held Macedonia. In that case an entente with Greece would be useful and welcome. If, however, they declared war on Bulgaria, they needed Turkey's neutrality. In that case, Greece's alliance would prove a liability, as the Greeks were bound to seek their compensation in Epirus and Macedonia, both still Ottoman provinces. When, finally, Serbia chose to declare war on Bulgaria, the question of an entente with Greece was left aside.<sup>11</sup>

Nevertheless, other influential leaders, prior to the declaration of war, had sought to prepare the ground with the Greeks in the event King Milan and Garašanin's government opted, at the last minute, for an advance toward Macedonia. Stojan Novaković, former minister and influential member of the Progressive Party, approached N. Delyannis in Belgrade and, speaking also on behalf of Piroćanac, sought to reach an understanding on Macedonia.<sup>12</sup>

In general, the Serbian statesman adopted a conciliatory attitude. On the demarcation issue, he appeared inclined to accept, as a basis for further

<sup>9</sup> AYE/Belgrade/1885, Kontostavlos to N. Delyannis, No. 439 and 457, 29 March/10 Apr. 1885.

<sup>10</sup> AYE/Constantinople Embassy/1887, Panourgias to Foreign Ministry No. 563, 27 Sept./9 Oct. 1885, and No. 201, 31 March/12 Apr. 1887.

<sup>11</sup> D. Đorđević, *op. cit.*, 235–240. All relevant correspondence is filed in AYE/Belgrade Embassy; Reports and telegrams/1885.

<sup>12</sup> AYE/Belgrade Embassy/1885, N. Delyannis to Prime Minister Th. Delyannis, No. 227, 30 Oct./11 Nov. 1885 (see Appendix A). The question of a sea exit and the acquisition of a port became a major preoccupation of Serbian policy, especially after the Serbo-Bulgarian war. King Milan expressed similar views to Greek Chargé d'Affairs Nazos. On their part, the Greeks tried to divert the Serbs' aspirations away from Thessaloniki, toward the Adriatic ports. AYE/Constantinople Embassy/1887, Nazos to For. Ministry, No. 43, 19 Feb./3 March 1887.



discussion, Delyannis' proposed line from Ohrid—Krusevo—Cerna reka to north of Bitola—Strumnitsa—Nevrokop—Melnik. Novaković's main preoccupation, however, was to secure a Greek commitment to a Serbian commercial outlet in Thessaloniki, or, as he put it: „à instituer le port de Salonique en port franc pour nous, et nous permettre ainsi d'avoir un débouché sur la mer Egée". N. Delyannis recommended a favourable response, but the Serbo-Bulgarian war removed all urgency for a Greek-Serbian entente and, naturally, for a Macedonian settlement. Nevertheless, Novaković insisted that preparations for an agreement should continue in case the Prime Minister M. Garašanin was compelled to resign.<sup>13</sup>

Following the disappointing turn of events of 1885, the Serbian policy toward Macedonia acquired new momentum, in 1886, with the establishment of the Society of St. Savva. Its president, Svetomir Nikolajević, a classical scholar, was known for his moderate views of Greek claims in Macedonia. Mainly preoccupied with the threat posed by Bulgarian activities, he sought to reach a rapprochement with the Greeks over Macedonia. Nikolajević believed that a dialogue could be started with the corresponding Greek Association for the Advancement of Greek Letters for outlining zones for their respective activities and thus remove certain irritating issues, which poisoned Greek-Serbian relations. If such an agreement could be reached on that level, then the road could be paved for a meaningful understanding on government level.<sup>14</sup> King Milan endorsed Nikolajević's semi-official initiatives.<sup>15</sup>

By that time, however, the Greek Association had considerably lost in influence, as the Greek Government had taken over, early in 1887, the responsibility for organizing, financing and coordinating Greek education among Ottoman Greeks. For this purpose it had formed ostensibly a private organization — the Committee for the Encouragement of the Church and Education — but, in reality, a government agency, supervised by the Foreign Ministry.<sup>16</sup>

Repeated discussions in 1887—1888 between the Greek Chargé d'Affairs J. Mousikos and members of the St. Savva Society, particularly Nikolajević, resulted in concrete written proposals submitted to the Greek side. Oral

<sup>13</sup> AYE/Belgrade Embassy/1885, N. Delyannis to Th. Delyannis, No. 262, 15/27 Nov. 1885.t

<sup>14</sup> The Greek Chargé Mousikos, writing from Belgrade in 1888, observed that Nikolajević's views on Macedonia were close to those of the Greeks, „which unfortunately cannot be said of Garašanin, who more than once has stated that Thessaloniki should be included in the future Serbian state" AYE/Circulars/1888, Mousikos to For. Ministry, No. 88, 25 May/6 June 1888. Interesting details on the establishment of the St. Savva Society and Greek reaction appear in the following dispatches from Belgrade: No. 404, 10/22 Dec. 1886, and No. 92, 20 Apr./2 May 1887.

<sup>15</sup> King Milan invited Nazos to the palace and confided to him that he was personally behind the establishment of the Society of St. Savva to which he had donated 5000 fr. in addition to the Government's grant of 100,000 fr. He was of the opinion that spheres of influence should be established in Macedonia between the Serbian and Greek cultural societies, and wished to know whether talks for that purpose should be conducted between representatives of the two societies or the governments. Nazos opted for the first. AYE/Constantinople Embassy/1887, Nazos to For. Ministry, No. 43, 19 Feb./3 March 1887.

<sup>16</sup> AYE/„C"/1887, Dragoumis to Koundouriotis (Constantinople), No. 2284, 9/21 Dec. 1887.



explanations clarified Serbian positions even further, which may be summarized as follows:<sup>17</sup>

Greek and Serbian scholars and non-governmental institutions should first try to reach an agreement between themselves; cooperate in the educational and church issues, in order to hold in check Bulgarian initiatives; form a common front in presenting to international opinion their views on Macedonia and, above all, agree on delineating zones of influence. On this delicate issue, they should exclude all extremes (Shar for the Greeks and the Aegean for the Serbs). The more appropriate line should commence at the mouth of the Skoubi river on the Adriatic, follow its course in a direct line to Ohrid lake, pass over both Ohrid and Prespa lakes, continue on the mountain ranges of Perister-Neret to the southern extremities of the Pelagonia basin and thence in the northeastern direction to Nitse-Koziouf mountain range, meeting the Vardar-Axios river at Gevgeli, and from that point on to the Strymon river and the Rhodope mountains. This line would leave in the Serbian zone, the towns of Ohrid, Bitola, Florina, Strumnitsa, Nevrokop and Melnik, and in the Greek zone, half of Prespa lake, Korytsa, Kastoria, Vodena (Edessa), the entire Thessaloniki plain and the Moglen basin, Kilkis, Serres and Drama.<sup>18</sup> The corresponding Greek claims at that time, differed in the sense that they included the Pelagonia plain as a whole, with Bitola up the Cerna river, while, on the Vardar section, the line was drawn further to the north, at Demir Kapu (Iron Gates), leaving the Strumnitsa valley to the Greek zone.

Once the territorial issue could be agreed upon, Nikolajević proposed, the two sides should take concrete steps to cooperate and even assist each other in the respective zones. While Greeks and Serbs would have schools and churches of their own in the larger towns of the other party's territory, such schools and churches would not be allowed in the smaller towns and villages. Thus, in a few years, both zones would acquire a Greek and a Serbian national character, respectively. A similar form of cooperation could be achieved on the ecclesiastical issue. In the „Serbo-Greek” Macedonia — Nikolajević stated — both sides would work for the return of the exarchist villagers to the fold of the Ecumenical Patriarchate. It was, however, important that the Ecumenical Patriarchate assist the Serbs in the Serbian zone by appointing Serbian bishops.

Nikolajević believed that hitherto the failure of Greek and Serbs to reach an agreement over Macedonia, was primarily due to their dependence on the Great Powers. This, however, had left the field open to other con-

<sup>17</sup> Mousikos' main dispatches are: No. 146, 7/19 Sept. 1888 (on his talks with Ambassador Novaković); No. 147, 7/19 Sept. 1888 (on his talks with newly-appointed Serbian consul to Skopje G. Popović); No. 148, 7/19 Sept. 1888, No. 154, 13/25 Sept. 1888, and No. 235, 17/29 Nov. 1888 (on his talks with Nikolajević). Attached to No. 235 is Nikolajević's letter to Mousikos in Greek translation from the Serbian original (an English translation appears in Appendix B). All dispatches are in files Belgrade Embassy and Circulars/1885.

<sup>18</sup> It is interesting to note that the proposed line of 1888 corresponds almost perfectly — except for the Florina plain — with the present Greek-Yugoslav boundaries set out after the Balkan wars!

tenders. Serbia had lost Bosnia-Herzegovina to the Austrians, and Greece had lost Eastern Rumelia to the Bulgarians; Rumanians and Albanians had succeeded in gaining influence among the Vlach and Christian Albanian populations of northern Macedonia, respectively, and the Bulgarians had expanded their influence all over the northern and central zones.

The Greek side did not respond with enthusiasm to these proposals. There could be no question of unofficial agreements between the respective national educational committees. The proposals had many positive elements, but the boundary line had first to be fixed, before any other meaningful discussion could be carried on. Nikolajević's proposals were no doubt moderate and could form a basis for further negotiations, but at that time other influential voices in Serbia — particularly those expounded from the pages of the pro-Garašanin *Videlo*<sup>19</sup> — were pressing for the recognition of Serbian claims all the way to Kastoria and Thessaloniki. Under the circumstances, how much trust could be put in Nikolajević's assurances that the Serbs would not extend their activities south of the proposed line?

Official Greek reluctance, however, to respond favourably to these Serbian feelers, should be seen also in the light of the perplexities of the Cretan issue, which had flared up again. Indeed, the Greek government was very cautious in entering formal bilateral negotiations with other Balkan states, which could raise the suspicions of the Turks and the Powers.

While the exchange of views between Serbs and Greeks continued on the official and unofficial level, the Serbs had approached the Ecumenical Patriarchate with a series of demands of an ecclesiastical nature which would facilitate their political work in Macedonia. Indeed, the position of Serbs in Macedonia had been handicapped by the absence of a national Church with jurisdiction over Macedonian dioceses. This had raised insurmountable difficulties in establishing and operating Serbian schools. To overcome these drawbacks, the Serbs needed the Ecumenical Patriarch's patronage, so that the Patriarchate's privileges would extend over to the Serbs of Macedonia through the appointment of Serbian bishops in the northern districts. The Serbs believed that many Christians would return to the fold of the Ecumenical Patriarchate by opting for the Patriarchate-appointed Serbian bishops, instead of the representatives of the Bulgarian Exarchate. Their main argument was that many communities had joined the Exarchate, although they were not happy with their excommunication, because of the use of the Slavonic in liturgy. The Serbs now proposed to employ in their churches the local Slav idiom, thus offering the peasants a double attraction, namely the language and the lifting of excommunication.<sup>20</sup>

On its part, the Ecumenical Patriarchate showed signs of accepting Serbian proposals, at least for the northern Macedonian districts. In the

<sup>19</sup> AYE/Circular/1888, Mousikos to For. Minist'cy, No. 88, 25 May/6 June 1888, and AYE/Belgrade Embassy/1888, No. 175, 6/18 Oct. 1888.

<sup>20</sup> N. Vlahos, *op. cit.*, 170—174, provides a detailed analysis of Greek policy in connection with the ecclesiastical issue. Also, D. Đorđević, *op. cit.*, 273—274. A detailed exposé of Serbian approaches toward the Ecumenical Patriarchate on this issue appears in Љ. Доклестић, *Српско-Македонскије односи во 19 век*, Скопје 1973, 259—266.

event, however, the Phanar was split between the advocates of ecumenicity and proponents of Greek nationalism. At this point, the Greek government put pressure on the Patriarchate, not to make any concessions before the Serbs would agree on the delineation of zones in Macedonia.<sup>21</sup>

On the whole, the Greeks' reluctance to accept Serbian demands was not merely tactics. Their main concern was that once the Serbs had secured the right to have their own clergy and establish their own churches in Macedonia, they would penetrate farther to the southern zone. There is no doubt that these fears had been exaggerated under the influence of Greek slavophobia, then at its peak.

In the end, the Ecumenical Patriarchate temporized on the question of bishoprics, but allowed Serbian priests in certain northern districts to use the vernacular Slavonic in the churches. On this question, a policy pattern became visible. Communities wishing to leave the Exarchate, or communities which lay far to the north of the line of Greek national aspirations, were easily granted permission to employ the Slavonic in their churches. On the other hand, permission was refused when similar requests came from communities which hitherto had remained loyal to the Patriarchate, or were to be found inside the zone of Greek national aspirations. Needless to add, that the language question was also prominent in requests for the establishment of Serbian schools. How strongly some Greeks felt about Serbian aspirations in Macedonia, is evidenced by their opposition even against these marginal concessions which the Patriarchate had granted to the Serbs. This opposition was the result of their conviction that once the Orthodox communities in northern Macedonia acquired the right to use Slavonic in church, other communities far to the south would use this precedent to press for similar concessions.<sup>22</sup>

Greek attitude to Serbian claims was not necessarily limited to official Greek circles in Athens or even Constantinople. More pronounced were the manifestations of the small isolated Greek communities of Northern Macedonia, or among the leadership of Greek communities in the contested larger centres. There, the struggle for keeping control of the educational and church institutions, was fierce, as their loss meant the fading away of the small communities, which persisted in living as isolated islands surrounded by Slavic masses. The fact that the school buildings and the churches had been built by private donations of the members of the respective Greek communities, rendered it more difficult to enforce their transfer to the Serbs, even if the Patriarchate or the Greek government insisted upon such a course.<sup>23</sup>

<sup>21</sup> As early as 1885, the Greek Foreign Ministry had advised officially the Ecumenical Patriarchate of the Greek Government's opposition to the appointment of Serb bishops, until the Serbian Government consented to the delineation of spheres of influence in Macedonia. AYE/Constantinople Embassy/18885, Trikoupis to Koundouriotis, No. 618, 679, 9/21 Apr. 1885, and S. Dragoumis to Koundouriotis No. 1981, 13/25 Aug. 1886.

<sup>22</sup> Typical of such fears are the contents of Mousikos's dispatch from Belgrade No. 150, 23 May/4 June 1890 (AYE/„I"/1890).

<sup>23</sup> Repeated references to local Greek reaction against Serbian initiatives in Northern Macedonia, and especially in the towns of Bitola, Ohrid, Prilep, Veles and Skopje appear in Greek consular reports from Bitola (AYE, files 1886—1896).



The strange thing is that Greek-Serbian relations were worsening at a time when Bulgarian gains in Macedonia were seriously challenging Greek and Serbian positions and aspirations in the field. Indeed, following a new crisis in Crete, in 1889, and a deterioration of Greek-Turkish relations, the Porte had granted in 1890 *berats* for the establishment of Bulgarian bishops in Skopje and Ohrid. This development, plus Nikola Pašić's failure to reach an understanding with the Bulgarians the previous year, had opened the road for a new serious attempt at a Greek-Serbian agreement over Macedonia.

The climate was already improving on both sides. The idea of a Balkan coalition was gaining grounds. Charilaos Tricoupis' visit, as opposition leader, to Belgrade and Sofia in 1891, had sought to promote this idea, and in this respect the question of Macedonia was bound to come up. Thus, when Tricoupis returned to power in 1892, Greek-Serbian talks were resumed with the newly appointed Serbian Minister to Athens, Vladan Djordjević.

According to Serbian sources, the Belgrade government had prepared a detailed plan for the negotiations.<sup>24</sup> The maximum Serbian claims covered in the east most of the Macedonian regions, including Kastoria, and in the west the towns of Melnik, Nevrokop and Strumnitsa, crossing the Vardar river just south of Demir Kapu. The minimum claims placed within the Serbian sphere the towns of Strumnitsa, Bitola, Prilep and Ohrid. If neither proposal was acceptable to the Greeks, then the Serbian diplomat was authorized to propose a neutral zone between the northern limits of the Greek claims and the maximum Serbian claims to the south. (Greek extreme northern claims included Ohrid, Krushevo, Prilep, Bitola, Strumnitsa, Nevrokop and Melnik). Outside the neutral zone, each side would act freely and independently. In the neutral zone, however, both sides would be compelled to work jointly. When, however, Djordjević outlined his maximum demands, the Foreign Minister Stefanos Dragoumis categorically turned them down, not allowing a chance to the Serb Ambassador to outline his minimum proposals. Thus, early in 1893, the last serious Greek-Serbian attempt in the XIX century at reaching an understanding over Macedonia had come to its end.

From then on each side sought to strengthen its position through Balkan or international alignments. The situation, however, in Macedonia was already taking a new shape. The same year, the Internal Macedonian Revolutionary Organisation had been formed in Thessaloniki, and a shift to armed activity, which would substitute the hopeless efforts of diplomacy, was merely a question of time.

The failure of Greeks and Serbs in the last quarter of the XIX century, to reach an understanding, certainly raises many questions about the foresight of the political leaders of both sides. It appears that gross errors of miscalculation had been made by successive Greek governments, which tended to believe that the Serb position was so weak in Macedonia, and so dependent upon Greek assistance, that the Serbs would be compelled, in the end, to accept Greek terms. On the other side, it appears that Serbian

<sup>24</sup> L. Doklešić, *op. cit.*, 252—258; B. Ђорђевић, *Србија и Грчка 1891—1893*, Београд 1923.

diplomacy was asking a lot while offering a little, thus making improbable the conclusion of a realistic agreement.

In the face of mounting Bulgarian gains, both sides — but more so the Greek — failed to take bold initiatives. To some extent, this was understandable since prior to 1895, the Macedonian problem had not reached its critical peak. Other issues, Crete for the Greeks, the Slavonic regions of Austria-Hungary for the Serbs, claimed first priority. Other considerations, Slav brotherhood for the Serbs, slavophobia for the Greeks, tended to throw shades of doubt and sow seeds of suspicion on Greek-Serbian understanding. And on top of these all, the policies and the interests of the Great Powers, as well as the dividing tactics of the Ottoman government, worked against such a rapprochement.

That Greek-Serbian differences over Macedonia were not insurmountable, was shown by the events of 1876—1877 and of 1885, when more pressing considerations compelled the two governments to seek the conclusion of an entente, irrespectively of their Macedonian claims. It was only when an entente was not a pressing or immediate issue, that both sides allowed themselves to be caught in endless discussions over the control of some schools or of a church in a marginal district, or over the extent of zones of influence, when such zones were unrealistic and impossible to enforce. In the end, it is safe to conclude that the failure of Greeks and Serbs to form a common front to meet the Bulgarian challenge, should be sought in the respective and international constraints which compelled both countries to follow policies which they had not wished to follow. It was only years later, at the time of the Balkan wars, when they ridded themselves of these restraints and acted as truly independent states that they succeeded to solve their problems.

#### APPENDIX A

(Cyphered dispatch from the Greek Legation, Belgrade,  
on the talks between Basil Nazos and Novacović, 30 Oct. 1885)\*

Monsieur Novacovitz, ancien Ministre, membre influent du parti progressiste et ami intime (de) Monsieur Pirotchanatz, est venu me voir dimanche passé et il m'a prié de lui fixer un jour dans la semaine, me disant qu'il voulait me parler sur la question de la Macédoine. Je fixais à Monsieur Novacovitz la soirée d'hier (mercredi) et me rendais chez lui à huit heures et demie.

Monsieur Novacovitz, après m'avoir communiqué ses appréciations sur les événements de Philippopoli et entendu ma réponse, à touché en ces termes la question délicate, dont il voulait m'entretenir :

„Ainsi que vous l'avez remarqué, dans le cas même où la Conférence rétablirait aujourd'hui *status quo ante*, nous ne pourrions avoir aucune garantie pour l'avenir. Il nous fallait considérer l'union de la Bulgarie à la Roumélie Orientale dès à présent comme un fait accompli. Si cette union était ajournée aujourd'hui, par la conférence de Constantinople, il faudrait nous attendre à la voir s'accomplir d'un jour à l'autre; c'est pourquoi nous devons agir dès à présent. Il n'y a pas, je crois, de partis, il n'y a pas de particulier qui ne pense en Serbie comme moi et Mr. Pirotchanatz. Une alliance défensive et offen-

\* AYE Belgrade Embassy 1885 Nazos to Th. Delyannis, No 227, 30 Oct. — 11 Nov. 1885.



sive entre la Grèce et la Serbie est absolument nécessaire pour ne pas dire imposée. Les dangers communs nous poussent à cette alliance; l'opinion publique en Serbie croit que cette alliance est déjà constituée, tellement cette idée a mûri, depuis quelques années dans le pays. Les Bulgares, sur l'amitié desquels nous avions un moment compté, ne pensent qu'à notre perte. Ils nous anéantiraient un jour, s'ils devenaient plus forts que nous. La communauté de race et de langue nous absorberont en quelques années. Vous, a-t-il ajouté, courez les mêmes dangers que nous.

Ne temporisons plus; faisons des sacrifices mutuels. Je pense, ainsi que Mr. Piro-tchanatz et tous les nôtres, la plupart des membres du gouvernement actuel du parti progressiste, un traité d'alliance doit être signé au plus tard jusqu'au mois de septembre prochain entre la Grèce et la Serbie. Commençons à parler de ce traité dès ce soir. Dites-moi à peu près vos idées personnelles; nous parlons en amis et pas officiellement. De mon côté je vous ferai connaître nos prétentions, et nous verrons si cette alliance, tant désirée, pourrait s'effectuer."

J'ai répondu à Mr. Novacovitz que je ne trouvais aucune difficulté de lui communiquer mes idées personnelles sur le point que, d'après mon avis, la Serbie ne devrait pas insister, si elle désirait réellement, ainsi que Mr. Novacovitz m'assurait, une entente définitive entre nos deux pays. Du reste, j'ai ajouté, je n'ai aucune instruction à ce sujet et ne fais qu'attaquer cette question académiquement. Je disais à Mr. Novacovitz que la Serbie devait renoncer définitivement aux prétentions sur Stroumnitz et la plaine de Bitolia, ainsi bien que sur l'Achrida. La possession de la ville de Strumnitz et de l'affluent homonyme du fleuve Strymon, menant dans la plaine de Serres, dont la Grèce ne pouvait se désister, doit naturellement lui appartenir. On ne pourrait pas céder cette ville qui est en ligne droite avec Melenico et Nevrocopo et ne garder que l'affluent homonyme. Ce qui est pour Bitolia, la Grèce ne pourrait d'aucune manière renoncer à sa possession. Les frontières de la Serbie dans la Macédoine centrale ne devraient pas dépasser Perosses (?) Croussova et le fleuve Cerna Dryn (Mavros Drynos), c'est à dire, vos frontières devraient passer au dessus du lac Lychnitis et de l'Achrida. Ce n'est que dans la Macédoine du Nord, bien au dessus de Melenico et de Nevrocopo que la Grèce pourrait faire concessions.

Mr. Novacovitz m'a répondu que les points que je venais de lui marquer (sont) discutables et peut être acceptables de la part de la Serbie, si la Grèce voulait bien s'engager à instituer le port de Salonique en port franc pour nous, et nous permettre ainsi d'avoir un débouché commercial sur la mer Egée.

Je lui ai répondu que je croyais que cette proposition pourrait être acceptable, tout en lui remarquant que, si la Serbie cherchait un débouché à la mer, c'était vers l'Adriatique bien au dessus de l'Avlone qu'elle devrait tourner ses regards; mais en attendant, je crois que nous pourrions donner libre passage à vos produits dans le port de Salonique.

Mr. Novacovitz m'a prié de rapporter à Votre Excellence les points que nous avons touché, de demander l'opinion de Votre Excellence et de continuer dans ce sens, en ajoutant qu'il serait bon que nous distribuons dans le pays quelques cartes géographiques pour que l'opinion publique puisse se faire et s'habituer à voir les frontières Greco-Serbes là où je les plaçais.

J'ai répondu à Mr. Novacovitz que je ne croyais pas le moment actuel propice à entretenir Votre Excellence sur cette matière, mais qu'après la solution de la question pendante de Philippopoli, je ne manquerais pas de rapporter à Votre Excellence notre conversation.

„Du reste", ai-je ajouté, „je le voudrais que je ne pourrais pas le faire".

Tous les plis officiels et les lettres particulières étant lus par ordre ministériel dans vos bureaux postaux. Etablissez, je vous prie, avec Mr. Pirotschanatz et vos amis l'esquisse d'un traité d'alliance tel que vous l'entendez. Indiquez dans ce projet nettement les frontières que la Serbie voudrait avoir, si jamais nos espoirs se réalisaient, décrivez nos obligations et dévoirs réciproques qui nous seraient imposés par cette alliance, et remettez-moi ce travail afin que je sois à même, le moment venu, d'en référer à mon Gouvernement en connaissance de cause.

Mr. Novacovitz m'a répondu qu'il commencerait dès aujourd'hui à étudier la question dans le sens que je lui avais indiqué et qu'il se chargeait de me remettre le travail demandé. Il ajouta qu'il demanderait le concours de Mr. Pirotschanatz, Koujoundjitch et autres de leurs amis progressistes.

Mr. Novacovitz me laissa en outre entrevoir qu'il croyait que Mr. Pirotchanatz serait bientôt à la tête du Gouvernement, Mr. Garachanine se laissant trop influencer par la politique autrichienne.

Nous sommes entrés après ce qui précède dans une conversation sérieusement sur la politique extérieure du pays. Mr. Novacovitz m'a avoué que l'Autriche ne verrait pas d'un bon oeil un traité d'alliance entre la Grèce et la Serbie. „Elle ne veut que nous vivions que par elle seule”, m'a-t-il ajouté. „Je conçois que nous ayons quelqu'un qui puisse nous protéger dans un moment venu, mais pas nous livrer corps et âme au comte le Ministre d'Autriche, ainsi que nous le faisons jusqu'à présent. Notre alliance aurait pu s'effectuer dans les douze premiers jours après le événements de la Roumelie, avant que nous ayons agi de notre propre initiative, quand nous cherchions à protéger nos droits par nos propres moyens, quand nous cherchions à unir notre action à la votre pour attaquer l'ennemi commun. Douze jours après, c'était déjà trop tard. Le comte Khevenhuller avait ouvert la bouche. Voilà où nous en sommes. Il est là le comte, à Nich, à côté de notre Roi, tandis que la plupart de nos Ministres sont à Belgrade, qu'ils ne connaissent rien de ce qui se passe et qui ne tiennent leurs nouvelles que par les journaux comme nous aussi. Croyez-vous que le Roi communique tout ce qu'il sait à Mr. Garashanine? Non, le Roi ne lui dit que ce qu'il est absolument nécessaire qu'il sache.

La conversation s'est engagée après ceci sur la politique intérieure du pays, et sur le Roi. J'ai pris le part de S. M. et je disais à Mr. Novacovitz que si le Roi devenait de jour en jour plus désolé de ce dont il se plaignait ce n'était certainement pas de sa faute, ni de la faute de leur constitution, mais que s'il y avait quelqu'un de responsable, je me permettais de le lui dire, c'était notre commun ami, Mr. Pirotchanatz qui avait refusé la formation du Ministère, ayant préféré le bien être du particulier aux charges dures du Président de Conseil. C'est vous tous qui avez indiqué à S. M. Mr. Garachanine. Si Mr. Garachanine ne sait pas résister aux volontés du Roi c'est là une faute du parti progressiste.

Mr. Novacovitz, tout en avouant que Mr. Pirotchanatz avait commis une grande faute, qu'il reconnaissait, du reste, ajoutait-il, en ce moment, lui-même me dit que les affaires extérieures du pays avaient besoin de réformes.

Comme Mr. Novacovitz m'avais fait l'honneur de me témoigner une confiance sans bornes en me dévoilant après ce que je viens de rapporter à Votre Excellence, les projets et tendances du parti progressiste j'ai cru pouvoir lui dire avant de le quitter textuellement ce qui suit: „Mr. Novacovitz, je suis très honoré de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner ce soir. Croyez, je vous prie, que je suis on ne peut plus touché de cette grande marque d'estime à mon égard, et viens à mon tour vous confier un secret qui depuis quelques jours m'est d'un grand poids. J'aime la Serbie et vous tous parmi lesquels je vis depuis cinq années déjà, mais avant tout j'aime mon pays. Cette entente, cette alliance dont vous m'avez parlé ce soir, aurait pu s'ajourner indéfiniment. Il n'est pas permis de blesser l'amour propre d'un état dont vous avez tous les jours des marques d'amitié les plus sincères”.

Si je connaissais le caractère du Général Catardji moins biens que je ne le fais j'aurais jusqu'à ce moment mal interprété la phrase qu'il venait de dire à Nisch au nouveau représentant de la Turquie en Serbie. J'ai communiqué ensuite à Mr. Novacovitz la nouvelle que j'ai rapportée à Votre Excellence dans mon rapport précédent No. 226. Mr. Novacovitz, dont l'émotion se laissait voir à mesure que j'avançais dans mon récit s'écriait à la fin:

„Cet homme est un traître. On ne pourrait qualifier autrement après ce que vous venez de me dire, ce Général Roumano-Serbe que nous ne connaissons pas”. Mr. Novacovitz ajoutait qu'il espérait que je ne pouvais pas douter de la franchise des sentiments de la Serbie, moi qui vivais parmi eux et qui les connaissais. „Nous ne sommes pas des Prusses”, répétait-il blême de colère. Craignant que dans son indignation il ne laissât s'échapper quelque mot contre le Général je lui dis: „Je vous avais demandé votre parole d'honneur que vous garderez ce que j'allais vous confier pour vous seul, je tiens à vous le rappeler avant mon départ, mais si dans quelque temps d'ici vous revenez, ainsi que Mr. Pirotchanatz au pouvoir je vous prie de défendre catégoriquement à l'avenir au Général de se mêler des affaires de votre pays.

Là-dessous j'ai quitté Mr. Novacovitz vers une heure du matin.

J'ai été obligé d'abrégé autant que possible, pour avoir le temps de le chiffrer le contenu du présent rapport.

Veillez agréer Monsieur le Président les assurances de ma très haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

de Votre Excellence le très  
humble et très obéissant serviteur  
Basil Nazos

## APPENDIX B

(Private letter addressed by Svetomir Nikolajević, President of the St. Savva Society, to John Mousikos, Greek Chargé d'Affaires in Belgrade)\*

Sir,

It is known to you, who for a long time have been residing in Serbia, how strongly the Serbian nation has always held the opinion that the realization of the national aspirations of the Balkan peoples renders it absolutely necessary that the kingdoms of Greece and Serbia, representing two of the more powerful and educated nations of the Balkan Peninsula, should work in harmony and cooperate, at least through diplomatic and cultural channels, for educating their respective national elements (in Macedonia), and for opposing anything which might endanger the freedom of the Balkan peoples, so that at the proper moment, they may grow to such a point, as political entities, as their language and their national tendencies and feelings would warrant it.

This opinion in the Serbian Kingdom, has been manifested publicly in various ways. It is to be found in our political literature and in the programs of all our political parties. It was, and it is always to be found in the expressions of sympathy with which the Serbian people constantly follow the activities of the Kingdom of Greece, as well as in the brotherly involvement of the Serbian nation in the political successes and misfortunes of the Greek nation. This inclination of our people toward a Serbian — Greek rapprochement has become, over the past decade, so distinct and strong, that I am certain that even those who govern the Kingdom of Serbia, will be compelled to act in order to satisfy it, no matter how burdensome or complicated political circumstances stand in the way of official Serbia.

Nevertheless, while we await this hoped for moment, when the Serbian and Greek nations unite together to defend the interests of the Greek and Serbian element in the Balkans, the question is posed, whether the patriotism of the Serbs and the Greeks may not act in a speedier way than official Serbia and Greece? Could not the patriots of Serbia and the patriots of Greece act by passing over the kingdoms of Serbia and Greece and work on a program which will be adopted in its details only when the two kingdoms come to a formal understanding? These are the questions, which many times, were discussed in the Council of the Society of St. Savva and within the circle of my friends whom, fortunately, I have among all our political parties. I can assure you, both on my behalf and on the great majority of the educated Serbs in the Kingdom, of our conviction that Serbs and Greeks could really work in common and in harmony on the cultural field, as well as for the liberation of our co-nationals in Turkey, even prior to a formal agreement.

Our nations are united by a long history of misfortunes, by the ethnographic proximity of the Serbian and Greek element in the Balkans, by the common faith, as well as by the similarities of our national character and the identity of our national aspirations and ideals, so that merely the will is necessary to come close to each other. But in fact, something else is required. What is that? The Serbs and the Greeks would be able to approach each other with success and act jointly in the national cause, only when both abandon their chauvinist plans and meet each other, as sincere friends, in the middle of the road where their patriotic dreams guide their national aspirations.

And there is no more time for dreams. The dangers which threaten our national causes, and perhaps, even the political existence of our young Kingdoms, are imminent and

\* Attached to Mousikos' dispatch No. 235, 17/29 Nov. 1888 in AYE („Circulars”), 1888.

real; so, it is necessary to wake up and rise. While we, the Serbs, in patriotic exaltation wander around the coasts of the Aegean Sea, and thence, to the Thessalian borders, and you, the Greeks, toward the Shar and Balkan mountains, others, more prudent, from the East and the Northwest, open the road which will lead them to the heart of our land, to the home which belongs to no one else but is common to the two of us. Can't we see it? Has the moment not come, to open our eyes, to acknowledge each other as the natural ally, and to try in a brotherly way to work together?

I believe the moment has come. How shall we arrange our common work in the Balkan Peninsula? I believe the very nature of things compels the Serbs upon and the Greeks to adopt a program of joint action which we would both readily agree, provided first, a line is drawn which sets, approximately, the boundary between the Greek and Serbian spheres of interest in the Balkans. If an agreement is reached on this point, the respective responsibilities to each other would be outlined. I do not wish to deal with the question of how to bring about a formal understanding between Greece and Serbia, but I will refer sincerely and freely to the other problem which is more difficult, or rather more delicate.

*How these boundaries of the Serb and Greek interests would be drawn?* My conviction is that we would be very near to the truth, if we looked for these boundaries along the Skoupi river on to a line which would divide Ohrid lake, pass over Prespa lake, follow the mountain top line of the Perister and Neretska to the south end of the Bitola plain, then turn northeastward over the mountain top line of Nitze and Koziouf to the Vardar river. Thence, from Gevgeli on-the-Vardar, the line could easily follow the physical boundaries all the way to the Strymon river and Rhodope mountains, which form the eastern end of Serbian aspirations. Thus, Ohrid and Bitola would fall within the Serbian sphere of aspirations, while Thessaloniki and Serres within the Greek sphere.

I know that Greeks and Serbs would oppose this line. There are Greek populations in the towns to the north of this line while south of the line, there are lands full with Serbian villages. In addition, there are commercial, military and other reasons why the Greeks would aspire to move this line further to the north, and the Serbs, much further to the south. If, however, the patriots of both nations realize the gravity of the political situation of our two peoples, they should both retreat (from their positions). Only with mutual concessions and sacrifices can we come to an understanding and, I think, it is not necessary to prove what dangers are in store for the Serbs and the Greeks if they don't rush to reach an agreement.

As I have already said, if Greeks and Serbs reach an agreement on this issue, then they will ascertain their mutual responsibilities and would agree on a program, which the Serb and Greek patriots would have to follow, and which the governments of Serbia and Greece may opt to do likewise.

When, Sir, I have your opinion on what I have outlined above, I would promptly write to you about what the Greeks and the Serbs could do for each other and jointly

Belgrade, 15 November 1888

Sincerely yours  
Sv. Nikolajević



Constantinos PAPOULIDIS

Institut des Études balkaniques  
Thessalonique

## QUELQUES ÉLÉMENTS NOUVEAUX CONCERNANT LES PLANS INSURRECTIONNELS DE TSAMI CARATASSO SUR LA DÉLIVRANCE DES PEUPLES BALKANIQUES EN 1860

Nous savons bien que Tsami Caratasso, le fils de l'armatole Anastase Caratasso, est né près de Naoussa en 1798, où il a combattu contre les Turcs avec son père; il a servi en tant qu'aide-de-camp du roi Othon et était l'acteur principal dans l'affaire dite „Moussourika”. Il est bien connu qu'il a organisé une insurrection infortunée en 1854 en Chalcidique, puis qu'il était allé en Italie et que finalement était venu à Belgrade en 1861, où il est mort.<sup>1</sup>

Ces renseignements aident à mieux connaître la période 1854—1861; selon Jean Petrov, Tsami Caratasso était allé en Egypte avant 1858;<sup>2</sup> ensuite, selon S. M. Karamarković, Caratasso était allé en Italie, au Monténégro, en Macédoine, en Thesalie, en Albanie et en Bulgarie<sup>3</sup>. Ensuite, selon Jean Petrov, Caratasso était allé en Italie, en France et en Angleterre „comme

<sup>1</sup> Cf. la bibliographie sur le sujet dans les études suivantes: D. Z. Antoniadis, *Δημήτριος Τσάμης Καρατάσος, 'Ημερολόγιον Θεσσαλονίκης Μερόπης Π. Τσιώμον*, 6, Thessalonique 1928, 56—62; N. Todorov, *Dokument za balkanskoto edinstvo v nacionalno-osvoboditelnite borbi*, Izvestija na Instituta za Istorija 16—17, 1966, 499—516; G. H. Chionidis, *Σχεδιάσμα περί του Γέρο-Καρατάσου και της οικογενείας του*, Makedonika 9, 1969, 295—315; St. J. Papadopoulos, *Οί 'Επαναστάσεις του 1854 και 1878 στην Μακεδονία*, Thessalonique 1970; *Idem.*, *'Ο Κοιμαϊκός Πόλεμος και ο 'Ελληνισμός*, *Ιστορία του Νέου 'Ελληνισμού*, t. 13: *Νεώτερος 'Ελληνισμός από 1833 ως 1881*, Athènes Ekdotiki Athinon 1977, 143—168, I. Petrov, *Περίδοξος κλεφτουριά της Μακεδονίας. Βιογραφία 28 κλεφταρχατολών της*, éd. G. H. Chionidis, Thessalonique 1972, 82—97; D. Donta, *'Η 'Ελλάς και οι δυνάμεις κατά τον Κοιμαϊκόν Πόλεμον*, Thessalonique 1973; S. Kuneralp, *Bir osmanli diplomati, Kostaki Musurus Pasa, 1807—1891*, Bellaten 34, 1970, 421—435, Ath. A. Angelopoulos, *Dimitrios Tsamis Karatassos: A Symbol of Greek, Serbian and Bulgarian Friendship*, Balkan Studies 17, 1976, 49—57.

<sup>2</sup> I. Petrov, *op. cit.*, 95.

<sup>3</sup> S. M. Karamarković, *Nadgrobnio Slovo Dimitriju Čamis-Karatasu 'Επιτάφιος εις την θανήν Δημητρίου Τσιάμη Καρατάσος — Nagrēbno Slovo izrekl na Dimitra Č. — Kara Tasa*, Belgrade 1862, 7.



émissaire des peuples assujettis aux Turcs” et qu’il est venu à Belgrade via Odessa<sup>4</sup>. Bref, nous savons que Tsami Caratasso est mort à Belgrade, le 20 octobre 1861,<sup>5</sup> après un séjour de vingt jours<sup>6</sup>, donc il est venu vers la fin de septembre 1861.

Le document que nous présentons dans la suite relate les plans et les efforts insurrectionnels de Tsami Caratasso, effectués quelques mois avant sa mort, plans peu connus jusqu’à présent.

Le document est écrit en français. Il provient de Thessalonique, où en 1860 fonctionnait le Vice-Consulat de Russie; le document était envoyé à St. Petersburg au Ministère Impérial des Affaires Étrangères (Département Asiatique). Nous en avons utilisé la copie. Le document se trouve aujourd’hui dans les Archives de la politique extérieure de Russie. Moscou, (Arhiv Vnešnej Politiki Rossii, f.: Glavnyj Arhiv V — A<sup>2</sup>, 1860 g., d. 891, ll. 7—8)<sup>7</sup>. Rédacteur du document est le Conseiller d’Etat (russe) et Consul Angelo Mustoxidi<sup>8</sup>.

Nous savons peu de chose sur Angelo Mustoxidi<sup>9</sup>. Il appartenait à la famille bien connue de Mustoxidi, qui provenait de Corfou. Le savant grec André Mustoxidi était son cousin<sup>10</sup>. Le professeur de l’université d’Odessa V. I. Grigorovič (1815—1876) avait rencontré en 1844 le Consul de Russie à Thessalonique Mustoxidi<sup>11</sup>. Selon le biographe de son cousin, Angelo Mustoxidi „... a rendu plusieurs services à la Nation”<sup>12</sup>.

Angelo Mustoxidi a composé un rapport réservé pour le Ministère Impérial des Affaires Étrangères (Département Asiatique) de Russie à St. Petersburg sur Tsami Caratasso. Au début, il relate les efforts de Caratasso à l’insurrection infortunée de 1854. Par la suite nous apprenons qu’en 1859 Caratasso était allé en Italie<sup>13</sup>. Mais, avant la fin du mois de décembre 1860 Caratasso a envoyé un de ses compagnons rencontrer le Consul de Russie à Thessalonique<sup>14</sup>. Cette personne a renseigné Mustoxidi que Caratasso

<sup>4</sup> I Petrov, *op. cit.*, 96.

<sup>5</sup> S. M. Karamarković, *op. cit.*, 1.

<sup>6</sup> S. M. Karamarković, *op. cit.*, 7.

<sup>7</sup> Je remercie bien vivement les autorités des Archives de la politique extérieure de Russie (Moscou) pour l’autorisation que j’ai eu par l’Institut des études slaves et balkaniques de Moscou en mai 1979.

<sup>8</sup> Les renseignements proviennent aussi des autres documents de la même époque, que nous avons utilisés.

<sup>9</sup> Dans un autre rapport Mustoxidi mentionne qu’en 1860 vivaient des commerçants russes à Thessalonique. Sûrement il s’agit des Grecs ressortissants de l’Empire Russe. Cf. aussi Arhiv Vnešnej Politiki Rossii, f.: Glavnyj Arhiv V-A/, 1860 g., d. 891, ll. 3—4 (23 août 1860).

<sup>10</sup> Cf. la bibliographie sur le sujet dans les études suivantes: Tb. Mustoxidis, *’Ανδρέας Μουστοξύδης (Βίος καὶ ἔργα)*, Athènes, 1960. Ev. Iak. Manis, *’Ανδρέας Μουστοξύδης (1785—1860). ’Ο ἐπιστήμων, ὁ πολιτικός, ὁ ἐθνικός ἀγωνιστής*, Athènes, 1960; A. Niko-kavoura, *’Ερευνα ἐνγών καὶ χειρογράφων τοῦ ’Ανδρέα Μουστοξύδη* Thesaurismata I (1962) 89—108. G. G. Aliszndratos, *’Ο ’Ανδρέας Μουστοξύδης καὶ ἡ διαθήκη του*, Thesaurismata II (1974) 169—190. Cf. aussi des documents inédits: Γενικά *’Αρχεῖα τοῦ Κράτους*, Φάκελλος *’Εκπαιδεύσεως*, juillet 1831, No 2539, 18. 7. 1831.

<sup>11</sup> V. I. Grigorovič, *Očerķ putešestvija po Evropejskoj Turciji*, Moscou 1877, 11.

<sup>12</sup> Ev. Iak. Manis, *op. cit.*, 54, note no. 54.

<sup>13</sup> „... La guerre d’Italie de l’année dernière lui en offrit l’occasion...” (Cf. doc. cité, f. 7).

<sup>14</sup> „... Il envoya à Salonique dans le courant de la semaine dernière un des individus initiés...” (Cf. doc. cité, f. 7).

voulait organiser à Thessalonique un centre d'opérations qui devraient aboutir à la délivrance des Chrétiens de la Turquie, mais avec le concours de la Russie<sup>15</sup>. Le Consul de Russie avait déconseillé l'émissaire de Caratasso sur l'affaire à effectuer à cause d'une rigoureuse surveillance à l'égard des étrangers, qui s'exerçait à Thessalonique<sup>16</sup>. Malgré son accord avec le Consul, l'émissaire de Caratasso a exprimé l'intention de faire parvenir son projet à St. Petersburg.

Les renseignements de Mustoxidi sur les efforts de Caratasso pour la délivrance des Chrétiens de Turquie<sup>17</sup> confirment ce que plus tard le professeur serbe S. M. Karamarković avait écrit — que Tsami Caratasso avait un but commun pour les Grecs, les Serbes et les Bulgares: „... είχε κοινόν σκοπόν και διά τας τρεις αδελφότητας.” „... Имао обшћу циљ за сва њури браћуца”<sup>18</sup>.

Il est évident qu'il faut voir Angelo Mustoxidi dans son climat (Consul de Russie et habitant de Thessalonique). Ensuite il faut voir encore Tsami Caratasso, comme son prédécesseur Rigas Velestinlis, dans le climat de son époque, qui fait des efforts pour la délivrance des peuples balkaniques. Caratasso agissait dans son époque comme son compatriote Leonidas Voulgaris<sup>19</sup> et l'Italien M. A. Canini<sup>20</sup>. Bref, il est évident que le document cité de Mustoxidi ne montre pas la politique extérieure de la Russie, mais la position de son Consul à Thessalonique en 1860.

## ANNEXE

(Arhiv Vnešnej Politiki Rossii,  
f.: Glavnyj Arhiv V-A/, 1860 g., d. 891, 11. 7—8)

### COPIE D'UN RAPIORT PÉSERVÉ DU CONSUL MOUSTOXIDI, EN DATE DE SALONIQUE LE 29 DÉCEMBRE 1860. No. 133.

On se rappelle que dans l'année 1854 Tsami Caratasso, originaire de la Macédoine et colonel au service de Grèce, profitant des troubles de la Turquie pendant la guerre de la Crimée, fit, avec des faibles moyens, un des centres sur le littoral de la Macédoine, à Sikia, entre Salonique et le Mont Athos, dans le but de soustraire sa patrie à la domination Ottomane.

Il y échoua, et plusieurs habitants du pays, qu'il avait momentanément occupé, tombèrent victimes de sa malencontreuse entreprise. Il ne renonça pourtant pas à son projet et n'attendait que la circonstance pour en renouveler l'essai.

<sup>15</sup> „... que par le concours, ne fût-ce qu'indirect, d'une Grande Puissance, et celle-ci ne pourrait être que la Russie...” (Cf. doc. cité, f. 8).

<sup>16</sup> „... de quitter Salonique, où, lui dis-je, le Pacha exerce une rigoureuse surveillance à l'égard des étrangers, et, qu'au moindre soupçon de ce gouverneur, il pourrait s'exposer à des désagréments...” (Cf. doc. cité, f. 8).

<sup>17</sup> Cf. doc. cité, f. 7.

<sup>18</sup> M. S. Karamarković, *op. cit.*, 8.

<sup>19</sup> Cf. la bibliographie sur le sujet dans l'étude de Ev. Kofos, *Greece and the Eastern Crisis 1875—1878*, Thessaloniki 1975, *passim*.

<sup>20</sup> Fr. Guida, *Marco Antonio Canini et la Grecia: Un mazzimiano suo malgrado*, *Balkan Studies* 20 1979 343—392.

La guerre d'Italie de l'année dernière lui en offrit l'occasion: il entreprit en Grèce l'enrôlement des volontaires pour courir en aide, disait-il, à ses frères d'Italie. On sait qu'il y a dans le royaume de Naples des colonies de Grecs Albanaï, réfugiés du temps des guerres de Scanderbeg et qui conservent leur religion Orthodoxe sous la suprématie du Pape. Le gouvernement hellénique, ayant soupçonné que les volontaires, qu'on allait enrôler ne fussent destinés à causer des troubles dans les provinces limitrophes de la Turquie, fit sentir ses rigueurs à Caratasso. Celui-ci, obligé de renoncer à son entreprise, se démit de son grade, quitta la Grèce et se rendit à Naples. Là il se mit en relation avec ses anciens compatriotes, dont il engagea quelques uns dans ses projets révolutionnaires.

Il envoya à Salonique dans le courant de la semaine dernière un des individus initiés à ses projets, accompagné de son frère, ancien militaire, professant la religion Orthodoxe, que Caratasso eut l'imprudence de m'adresser par une simple lettre de recommandation, sans faire mention de son nom ni de sa mission. L'ayant questionné sur le motif de son arrivée à Salonique, il me confia que son but était de former de cette place le centre d'opérations qui devraient aboutir à la délivrance des Chrétiens de la Turquie. Caratasso, dit-il, préfère à tout autre pays de la Roumelie Salonique, chef lieu de la Macédoine, province, dont le plus grand nombre des habitants sont chrétiens. On ne saurait pourtant, continua-t-il, assurer le succès à l'entreprise, que par le concours, ne fût-ce qu'indirect, d'une Grande Puissance, et celle ci ne pourrait être que la Russie.

J'ai fait comprendre à cet individu combien le projet de Caratasso était irréfléchi, je lui ai conseillé de retourner dans son pays et de quitter Salonique, où, lui dis je, le Pacha exerce une rigoureuse surveillance à l'égard des étrangers, et, qu'au moindre soupçon de ce gouverneur, il pourrait s'exposer à des désagréments.

Il parut approuver mes observations; mais il reprit, qu'avant de quitter Salonique, il devait s'entendre avec Caratasso sur le parti à prendre. Il persistait toujours dans l'intention de faire parvenir son projet au Ministère de St. Petersbourg, et j'ai compris que ce serait par le vapeur Russe qu'il en ferait (sic!) l'expédition, voie de Constantinople.

Miodrag STOJANOVIĆ

Institut des Études Balkaniques  
Belgrade

## POÉSIE POPULAIRE SERBE DANS LA LITTÉRATURE GRECQUE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

La science néo-grecque de la littérature a témoigné à plusieurs reprises un très vif intérêt pour les études relatives à la culture des Slaves du Sud, particulièrement pour l'histoire, la langue et la littérature du peuple serbe. C'était d'abord dans les années soixante et soixante-dix du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où l'oeuvre réformatrice de Vuk Karadžić frayait grandement notre voie vers la culture européenne. C'est précisément cette présence de la muse populaire serbe et des écrits qui s'y rapportent dans la littérature grecque du dernier siècle qui n'ont pas été étudiés intégralement chez nous. Les études faites en général par les hommes de science étrangers, se rapportaient en premier lieu aux traductions de nos chants populaires en grec. L'auteur du premier de ces écrits, publié en 1891 sous le titre *Dei canti serbi tradotti in greco da N. Tommaseo*, fut l'Italien Emilio Teza.<sup>1</sup> Une étude plus détaillée de ce sujet a été donnée par l'historien et le balkanologue grec connu Michel Lascaris dans deux dissertations, à savoir: communication faite au congrès — *Tommaseo traduttore dei canti serbi in greco*<sup>2</sup> (1930) et contribution — *Littérature yougoslave en Grèce*<sup>3</sup> (1930). Six traductions inédites de Stephanos Koumanoudis ont fait l'objet d'un article d'A. Papageorgiou, publié dans la revue littéraire d'Athènes *Nea Estia*<sup>4</sup> (1939), tandis que la traduction en vers de notre chant *Zlatija du vieux Čevan*, de Zalokostas,

<sup>1</sup> Atti e Memorie della R. Accademia di scienze, Lettere e arti di Padova VII 1891. 387—408.

<sup>2</sup> Communication faite à Prague au Congrès des Philologues slaves le 7 octobre 1929 par Michel Lascaris, Extrait des Comptes-rendus du Premier Congrès des Philologues slaves, Prague 1930.

<sup>3</sup> M. Laskaris, *Jugoslovenska književnost u Grčkoj*, Nova Evropa, 22, Zagreb 1930, 369—372.

<sup>4</sup> 'Α Παπαγεωργίου, 'Ο Στέφανος Κουμανούδης, μεταφραστής σερβικών λαϊκών τραγουδιών (ἔξι ἀνέκδοτες μεταφράσεις), *Νέα Ἑστία*, 26, 1939, 912—914.

a été signalée par Dorothee Kadach dans *Gedenkschrift für Alois Schmaus*<sup>5</sup> (1971).

Considérablement plus nombreux sont les textes en langue grecque qui sont restés inaperçus dans notre science de la poésie populaire. Ce sont, d'abord, les chapitres sur la vie, les coutumes et la poésie du peuple serbe dans les traductions grecques des oeuvres de Dora d'Istrie, *Les Femmes d'Orient*<sup>6</sup> (1861) et *Serbische Revolution*<sup>7</sup> (1861, 1862) de Leopold Ranke, ensuite la première dissertation grecque, intitulée *Sur la poésie populaire serbe* par Joannis Pervanoglous, publiée dans la revue *Philistor*<sup>8</sup> (1862). Et alors, tout jusqu'aux guerres balkaniques, nous ne trouvons que deux contributions d'une certaine importance et présentant de l'intérêt pour notre thème: *Coutumes et chants de Bosnie et de l'Herzégovine*<sup>9</sup> (1884), d'un auteur anonyme, et *La poésie serbe*, publiée en plusieurs suites au début même de notre siècle (1903—1905), due à la plume d'Andreas Mardzokis.<sup>10</sup>

D'après les données bibliographiques la traduction en vers de Zalokostas est la première trace dans la chronologie de la présence du chant populaire serbe dans la littérature grecque. C'est que, dans la revue littéraire, paraissant à Athènes, *Pandora* (1851) on avait imprimé le chant *La fille du vieux Mourtos*,<sup>11</sup> pour lequel il était dit dans la préface „que c'est un chant populaire grec, inédit jusqu'à ce temps, sur l'origine duquel seront données ultérieurement les renseignements plus détaillés”. Dans ce même contexte, on énumère d'autres caractéristiques de ce chant: „inspiration poétique, vitesse du mouvement, harmonie du vers, souplesse de la langue dont les colorations dialectales ne sont jamais vulgaires ni grossières, puissance de l'expression — tout cela caractérise ce beau produit de la créativité populaire...” Cette note était, en effet, une petite plaisanterie du poète épirote Georgios Zalokostas, avec la rédaction de la revue renommée d'Athènes. La surprise fut générale lorsque le rédacteur de la revue eut publié que les investigations plus détaillées ont démontré „que dans ce cas-ci il ne s'agissait d'aucun chant populaire”, mais que c'était la composition poétique du poète grec connu.

Lorsque après la mort de Zalokostas a été préparée une édition de ses oeuvres complètes, il s'est trouvé que le manuscrit de cette poésie portait l'indication „kata to Illirikón”, c. à d. *d'après l'illyrique*. Zalokostas, cependant, ne connaissait pas des langues slaves, mais de toute façon il connaissait bien l'italien. C'est pourquoi il a pu trouver l'archétype de sa poésie, selon

<sup>5</sup> D. Kadach, *Ein serbisches Volkslied in griechischer Übersetzung*. Gedenkschrift für Alois Schmaus, Serta Slavica, In memoriam Aloisii Schmaus, München 1971, 323 sq.

<sup>6</sup> *Περὶ τῶν ἐν τῇ Ἀνατολῇ γυναικῶν, Συγγράμμα τῆς Κομήσεως Δώρας Ἰστρίας...* Ἀθῆναι 1861; *Οἱ Σέρβοι*, 110—207.

<sup>7</sup> Ρ. Λεοπόλδος, *Ἡ ἐπανάστασις τῆς Σερβίας...* ἐκ τοῦ Γερμανικοῦ ὑπὸ Ἀλεξάνδρου Κωστή, Ἀθῆναι 1862.

<sup>8</sup> Ἰωαν. Ἡσ. Περβάνογλους, *Περὶ τῆς δημοτικῆς τῶν Σέρβων ποιήσεως*, Φιλίστωρ 3, 1862, 542—549.

<sup>9</sup> *Ἔθιμα καὶ ᾄσματα τῆς Βοσνίας καὶ Ἑρζεγοβίνης*, Παρισσός, 8, 1884, 681—696.

<sup>10</sup> Ἀ. Μαρτζώκη, *Ἡ ποίησις τῶν Σέρβων*, Ἀττικὴ Ἱρις, 6, 1903, 184—184; 7 (1904) 17, 71, 236, 252, 260, 271; 8 (1905) 110, 148.

<sup>11</sup> Γ. Ζαλοκώστα, *Ἔργα, Προλόγος καὶ σημειώματα Κώστα Καίροφύλα, συνεργασία*: Γ. Ἑ. Ζαλοκώστα, Ἀθῆναι 1853, 339—341.



toute probabilité, parmi les chants contenus dans le recueil des traductions en italien par Niccolo Tommaseo. On s'attendrait à ce que cela fût un de nos chants populaires du recueil *Canti Illirici*; en réalité, c'est le chant du troisième livre de Tommaseo *Canti popolari greci*, publié sous le titre de *La Guerriera*.<sup>12</sup> Sous ce titre Tommaseo publie d'abord un chant populaire grec sur la femme-guerrière, et immédiatement après il ajoute: „Eccone di simile argomento una illirica . . .”, en traduisant intégralement notre chant populaire *Zlatija starca Čeivana*. Du prologue de Tommaseo il s'ensuit que l'italien *illirica* a donné *kata to Illirikon* de Zalokostas.

Dans la traduction grecque en vers de notre chant on remarque d'abord le changement du nom du vieillard *Čeivan*. Tommaseo le traduit par *Giovanni*, tandis que Zalokostas donne un nom complètement nouveau — *Mourtos*. On a changé aussi la structure métrique du chant. Au lieu du décasyllabe usuel dans la poésie populaire serbe, qu'a utilisé aussi Tommaseo, le poète épirote chante en vers populaire grec — vers iambique de quinze syllabes. Ainsi le chant de Zalokostas est réduit à 63 par rapport à 134 vers originaux. De là aussi certains changements du contenu dans la traduction en vers. Au lieu de chanter de la fille du vieillard *Čeivan* (vers 14—15), le poète grec dit que c'était la fille du fils unique, tué par les clephtes (vers 8—9). La traduction grecque omet ensuite le détail que le vieillard *Čeivan* était obligé de guerroyer pendant neuf ans et il parle d'une autre guerre au cours de laquelle la fille était devenue vizir. En somme, le poète grec présente tous les détails en forme de dialogue, en donnant, de cette façon, aux vers une plus grande vivacité au sens d'un chant de clephtes très concis. „De cette façon — conclut Dorothe Kadach — Zalokostas a réussi à créer un chant nouveau au lieu de la traduction, puisqu'il a remplacé les éléments typiques de la poésie populaire serbe par un enchaînement heureux des éléments des chants de clephtes avec les éléments de la poésie romantique grecque”.

La traduction en vers de Zalokostas n'est pas restée isolée. Une bonne trentaine d'années plus tard, précisément en 1881, le dernier poète de l'école poétique d'Athènes et du romantisme grec, Achilles Paraschos, a traduit en vers notre chant populaire *L'Empereur Lazar et l'impératrice Milica*. La traduction fut d'abord publiée dans le premier tome du recueil du poète *Poimata* (1881), dans le chapitre *Traductions*, comme imitation du chant serbe — *mimesis*.<sup>13</sup> Plus tard, au commencement de la deuxième décennie de ce siècle, le texte de Paraschos de ce chant a été repris intégralement par A. Spiliotopoulos qui l'a inséré dans sa monographie ethnographique, historique, politique et économique — *La Serbie*.<sup>14</sup>

Dans la chronologie des écrits grecs sur la poésie des peuples sud-slaves, les bibliographies notent comme première la contribution de Joannis Pervanoglous. Professeur de la littérature néo-grecque à l'Université d'Athènes, écrivain et traducteur Pervanoglous (1831—1911), dans le contexte de

<sup>12</sup> N. Tommaseo, *Canti popolari Greci*, III, 1842, 78.

<sup>13</sup> 'Α. Παράσχου, *Ποιήματα, τόμος πρώτος, Ἀθήναι*; 1881, *Μεταφράσεις*, 257—318.

<sup>14</sup> 'Α. Σπυλιωτοπούλου, *Σερβία, μελέτη ἐθνογραφική, ἱστορική, πολιτική καὶ οἰκονομική, τόμος Α', Ἀθήναι* 1912, 89—93.

sa dissertation *Sur la poésie populaire serbe*, cite lui-même aussi quelques sources importantes. Ainsi, il dit que les chants populaires serbes, inconnus jusqu'à Vuk Karadžić, ont émerveillé le monde civilisé dès qu'ils furent publiés, „et la sage madame Talvj les a traduits en langue allemande”. Niccolo Tommaseo a aussi — ajoute Pervanoglous — traduit dans son recueil connu des chants toscans, corsicains, illyriques et grecs, „un nombre, point du tout insignifiant, des chants populaires serbes en langue littéraire italienne, avec différentes notes”. C'est dans ces notes qui accompagnent des chants particuliers, particulièrement dans la préface de Tommaseo au livre *Canti illirici*, que nous retrouvons l'ossature de l'étude de Pervanoglous. L'auteur grec ne mentionne pas d'autres sources, mais la division de la poésie populaire épique serbe en trois cycles des chants nous renvoie au quatrième chapitre de l'oeuvre de L. Ranke *Serbische Revolution*, tandis que le cycle des chants sur Karageorges nous mène à l'oeuvre déjà mentionnée de Dora d'Istrie.<sup>15</sup> Certains détails encore, tels que cette interprétation du nom de *polje Kosovo*, comme „le champ des merles, probablement parce que dans ce champ il y avait beaucoup de ces oiseaux”, élargissent le cercle des sources de Pervanoglous aussi sur l'*Index explicatif* dans l'oeuvre *Poésies populaires serbes*, traduites sur les originaux, par Auguste Dozon (Paris 1869).

Dans le contexte de son exposé Pervanoglous compare, en plusieurs occasions, la poésie serbe et grecque, homérique. „Dans les chants épiques serbes — dit l'auteur grec — ce sont les sons homériques qui nous entourent; comme conséquence du sujet, il y prédomine l'élément épique et nous rappelle le style agréable et serein des chants homériques”. Les chants de Marko Kraljević célèbrent les exploits du héros slave, „Achille et Hercule de la Serbie”. Et l'empereur Lazar, s'asseyant à diner, „a pu répéter les paroles glorieuses du Grec Léonidas: dinons en paix, demain nous deviendrons la pâture des corbeaux!”<sup>16</sup>

Les auteurs grecs du XIX siècle ont non rarement accentué que la poésie populaire des Serbes voisins était insuffisamment connue en Grèce. Les traductions ne sont pas nombreuses et les chants qui ont été traduits ne sont pas les plus beaux, ceux auxquels pensait Pervanoglous lorsqu'il faisait remarquer qu'il serait bon „de traduire quelques chants serbes afin que les Grecs se rendent mieux compte combien les Serbes, leurs voisins, leur sont semblables...” Ce vide dans la littérature grecque du dernier siècle a été comblé dans une certaine mesure par les traductions, publiées presque simultanément et dans la même revue *Hrysallis*, de Niccolo Tommaseo et de Stephanos Koumanoudis.

Quatre décennies avant Lascaris, sur les traductions grecques de la poésie orale serbe de Tommaseo a attiré l'attention de savant et traducteur italien Emilio Teza. Il a signalé, en même temps, que dans l'héritage littéraire de Tommaseo se trouvaient environ quarante traductions inédites de nos chants populaires en langue grecque. Teza, malheureusement, ne donne pas la liste complète de ces traductions, restées en manuscrit. La tentative de Lascaris de découvrir ces traductions dans l'héritage littéraire de Tommaseo

<sup>15</sup> *Op. cit.*, 143 squ.

<sup>16</sup> I. Pervanoglous, *Op. cit.*, 545.

que l'on conserve dans la Bibliothèque nationale à Florence, est restée sans résultat. Il reste à les chercher, conclut Lascaris, parmi les papiers de Teza lui-même que l'on garde dans la Bibliothèque Marcienne à Venise. Si la trace des manuscrits de Tommaseo s'y perd aussi, nous supposons que ces traductions inédites aient pu s'égarer quelque part dans la rédaction de la revue *Hrysallis*, dans laquelle en ont été publiées quatorze en tout. La rédaction de cette revue d'Athènes a publié d'abord sept traductions de Tommaseo, en les accompagnant de la préface suivante: „C'est avec plaisir que nous publions les chants suivants de notre soeur Serbie, traduits par . . . N. Tommaseo. Dans nos prochains numéros nous publierons aussi d'autres chants qu'il a traduits.”

Ces „autres chants” ont été publiés ensuite en trois numéros de la revue, d'abord cinq et puis encore deux fois un chant dans chaque numéro. Dans l'entretemps, avant ces deux derniers chants de Tommaseo, ont été publiées les traductions de Stephanos Koumanoudis. C'est précisément ce qui donne matière à réflexion. On a interrompu la continuité annoncée dans la publication des traductions de Tommaseo et, tout à coup, on publie tous les quinze chants en traduction de Koumanoudis. Si, en outre, l'on sait que parmi les oeuvres posthumes de deux traducteurs on avait trouvé encore d'autres traductions de nos chants populaires, il est certain alors que la rédaction de la revue *Hrysallis* en a reçus plus qu'elle n'en avait publiés. Nous y pensons surtout aux traductions de Tommaseo qui, pour cette raison, auraient pu être découvertes dans quelques archives d'Athènes.

Pour la traduction en langue grecque Tommaseo n'a choisi que des chants lyriques et cela, comme Lascaris l'a déjà établi, sept chants nuptiaux, un chant religieux, trois chants d'aveugles et un chant d'amour, une chanson bachique de Perast et une lamentation (chant funèbre de Paštrovići). Tommaseo a donné presque toutes ses traductions en vers iambique de quinze syllabes. Il n'a abandonné ce vers qu'en quatre chants, traduits dans le mètre de l'original. Ce sont ces deux poésies plutôt longues, publiées après les traductions de Koumanoudis et deux plus courtes en manuscrit publié par Emilio Teza.

Le premier écho important des traductions de Tommaseo étaient, en effet, les traductions de Stephanos Koumanoudis qui le reconnaît lui-même dans une brève lettre, adressée à la rédaction de la revue *Hrysallis*:

„Dans deux numéros précédents de votre revue vous avez publié, et vous avez bien fait de le faire, les traductions de quelques chants populaires serbes qu'a faites en Italie l'estimé historien de la littérature Tommaseo. En les lisant, j'ai trouvé le motif de mentionner, moi aussi, certaines de mes traductions de ce genre que j'avais faites aux années précédentes et que je vous envoie aujourd'hui pour les publier. En réalité, c'est vraiment beau de nous approcher, de temps en temps, des sources naturelles de la poésie populaire . . . Aux autres à juger mes traductions et je mentionne uniquement que j'ai essayé de les traduire littéralement et dans la plupart de celles que je vous envoie aujourd'hui, j'ai même gardé le rythme métrique de l'original.”<sup>17</sup>

<sup>17</sup> *Xῆραλλις*, Γ' (1865), 109.

Si l'on ajoute, a quinze traductions publiées, aussi ces six qui ont été conservées dans ses manuscrits et publiées en 1939 seulement, Koumanoudis a traduit vingt et une de nos chansons populaires lyriques en tout. Dans une note manuscrite on lit que ces traductions ont été faites justement cent ans avant leur publication, c. à d. en 1839, à l'époque où Koumanoudis faisait ses études à Munich. Cette donnée réfute l'opinion de Lascaris selon laquelle Koumanoudis avait traduit nos chants au temps de sa jeunesse pendant qu'il séjournait en Serbie et fréquentait l'école à Belgrade.

Après les traductions de Niccolo Tommaseo et de Stéphanos Koumanoudis, quatre décennies entières se sont écoulées avant l'apparition de l'essai du traducteur nouveau d'Andreas Mardzokis. Il a publié, au commencement même de ce siècle, en plusieurs suites, l'écrit *La Poésie serbe* et les traductions de quinze chansons lyriques. Dans un bref aperçu qui accompagne les traductions, basé principalement sur la *Storia della poesia lirica* d'A. de Gubernatis, A. Mardzokis dit: „Dans l'histoire de la poésie lyrique en général, parmi les poésies de tous les peuples, mon attention a été particulièrement attirée par la poésie serbe et j'ai senti le désir d'en présenter un certain tableau en traduction versifiée au lecteur grec . . .” Ses traductions ont été faites sur le texte italien dans le *Florilegio lirico* d'A. de Gubernatis et dans *Il libro dell' amore* (1885) de Marcantonio Canini.

En concluant cet aperçu chronologique de la présence du chant populaire serbe dans la littérature grecque jusqu'au début de ce siècle, nous constatons que les voies qui y menaient étaient différentes, depuis les traductions des chants des collections de Vuk Karadžić, comme l'avaient fait N. Tommaseo et St. Koumanoudis, jusqu'aux traductions, en vers aussi, pour la plupart de l'italien, ensuite de l'allemand et du français. La science de la littérature grecque et le lecteur grec du dernier siècle ont appris de cette façon beaucoup plus de choses sur notre poésie populaire que le lecteur serbe n'avait l'occasion d'apprendre à connaître la poésie orale néo-grecque. Un rôle décisif y ont joué non seulement une plus grande articulation et l'approfondissement épique de notre vers populaire par rapport au vers grec, mais aussi les événements historiques mouvementés, surtout dans l'histoire du peuple serbe, après lesquels il apparaissait régulièrement en Grèce quelque traduction de nos chants populaires ou un écrit sur ceux-ci.



Ioannis PAPADRIANOS

Institut für Balkanologie  
Saloniki

## DER GRIECHISCHE GELEHRTE PANAGIOTIS PAPASKOSTOPOULOS UND DIE SERBEN (1820—1879)

Die Beziehungen zwischen Griechen und Serben waren immer eng. Die Serben und die anderen Südslawen standen seit der Zeit ihres Vordringens auf der Balkanhalbinsel unter dem vielseitigen Einfluss von Byzanz, das die Überkommenschaft der antiken griechischen Kultur weiterhin pflegte. Wir sollten dabei nicht vergessen, dass das Kloster Chilandar, die Pflanzstätte der mittelalterlichen serbischen Erziehung, auf dem Athos, also auf dem griechischen Boden, lag.<sup>1</sup> Diese freundschaftlichen Beziehungen zwischen Griechen und Serben hielten auch nach der Eroberung Konstantinopels durch die Türken an, ja wurden sogar noch enger, denn die schwierigen Lebensbedingungen, die nach dem Fall von Byzanz in den griechischen Gebieten herrschten, zwangen viele Bewohner dieser Gebiete im benachbarten Serbien Zuflucht zu suchen, wo sie bei den gleichgläubigen Serben freundschaftliche Aufnahme fanden. Gerade diese griechischen Auswanderer aber wurden dann auf wirtschaftlichem, gesellschaftlichem und kulturellem Gebiet die Hauptförderer einer griechisch-serbischen Zusammenarbeit, die im 18. und 19. Jh. ihren Höhepunkt erreicht.<sup>2</sup>

Unter den Griechen, die auf kulturellem Gebiet viel zu der griechisch-serbischen Zusammenarbeit beigetragen haben, ist auch der gelehrte Panagiotis Papakostopoulos zu nennen. Freilich ist diesem griechischen Gelehrten bis heute von der Geschichtswissenschaft noch nicht die gebührende Aufmerksamkeit zuteil geworden. So wird Panagiotis Papakostopoulos in der griechischen historischen Literatur nirgends angeführt und auch die serbi-

<sup>1</sup> В. Вујић, *Трци и Срби*, Летопис Матице Српске, 190, 2 (1897), 1—23; 191, 3 (1897), 46—73; 192, 4 (1897), 100—127.

<sup>2</sup> Д. Ј. Поповић, *О цинцарима*, Прилози питању постанка нашег грађанског друштва, 2 Aufl., Beograd 1937, 110 ff. I. A. Papadrianos, *Ένας μεγάλος Μακεδόνας απόδημος: Εὐφρόνιος Ραφαήλ Παπαγιαννοῦσης-Πόποβιτς, Πνευματικοὶ ἄνδρες τῆς Μακεδονίας κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν*, Thessaloniki 1972, 109—111.

schen Forscher widmen seinem Leben und Wirken nur wenige Zeilen. Jedoch im Belgrader Archiv der SR Serbien finden sich genügend Schriftstücke, die Einblick in die Lehrtätigkeit von Panagiotis Papakostopoulos für die Jahre gewähren, in denen er als Griechischlehrer am serbischen Gymnasium in Belgrad tätig war. Andererseits vermag uns ein aufmerksames Studium der fünf Übersetzungen von Papakostopoulos aus dem Griechischen ins Serbische zur Erkenntnis der Ziele zu verhelfen, die der Verfasser mit seinem Übersetzerwerk verfolgte, um den Grad seiner Dienste, die er der serbischen Literatur geleistet hat, würdigen zu können. Schliesslich erhalten wir noch wertvolle Hinweise für den Familienstand von Panagiotis Papakostopoulos durch seinen Grabstein, der sich in Belgrad auf dem Neuen Friedhof (Novo groblje) befindet.

Auf grund dieser historischen Anhaltspunkte wollen wir nun versuchen, ein möglichst genaues Bild vom Leben und Wirken dieses griechischen Gelehrten aufzuzeichnen.

I. Panagiotis Papakostopoulos wurde 1820 in dem westmazedonischen Marktflecken Welwendos geboren, der im Regierungsbezirk Kozani liegt und heute politisch zu Griechenland gehört. Die Volksschule besuchte er in seinem Heimatort und das Gymnasium in der benachbarten Stadt Kozani. Um 1835 etwa verliess er seine unter türkischen Herrschaft stehende Heimat und ging in die Woiwodina, wo er sich in Novi Sad niederliess<sup>3</sup>. Dort hatte die griechische Kolonie bereits 1782 ihre eigene Schule gegründet. Sofort nach seiner Ankunft in Novi Sad wurde Panagiotis Papakostopoulos an dieser griechischen Schule als Lehrer angestellt. Papakostopoulos erfüllte seine Pflicht gewissenhaft und bemühte sich mit ganzer Kraft um das Gedeihen der griechischen Schule, an der es einen doppelten Zweck zu erfüllen galt: einmal den Griechen zu helfen, ihr Nationalbewusstsein zu erhalten und zum anderen seine Landsleute mit den Kenntnissen auszustatten, die zur besseren Erledigung ihrer Handelsgeschäfte erforderlich waren.<sup>4</sup>

Gleichzeitig begann der griechische Gelehrte in Novi Sad Serbisch zu lernen. Um diese Sprache schneller und besser zu erlernen, nutzte er jede Gelegenheit, mit Serben in freundschaftlichen Beziehungen zu kommen. Neben Serbisch fing er in Novi Sad auch schon an, Deutsch zu lernen, denn er hatte vor, in Österreich ein Universitätsstudium aufzunehmen.<sup>5</sup> Tatsächlich verlässt Panagiotis Papakostopoulos Anfang 1847 Novi Sad und geht nach Wien, wo er sich an der Universität der österreichischen Hauptstadt als Student der Medizin immatrikuliert. Die griechische Dreifaltigkeitspfarre zu Wien gewährte dem mittellosen Papakostopoulos jede nur mögliche

<sup>3</sup> *Одисеја, Омиров спев у XXIV песме*, aus dem Altgriechischen übertragen von dr Panajot Papakostopulos (Vorwort Svetomir Nikolajević), Beograd 1881, II. iWeiter: Папакостопулос, *Одисеја* (Vorwort Sv. Nikolajević); M. Ђ. Милићевић, *Поменик знаменитих људи у српског народа новијег доба*. Beograd 1888, 511 (Weiter: Милићевић, *Поменик*).

<sup>4</sup> В. Стајић, *Цинцари у Новом Саду*, Гласник историјског друштва у Новом Саду, IX, 1936, 3, 258. Vergl. auch Д. Поповић, *О Цинцарима*, 225. Dieser Forscher nimmt freilich irrtümlich an, dass Panagiotis Papakostopoulos 1850 an der Griechischen Schule von Novi Sad Unterricht erteilt hat.

<sup>5</sup> Милићевић, *Поменик*, 502.

finanzielle Hilfe, damit sich dieser voll seinem Studium hingeben konnte. Auf diese Weise war Panagiotis Papakostopoulos nach sechsjährigem Studium in der Lage nicht nur seine Abschlussprüfung als Arzt zu bestehen, sondern auch den medizinischen Doktorgrad zu erwerben.<sup>6</sup>

Ende 1853 kehrt Papakostopoulos nach Serbien zurück und lässt sich in Belgrad nieder, wo er kurze Zeit ausschliesslich vom Ertrag seiner ärztlichen Praxis lebt.<sup>7</sup> Am 7. Januar 1854 jedoch schlägt der Generalinspektor der serbischen Schulen, P. Simonović, dem Kultursministerium vor, Panagiotis Papakostopoulos zum Griechischlehrer des Belgrader serbischen Gymnasiums zu ernennen. Der Vorschlag des Inspektors wird genehmigt und mit einem Erlass des Fürsten Aleksandar Karađorđević wird Papakostopoulos am 28. Januar des Jahres in die obige Stelle berufen.<sup>8</sup> Schliesslich nach sechs Monaten zwingen familiäre Gründe Panagiotis Papakostopoulos, von seiner Stelle als Griechischlehrer zurückzutreten, Belgrad zu verlassen und nach seinem Heimatort Welwendos zurückzukehren, wo er sich etwa drei Jahren aufhält.<sup>9</sup>

Doch 1857 kehrt Panagiotis Papakostopoulos nach Serbien zurück und wird am 30. Oktober des Jahres wiederum zum Griechischlehrer des Serbischen Gymnasiums von Belgrad ernannt.<sup>10</sup> Papakostopoulos hält nun diese Stelle bis 1874, siebzehn Jahre also, und ist nun nicht mehr gezwungen, seinen Wohnsitz zu wechseln um Arbeit zu finden. Von jetzt ab wird auch sein künftiges Leben ruhiger und er entschliesst sich eigene Familie zu gründen.

Er heiratet Euthalia, die, wie aus dem Namen hervorgeht, zweifellos eine Griechin war. Aus der Ehe des Panagiotis Papakostopoulos mit Euthalia gingen drei Kinder hervor: Perikles (1857—1878), Euphrosyne (1861—1867) und Platon (1864—1915).<sup>11</sup> Es ist bezeichnend, dass alle drei Nachkommen dieses griechischen Gelehrten altehrwürdige griechische Namen tragen.

Wie wir schon sagten, behielt Panagiotis Papakostopoulos seine Stelle als Lehrer am Serbischen Gymnasium zu Belgrad bis 1874. Am 3. Oktober dieses Jahres jedoch wurde er dieser Stelle enthoben und als Arzt im Regierungsbezirk von Belgrad eingesetzt.<sup>12</sup> Die Gründe, die den damaligen Kulturminister Filip Hristić zur Entlassung dieses vorzüglichen Lehrers bewogen haben, sind uns nicht bekannt. Sicher ist aber dass diese Entlassung aus dem Schuldienst den griechischen Gelehrten erbitterte und tief beleidigte. Papakostopoulos ist nun gezwungen, als Arzt die umliegenden Ortschaften

<sup>6</sup> *Ἀρχεῖα τῆς Ἑλληνικῆς Κοινότητος τῆς Ἀγίας Τριάδος ἐν Βιέννῃ*. National-Schule, Faszikel 2, Nr. 42/1847; Faszikel 3, Nr. 166/1853. Auf diese Geschichtsquelle hat mich mein Freund Herr Georgios Kioutoutskas hingewiesen, dem ich an dieser Stelle ebenfalls bestens danken möchte.

<sup>7</sup> Миллићевих, Поменик, 512.

<sup>8</sup> Siehe Arhiv Srbije, Ministarstvo Prosvete, F. III—R 81/1872. (Weiter: AS, MPr.). Vergl. auch A. Папахристу, *Грике школе у Београду у XIX веку*, Настава и Васпитање, Nr. 3, 1970, 370.

<sup>9</sup> AS, MPr., F. III-R 81/1872.

<sup>10</sup> AS, MPr., F. III-R 81/1872.

<sup>11</sup> I. A. Papadrianos, *Serbian epitaphs of Greeks from Belgrade XIXth-XXth century*, 1980 *Balkan Studies* 21/1, 120. (Weiter: Papadrianos, *Serbian epitaphs*).

<sup>12</sup> AS, MPr., F. XV-R 471/1874.

von Belgrad auf schlechten Strassen zu besuchen und sich damit abzuquälen. Und bei alledem starb auch noch sein Sohn Perikles im blühenden Alter von 21 Jahren. All das zerrüttete seine Gesundheit und führte schliesslich in der Nacht vom 29. zum 30. Mai 1879 zu seinem Tode; er war 59 Jahre alt geworden.<sup>13</sup>

Nach seinem Tod wird der Stammbaum der Familie durch seinen Sohn Platon fortgesetzt, der seinem Studium wie auch seinem Beruf nach viel Ähnlichkeit mit seinem Vater hat. Er studiert Medizin, promoviert zum Doktor der Medizin und 1899 ist er als Schularzt bei Serbischen Gymnasium von Belgrad bedienstet.<sup>14</sup> Platon Panagiotou Papakostopoulos heiratete Emilia (1872—1963) offensichtlich eine Serbin, von der er zwei Kinder bekam: Miloš (1899—1907) und Ljubica (1903—1917), die also schon in jungen Jahren starben. Mit dem Tode Emilia, der Ehefrau des Platon Papakostopoulos, im Jahre 1963<sup>15</sup> starb die Familie aus.

II. Ausser seinem Leben ist auch die vielseitige Tätigkeit des Panagiotis Papakostopoulos für den Forscher interessant und zwar an erster Stelle seine Lehrtätigkeit. Papakostopoulos war mit seiner griechischen Muttersprache und seinen gleichzeitig guten Kenntnissen des Serbischen der geeignetste Mann für den Griechischunterricht an serbische Schüler. Bei der Ausübung seines Lehrberufs unterstützte ihn, neben seinen Kenntnissen, auch sehr sein menschliches Wesen. Mit seinem Feingefühl, seiner Aufrichtigkeit und seiner Güte wusste er sich den Herzen seiner Schüler näher zu bringen und bei ihnen beliebt zu werden.<sup>16</sup> Viele seiner serbischen Schüler lernten bei ihm die griechische Sprache zu beherrschen um die griechische Literatur zu benutzen und einzelne Werke aus dem Griechischen ins Serbische zu übersetzen. Von diesen Schülern des Panagiotis Papakostopoulos sei hier nur beispielweise der bedeutende serbische Schriftsteller und Politiker Svetomir Nikolajević (1844—1922) angeführt. Nikolajević ist unter anderem der Verfasser der ersten serbischen Abhandlung über den griechischen Volkshelden Rhigas Pherraios, der ein lebendiges Bild vom Zusammenhalten aller Balkanvölker zur Sprengung des türkischen Joches abgegeben hat. Die Abhandlung, die 1889 erschienen ist,<sup>17</sup> stützte sich vornehmlich auf griechische Quellen.

Papakostopoulos unterwies jedoch seine Schüler nicht nur in der griechischen Sprache, sondern, wo sich die Gelegenheit ergab, betonte er ihnen gegenüber, da die heutigen Griechen und Serben in der Entwicklung ihrer Geschichte einen gemeinsamen Weg gehen und dass Interesse der beiden Völker eine enge Zusammenarbeit erfordert. Doch hören wir, was Svetomir Nikolajević wörtlich über die Auffassungen seines Lehrers von der griechisch-

<sup>13</sup> Παπακωστωπουλος, *Οδισυја* (Vorwort Sv. Nikolajević), V—VI; Милићевић, *Поменик*, 512.

<sup>14</sup> *Споменица о стогодишњици прве мушке гимназије у Београду*, 1839—1939, 432.

<sup>15</sup> Papadrianos, *Serbian Epitaphs*, 120—121.

<sup>16</sup> Siehe AS, MPr., F. III-R 81/1872. Velg. auch Παπακωστωπουλος *Οδισυја* (Vorwort Sv. Nikolajević), III.

<sup>17</sup> *Рига из Фере, песник и патриота грчки*, Öffentlicher Vortrag des Prof. Svet Nikolajević gehalten den 19. März 1889 im Saale der Hochschule zu Beograd, Beograd. 1889.



-serbischen Freundschaft und Zusammenarbeit schreibt: „Als in den ersten Jahren unseres Jahrhunderts auf dem Balkan die Sonne der Freiheit aufzugehen begann, hatten die Balkanvölker einen gemeinsamen Glauben, der zu einer Macht werden konnte; die Völker glaubten nämlich, dass ihr Zusammenhalten eine geschichtliche Notwendigkeit sei. Leider haben es ihre Feinde im Ausland, ebenso wie ihre patriotischer Gefühle baren Literaten und Politiker im Inland vermocht, diesen Glauben zu erschüttern, ja beinahe zu zerstören. Papakostopoulos aber hat bis ans Ende seines Lebens nicht aufgehört, innerhalb und ausserhalb der Schule, Interpret der geheiligten Idee von der Solidarität der Griechen und Serben zu sein. Für diese Idee hat er gelebt und ist gestorben mit der Überzeugung von ihrer Richtigkeit.“<sup>18</sup>.

Doch Panagiotis Papakostopoulos machte sich nicht nur durch seine Lehrtätigkeit verdient um das geistige Leben der Serben, sondern auch durch sein schriftstellerisches Wirken, das zum grössten Teil in den Übersetzungen besteht, die er aus dem altgriechischen in serbische Sprache verfasst hat. Im Jahre 1873 übersetzt er ins Serbische eine der bedeutendsten klassischen Tragödien, die „Antigone“ von Sophokles.<sup>19</sup> Diese Tragödie, gibt der Übersetzer in Prosa wieder, da ihm für eine Fassung in Versen wahrscheinlich die poetische Ader fehlte. Um den Leser seiner Übersetzung besser in den Stoff einzuführen, gibt Papakostopoulos eingangs einige biographische Daten über Sophokles, analysiert die Handlung der Tragödie und kommentiert ihren gedanklichen Inhalt.<sup>20</sup>

Im nächsten Jahr, 1874, übersetzt Panagiotis Papakostopoulos ins Serbische die „Ermahnung an Demonikos“ (*Παράνεις προς Δημόνικον*) des Redners Isokrates und lässt sie erscheinen.<sup>21</sup> Hier müssen wir unterstreichen, dass diese Schrift des Isokrates nicht zum erstenmal ins Serbische übersetzt wurde. Schon lange vorher, nämlich 1807, hatte ein anderer griechischer Gelehrter, der in Zemun als Lehrer tätige Georgios Zachariadis, die „Ermahnung an Demonikos“ des Redners Isokrates ins Serbische übertragen.<sup>22</sup> Doch die beiden griechischen Autoren gehen bei ihrer Übersetzung nach verschiedenen Gesichtspunkten vor. Zachariadis bemüht sich, den altgriechischen Text möglichst wörtlich wiederzugeben, wodurch die Übersetzung an vielen Stellen unverständlich wird. Papakostopoulos dagegen will vor allem genau verständlich sein, was freilich nicht bedeutet, da er dabei das antike Original klittert. Unabhängig davon freilich ist der Zweck, den Zachariadis und Papakostopoulos mit ihrer Übersetzung verfolgen, der gleiche. Beide wollen, zumal da sie Lehrer waren, der Jugend die sittenformenden Aufforderungen, welche die „Ermahnung an Demonikos“ des Redners Isokrates umfasst, weitergeben.

<sup>18</sup> Παπακοστούπουλος, *Οδισσία* (Vorwort Sv. Nikolajević), IV—V.

<sup>19</sup> *Σοφοκλέα τραγῆδιαν Ἀντιγόνην*, Aus dem Altgriechischen übertragen von d. Papakostopoulos, Beograd 1878.

<sup>20</sup> *Ibid.*, I—XIII.

<sup>21</sup> *Ἰσοκράτους βῆσις, Σοῦτος Διμόνικου*, aus des altgriechischen übertragen von dr. Papakostopoulos, Beograd 1874.

<sup>22</sup> Siehe I. A. Papadrijanos, *Der griechische Gelehrte Georgios Zachariadis und sein Beitrag zum slavischen Schrifttum in 19. Jahrhundert*, Balkan Studies, 17/1, 1976, 86—87.

Im gleichen Jahr, 1874, wählt und übersetzt Panagiotis Papakostopoulos noch ein anderes altgriechisches Werk, das jedoch ganz anderer Art war. Es handelt sich bei dieser Schrift um die „Totengespräche“ (*Νεκρικοὶ Διάλογοι*) des Lukianos von Samosata,<sup>23</sup> der einer der bedeutendsten griechischen Gelehrten und Schriftsteller des 2. Jh. n. Chr. war. Dieses Werk Lukians, das die religiösen Anschauungen seiner Zeit satirisch behandelt, war bis dahin, soweit uns bekannt ist, noch nicht ins Serbische übersetzt worden. Das heisst aber nicht, dass Lukian den Serben völlig unbekannt war. Eine andere seiner Schriften mit dem Titel „Das Gericht der Vokale“ (*Ἡ δίκη τῶν φωνηέντων*) war 1834 von dem obengenannten griechischen Lehrer Georgios Zachariadis ins Serbische übertragen worden.<sup>24</sup>

Panagiotis Papakostopoulos setzt seine Übersetzertätigkeit auch in den kommenden Jahren fort. So übersetzt er 1877 die „Batrachomyomachie“ (den Froschmäusekrieg) ins Serbische,<sup>25</sup> eine altgriechische Dichtung, die in der hellenistischen Zeit irrtümlich Homer zugesprochen wurde. Diese Dichtung, gemischt aus Satire und Humor, gibt der Übersetzer auch in Prosa wieder.

Die Krönung des Übersetzerischen Werkes von Panagiotis Papakostopoulos ist seine serbische Übersetzung der ganzen „Odyssee“ (*Ὀδύσσεια*) Homers. Diese Übersetzung von Papakostopoulos, ebenfalls in Prosafassung, sollte vorerst Manuskript bleiben und erst 1881, also nach dem Tode des Verfassers, erschien sie unter der Sorgewaltung seines Schülers Svetomir Nikolajević und des Đorđe Maletić im Druck.<sup>26</sup> Die Bedeutung, welche die Übersetzung der „Odyssee“ des Homers durch Panagiotis Papakostopoulos für die serbische Literatur hatte, kann man erst richtig erfassen, wenn man bedenkt, dass bis dahin die Serben in Übersetzung nur ein paar Auszüge aus dem unsterblichen Werk dieses altgriechischen epischen Dichters gekannt hatten.<sup>27</sup>

Wie schon oben gesagt, konnte Papakostopoulos neben Griechisch und Serbisch auch Deutsch. Deshalb übersetzte er 1872 das Totenamt der griechisch-orthodoxen Kirche aus dem Griechischen ins Deutsche. Die Übersetzung trug den Titel „Exequien oder Leichen-Begräbniss für Laien der griechisch-orthodoxen Christen“. Sie wurde im gleichen Jahre in Belgrad von der Serbischen Staatsdruckerei gedruckt.<sup>28</sup>

<sup>23</sup> Лукијанови разговори мртваца, aus dem Altgriechischen übertragen von dr. Papakostopoulos, Beograd 1874.

<sup>24</sup> Siehe Papadrianos, *Der griechische Gelehrte Georgios Zachariadis*, 90—91.

<sup>25</sup> Омрoва βατράχομιομαχίја или бој жаба и мишева, aus dem Altgriechischen übertragen von dr. Papakostopoulos, Beograd 1877.

<sup>26</sup> Zum vollständigen Titel der Übersetzung von Homers *Odyssee* durch Panagiotis Papakostopoulos siehe weiter oben, S. 2, Anm. 3. Diese Übersetzung von Papakostopoulos wurde 1950 in Belgrad von dem Verlag „Prosveta“ unter Aufsicht von Milentije Stoiljković nachgedruckt.

<sup>27</sup> Zu den serbischen, kroatischen und slovenischen Übersetzungen von Homers *Odyssee* und *Ilias* siehe M. H. Бурнѣ, *Хомер у нашим књижевностима. Покушај библиографје превода Илијаде и Одисеје и радова о Хомеру*, *Živa Antika*, 4/2 1954, 416—424.

<sup>28</sup> *Exequien* oder Leichen-Begräbniss für Laien der griechisch-orthodoxen Christen. Aus dem griechischen Originale wortgetreu übersetzt vom P. Papakostopoulos, Professor am fürstlich-serbischen Gymnasium zu Belgrad. Belgrad 1872.

Schliesslich muss in das schriftstellerische Gesamtwerk von Panagiotis Papakostopoulos eine kleine Schrift einbezogen werden, die er serbisch verfasst hat und welche den Titel „Jelinski jezik“ (Die hellenische Sprache) trägt. Die Arbeit wurde 1878 verfasst und behandelt die Geschichte der griechischen Sprache und ihre Aussprache.<sup>29</sup>

Unser heutiger Bericht über das schriftstellerische Werk dieses griechischen Gelehrten dürfte also zu folgenden Ergebnissen führen: 1) Die schriftstellerische Tätigkeit von Papakostopoulos besteht vor allem aus Übersetzungen und zwar aus fünf griechischen Vorlagen in serbischer und einer in deutscher Sprache. 2) Unser griechischer Gelehrter besass ein ausgeprägtes Verantwortlichkeitsgefühl und fing daher erst im letzten Jahrzehnt seines Lebens zu übersetzen an, d.h. als er genügend Erfahrungen gesammelt hatte. Darum aber zeichnen sich seine Übersetzungen auch durch ihre Schönheit des Ausdrucks und ihre Klarheit aus. 3) Sein Übersetzerwerk zeigt, dass Papakostopoulos einerseits bei der Auswahl der von ihm zu übersetzenden Texte eine glückliche Hand bewies und dass er andererseits mit seinen Übertragungen rein praktische Ziele verfolgt hat. Freilich unser Bericht über die Tätigkeit des Panagiotis Papakostopoulos wäre lückenhaft, wenn wir nicht auch die Dienste anführen würden, die er als Arzt den Serben geleistet hat. In den Jahren seiner Tätigkeit als Griechischlehrer des Serbischen Gymnasiums zu Belgrad betreute und behandelte er ärztlich die kranken Schüler dieses Gymnasiums kostenlos.<sup>30</sup> Ausserdem war er von 1863—1864 ehrenamtliches ärztliches Mitglied der ständigen Gesundheitskommission.<sup>31</sup> Beeindruckend war schliesslich auch im August 1866 sein Beistand für die Bewohner von Belgrad, als diese furchtbar unter der Cholera zu leiden hatten, welche in der Stadt ausgebrochen war.<sup>32</sup>

Wir haben in diesem kurzen Bericht versucht nur einige Fragen zu klären, die mit dem Leben des griechischen Gelehrten Panagiotis Papakostopoulos und mit seinen vielseitigen Beziehungen zu den Serben zu tun haben. Jedoch der Gesamtfragenkreis über Leben und Tätigkeit von Papakostopoulos, der noch gebieterisch auf seine Klärung wartet, bleibt problemreich und mannigfaltig. Wir hoffen aber, uns mit diesen Problemen demnächst in einer eingehenden Arbeit befassen zu können.

<sup>29</sup> Παπακωστωπουλος *Јелински језик*, Београд 1878.

<sup>30</sup> AS, MPr., F. I—R 126/1862.

<sup>31</sup> AS, MPr., F. VII—R 1175/1863; F. VIII—R 1315/1864.

<sup>32</sup> AS, MPr., F. V—R 1015/1866.





Athanasie ANGELOPOULOS

Institute for Balkan Studies  
Thessaloniki

RELIGIOUS, EDUCATIONAL AND NATIONAL SYMBIOSIS  
OF GREEKS AND SERBS IN SOUTHERN SERBIA UNDER  
THE JURISDICTION OF THE ECUMENICAL PATRIARCHATE  
(SECOND HALF OF THE 19<sup>th</sup> CENTURY)

1. *Introduction*

The symbiosis of Greeks and Serbs in the three metropolitan areas of the Ecumenical Patriarchate, that is the metropolitan areas of Skopia, Rasko-Presreni and Devron Velissou, in the lands of the Old Southern Serbia and Northern Macedonia, was generally peaceful and conciliatory. We refer to the second half of the 19th century up to the Balkan wars, a period of intensive national competition in the Balkans. For a sound evaluation of my position we must take under consideration the basic presuppositions of the above climate of symbiosis. Firstly, these two peoples had the same religion, they were Christian orthodox, and they were living under a tough Ottoman yoke. Secondly, the diplomatic relations between Serbian Sovereignty and Greek Kingdom were generally being developed positively during that period. Thirdly, the Ecumenical Patriarchate of Constantinople was responsible towards the Sublime Porte, on the basis of precise privileges, concerning the schools, churches and communities for the religious, educational and communal organization of the orthodox peoples of the Ottoman Empire, regardless of race and language. Fourthly, the Serbian Sovereignty and the Serbian Church, looking especially forward to the religious, educational and national emancipation of Serbian people of these areas, followed a policy and tactics of absolute cooperation with the Ecumenical Patriarchate and they were always supporting the spiritual, economical and privileged interests.

## 2. The Ecumenical Patriarchate towards the Serbian Church Generally

Under the above presuppositions, the normal development of relationship between the Ecumenical Patriarchate and the Serbian Church was completed in 1879. In that year, the autonomous Serbian Church of 1831 was proclaimed independent by the Ecumenical Patriarchate, and recognized by all the Orthodox Churches.

This fact of complete ecclesiastic emancipation of the Serbians, had been a great event for the political and ecclesiastical Serbian diplomacy; since through the normal relationship between Serbia and Ecumenical Patriarchate the presuppositions were secured for the protection and development of the ecclesiastical, spiritual and educational identity of Serbians under direct jurisdiction of the Patriarchate in the metropolitan areas of Skopia, Rasko-Presreni, and Devron-Velissou.

The Foreign Minister of Serbia Jovan Ristić in 1879, having in mind these perspectives, stated to the Ecumenical Patriarch of Constantinople Joakim the following: „Mi ćemo i dalje očuvati dogmatske veze sa njom; ona će u nama i dalje nalaziti svagda verne i odane pravoslavne sinove, gotove da podržavamo nju i njen ugled”.<sup>1</sup> (We shall keep the dogmatic relations with Her in the future as well as She will always find in ourselves, the loyal and devoted orthodox sons, ready to support Her and Her authority).

This statement of J. Ristić, repeated by the Serbian king Milan in March 1889 in Fanar of Constantinople constitutes since then, the cornerstone of good relationship between Ecumenical Patriarchate and Serbia. These diplomatic assurances had a special importance during the last quarter of the 19th century, because the neighbouring Bulgarians had been cut off from any ecclesiastic communication with the Ecumenical Patriarchate and the other Orthodox Churches as schismatics and heretics.

The Serbians took advantage of this Bulgarian isolation as well as of the other hostile activities of the Bulgarian Exarchate against the Patriarchate of Constantinople. On the other hand, the Serbian people under the jurisdiction of the Patriarchate had to be protected through a proper use of the patriarchal privileges because they were threatened to be bulgarised in the Old Southern Serbia, through the Bulgarian Exarchate.<sup>2</sup>

A natural consequence of this new situation was the support of the Patriarchate to the orthodox Serbians of its jurisdiction, where they lived, mainly in three mentioned metropolitan areas, by strengthening their ecclesiastical, educational and communal identity.

At the same time the Patriarchate attended particularly to the normal development of relations between Greeks and Serbs. Patriarchate's stable

<sup>1</sup> Αθ. Ἀγγελοπούλου, Ἡ συμβολή τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου εἰς τὰς πνευματικὰς σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Σέρβων κατὰ τὸ πρῶτον ἡμῶν τοῦ 19ου αἰῶνος, *Συνεργασία Ἑλλήνων καὶ Σέρβων*, ΙΜΧΑ, 187, Θεσσαλονίκη 1979, 207.

<sup>2</sup> Ath. Angelopoulos, *The relations between the Ecumenical Patriarchate and the Church of Serbia during the period 1885—1912*, *Balkan Studies*, 13, 1972, 119—127; A. Angelopoulos, Ἡ συμβολή, 207; Ђ. Слијепчевић, *Историја Српске цркве*, II, München 1966, 470—496.

policy was the objective arbitration and supervision of the relationship between Serbs and Greeks living together in these areas. There the Serbs constituted a rather unorganized majority. The Greeks were living in small but distinguished, rich and organized communities, mainly in the centres of these metropolitan districts.

### 3. *The Specific Role of the Theological School of Chalki*

The Theological School of Chalki was established as a pan-orthodox educational and theological centre, in a period of intensive polemic against the orthodox faith. This School, instituted for the education of church officers of the Slavic orthodox churches as well, and especially of those related administratively to the Ecumenical Patriarchate, like the Autonomous Serbian Church, adjusted its programme from the very first years of its operation accordingly, introducing together with the lessons of the Turkish and French languages, the course of the Slavonic grammar and language from the 1846/1847 academic year.

For this reason, Patriarch Anthimos VI, in his letter to the Russian Ambassador in Constantinople Ustinof, of April 24, 1847, asks him to find and send to the School of Chalki the appropriate educational aids for the teaching of the Slavonic language. In 1850, the director of the Theological School of Chalki, metropolitan of Stavroupolis, Constantinos Typaldos, in order to strengthen the learning of the language of orthodox Slavs financed the printing, in the patriarchal printinghouse, of the grammar of Slavonic language written by S. Dimitriadis, as well as of the Slavic-Greek dictionary with the Slavic Chrestomathy written by the monk Neofitos Rilliotis. The latter assumed the teaching of the Slavonic in the Theological School of Chalki (1846/1847).<sup>3</sup> So, the proper psychological and preparatory environment was created, not only by the teaching of the Slavonic language to all the students of the School, but also by the welcome of Slavs of the same religion in the bosom of the Theological School of Chalki. And the beginning was done by the Serbs. The initiative belongs to the Ecumenical Patriarch Anthimos VI. In his letter of the 1st of December 1847 to the ruler of Serbia Miloš Obrenović, he proposed the sending of two or three students from Serbia to the Theological School of Chalki, who finally were not sent, due to financial reasons, although food and stay were offered free.<sup>4</sup>

The Ecumenical Patriarch Kyrillos, in August 1896, after a synodic decision, mentions this matter again in his letter to the metropolitan and ruler of Serbia. In the letter detailed information is given concerning the work of the School, urging the receivers to send two Serbian students and

<sup>3</sup> Μ. Γεδεών, *Πατριαρχικά Έφημερίδες*, 'Αθήναι 1936, 433, 435—436; Κ. Δελικάνη, *Πατριαρχικών έγγραφων*, III, Κωνσταντινούπολις 1905, 256, 613, 640.

<sup>4</sup> Δελικάνη, *ibid*, 761.

they are assured that this initiative is a frank expression of the deep wish of the Patriarchate to assist the development of education in the Serbian people: „Želeći prosvetu Srbskom Narodu.”<sup>5</sup> So the first Serbian students were sent and many others followed after.<sup>6</sup>

In the patriarchal period of Anthimos VII, the Serbian Sovereignty and Church tried and offered to make this invitation of the Patriarchate useful to the utmost, for the Theological School of Chalki now served the foreign policy of Serbia. Particular negotiations took place between the two sides, which led to specific decisions, i.e. firstly the sending of an unlimited number of Serbian students to Chalki, but those who had a preparatory education in Greek language and the presuppositions to become priests and be elected metropolitans of the Ecumenical Patriarchate in the metropolitan areas of Skopja, Presreni and Devron-Velissou, and secondly the permanent yearly economical assistance to the Theological School of Chalki, offered by the Serbian Government within the limits of the normal general relations between Serbia and Ecumenical Patriarchate<sup>7</sup>.

About thirty Serbians having attended the Theological School of Chalki<sup>8</sup> or graduated from it who were later promoted either by the Patriarchate or by the Serbian Church, to bishops or metropolitans, and were risen to other high ranks. All of them offered great spiritual and national services to the Serbian nation, both under the Ottoman yoke and in the free Serbia. Others continued higher research in Athens, honoured with the title of doctor of the Athenian University, like Varnavas Dožić, the known Patriarch of the Serbs, Emilianos Piperković, bishop of Timokion, Vasilios Kostić, bishop of Žiča, Ioustinos Popović, professor of the Theological School of Belgrade.<sup>9</sup> The role of the Theological School of Chalki in the ecclesiastical and educational development of the Serbian nation during the second half of the 19th century, is illustrated by the bishop of Šumadija and former professor of the Theological School of Belgrade, Sava Vuković in his study „*Srpski pitomci na Halci u XIX veku*, i.e.: „U ovoj Bogosloviji dobilo je solidnu bogoslovsku spremu nekoliko naših arhijereja i sveštenika, koji veoma korisno poslužiše . . . svojoj svetoj Crkvi i svome narodu . . . Srpska Pravoslavna Crkva sa zahvalnošću se seća svih onih usluga, koje nam je učinila Vaseljenska Patrijaršija preko svoje bogoslovije na Halci”.<sup>10</sup>

<sup>5</sup> С. Вуковић, *Српски питомци на Халци у XIX и XX веку*, Гласник Српске православне цркве, 10, 1954, 200.

<sup>6</sup> *Ibid.* See also Д. Страњковић, *Неколико података о српским питомцима на Халци у XIX веку*, Гласник Српске православне цркве, 4, 1955, 76—80.

<sup>7</sup> Вуковић, *ibid.*, 202—203.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 203—204. See also, 'Εκκλησιαστική 'Αλήθεια, 9, 1889, 217, 345; 14, 1894; 133; 21, 1901, 17; 'Ιωάννις Vasić, Γεηγόριος Χιλανδαρινός, Φιρμιλιανός Dražić, Διονύσιος Petrović, Νικηφόρος Perić, Σεβαστιανός Debeljaković, Στέφανος Despotović, Νικόλαος Todorović, Драгиша Popović, Јован Gavrilović, Nedeljko Piperković, Pejović, Majstorović, Βαγράβας Dožić, Μακάριος Milanović, 'Ανδρέας Đorđević, Stevan Stevanović, Βασίλειος Kostić, Διονύσιος Milković.

<sup>9</sup> For example: Stojan Gošević, Јован Kovačević, Trajan Kostić, Miodrag Petrović, 'Αθανάσιος Jeftić, 'Αμφιλόχιος Radović, 'Αρτέμιος Radosavljević, Ειρηναῖος Bulović.

<sup>10</sup> Vuković, *ibid.*, 204.



#### 4. *The Metropolitan Areas of Skopia, Presreni and Devron-Velissou*

Under the above presuppositions, we can analyse in detail the specific measures, which the Patriarchate used to take in order to assist the ecclesiastical, educational and national identity of the Serbs, and at the same time to secure the best possible symbiosis between Serbs and Greeks in a critical period of sharp national competitions and various pressures against the Greek and Serbian Orthodox populations exerted by the Bulgarian Exarchate.

These measures were: firstly a policy of equal rights between Serbs and Greeks, of the same religion, as distinct from the heretical followers of the Bulgarian Exarchate with whom no communication either ecclesiastical or educational and communal was permitted. Secondly, the assignment of considerable Greek or Serbian Fanariot Bishops in these areas with developed diplomatic abilities and higher education, in order to be able, through the dynamic use of the patriarchal privileges, to establish and operate Serbian schools and churches, and to organize the community spirit of the Serbian people; thirdly, an objective and conciliatory arbitration of local problems, educational, communal and ecclesiastic, between Serbs and Greeks, where Greek communities existed, in view of the common enemy, the Bulgarian propaganda, which mainly aimed to the usurpation of Serbian and Greek schools and churches.

##### a. *The Principle of Equal Rights between Orthodox Greeks and Serbs*

The Ecumenical Patriarchate, as the Mother Church, made always and especially in the two last decades before the Balkan Wars particular efforts, so that all its people of the same religion be treated in the same way for the serving of their spiritual needs.

It was mainly the propaganda of the Bulgarian Exarchate that disputed the principle of equality of rights of the orthodox peoples under the Ecumenical Patriarchate, because the Exarchate itself was following against the church violent national and racial policy, without having gained an independent state and ecclesiastic jurisdiction.

Referring particularly to the districts concerning us, the orders of the Patriarchate to the metropolitans of Skopia, Rasko-Presreni and Devron-Velissou were clear and strict.

Here is only one document from the 6th of February 1891, related to complaints of discrimination „between the Orthodox populations of different races”:

„Τῷ Ρασκοπρεσρένης Μελετίῳ, Σκοπείων Παϊσίῳ, Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Μεθοδίῳ, Τῷ Πελαγωείας Νεοφύτῳ, Τῷ Πρεσπῶν Ἀλεξάνδρῳ. Ὑπεβλήθησαν τῇ Ἐκκλησίᾳ παράπονα ἐπὶ τῷ ὅτι τινές τῶν ἁγίων ἀρχιερέων, ὧν ἐν ταῖς ἐπαρχίαις ὑπάρχουσι καὶ Χριστιανοὶ Ὁρθόδοξοι Σερβικῆς καταγωγῆς, οὐ μετὰ τῆς προσήκουσας προθυμίας προνοοῦσι περὶ τῆς προστασίας τῶν πνευματικῶν αὐτῶν συμφερόντων, παρέχοντες ἀφορμὰς περὶ τοῦ ὅτι ποιοῦνται διάκρισιν μεταξὺ τῶν διαφόρου φυλῆς ὀρθοδόξων. Ἐπειδὴ τούτων πᾶσα τοιαύτη διάκρισις ἀντίκειται εἰς τὰς ἐκκλησιαστικὰς παραδόσεις, προ-

αγόμεθα, Συνοδικῇ ἀποφάσει, ἐπιστῆσαι τὴν προσοχὴν τῆς αὐτῆς ἱερότητος ἐπὶ τοῦ ἀντικειμένου τούτου, προτρεπόμενοι καὶ ἀξιούντες, ὅπως ἐπιμελῶς παρέχῃ, τὴν πρόθυμον αὐτῆς ἀρχιερατικὴν προστασίαν καὶ ἀρωγὴν πᾶσιν ἀνεξαιρέτως τοῖς ὑπὸ τὴν ποιμαντορίαν αὐτῆς ὀρθοδόξοις Χριστιανοῖς περιβάλλουσα αὐτοὺς διὰ τῆς αὐτῆς ἀγρύπνου μερίμνης καὶ φιλοστόργου ἀγάπης”.<sup>11</sup> („To Rasko-Presreni Meletios, to Paisios of Skopia, to Methodios of Devron-Velissou, to Neofitos of Pelagonia, to Alexandros of Prespe. Complaints were submitted to the Church that some of the Bishops in whose districts there were Orthodox Christians of Serbian origin, also do not provide the protection of their spiritual interests with the proper willingness, causing suspicions that they discriminate between the Orthodox people of different races. Since such discrimination is against the ecclesiastic traditions, after Synodic consideration, we decide to attract the attention of your holiness, on this subject urging and demanding as you carefully after your eager Hierarchal protection and assistance to all the Orthodox Christians under your pastorate, without exception, surrounding them by same vigilant interest and affectionate love”).

This is the responsible, official and sound position of the Ecumenical Patriarchate everywhere, always and towards all the Orthodox peoples, particularly during the dark period of the Ottoman yoke and mainly during this period of national competition among the peoples of the same religion in the Balkans.

In some cases, the abandonment of this principle took place locally in the mentioned period, due to the known national competition. But the above canonical principle not only did not change, but on the contrary contributed to the calming of racial animosities.

Particularly, however, for a more effective protection of the Serbian Patriarchists of these areas in the Old Southern Serbia, the Ecumenical Patriarchate suggested to the Fanariot metropolitans to cooperate with the Serbian consular authorities in Skopia and Thessaloniki. The encyclical of the Patriarchate to them, is characteristic, and reads as follows:

„Τῷ Θεσσαλονίκης Γρηγορίῳ καὶ τῶν Σκοπείων Παϊσίῳ. Ἡ Κυβέρνησις τοῦ Βασιλείου τῆς Σερβίας κατόπιν συμβάσεως μετὰ τῆς σεβαστῆς Ἡ. Κυβερνήσεως προέβη εἰς τὸν διορισμὸν Προξένου ἐν τῇ ἑδρᾷ τῆς ἐπαρχίας τῆς αὐτῆς ἱερότητος χάριν τῶν ἐμπορικῶν συμφερόντων τῶν ὑπηκόων Σέρβων. Τὸν ἀπεσταλμένον τοῦτον φίλης τῆς σεβ. ἡμῶν Α. Κυβερνήσεως καὶ ἡμῶν ὁμοδόξου δυνάμεως συνιστῶμεν τῇ αὐτῆς ἱερότητι διὰ πᾶσαν ὑπόθεσιν ἀναγομένην εἰς τὴν ἀρμοδιότητα τῆς ἱερᾶς αὐτῆς Μητροπόλεως, δυνάμενην δέ τυχόν, ἵνα ἔχῃ τὴν σχέσιν καὶ πρὸς τὸ εἰρημένον Προξενεῖον... 1887 Ἀπριλίου 24”.<sup>12</sup> („To Gregorios of Thessaloniki and Paisios of Skopia. The Government of the Kingdom of Serbia following an agreement with the respectable Government, proceeded to the assignment of a consul in the seat of your holiness in favour of the commercial interests of Serbian citizens. We recommend this delegate, friend of our respectable Government

<sup>11</sup> See Patriarchal Correspondance, Codex 1894, 34—35, number 604.

<sup>12</sup> Patriarchal Correspondance, Codex 1887, 79, number 0501.

and of the same faith, to your holiness, for any case related to the province of this holy metropolis, and your Holiness may have a kind of relation with the consul mentioned... 1887, April 24").

Of course, this delicate mission of cooperation of the metropolitans mentioned, with the consuls of Serbia in Skopia and Thessaloniki, had sometimes unfavourable consequences, for some of them were accused by Greek local authorities. This happened also to Greek Fanariot metropolitan of Devron-Velissou, Polykarpos (1900—1907) and to his successor Parthenios (1907—1912).<sup>13</sup> Detailed confidential annual reports, written by the former are preserved, about the situation of Serbian communities and interests in his province. They were sent to the Foreign Minister of Serbia Nikola Pašić in 1902.<sup>14</sup> These reports prove the systematic efforts of the local church officers of the Patriarchate of Constantinople undertaken with Patriarchate's agreement and permission, of course, for the national, educational and ecclesiastic organization of Serbs of their provinces, as well as their protection in the common struggle against the Bulgarian Exarchate.

*b. Greek and Serbian Fanariot Metropolitans and Bishops of Skopia, Devron-Velissou and Presreni*

Indicatively, I shall refer to the metropolis of Skopia, the most vital area of the Southern Old Serbia, of the second half of the 19th century.

During that period and up to the Balkan wars the following Greek and Serbian Fanariot Bishops pastored this metropolis: 1) Joakim (1844—1868), 2) Paisios (1868—1891), 3) Metodios (1892—1896), 4) Ambrosios (1896—1897), 5) Fermilianos (1897—1892) as archimandrite and (1902—1904) as metropolitan; 6) Sebastianos (1904—1905), 7) Vikentios (1905—1915).<sup>15</sup>

The first four of them were Greek Fanariots and the other three Serbian Fanariots. These bishops, if we exclude the Greek Ambrosios and the Serbian Sebastianos who pastored this diocese for a short period, were efficient protectors and great benefactors of the Serbian education and church in the metropolis of Skopia. The Patriarchal Correspondence in 1870—1913 period, the records of the Ecumenical Patriarchate in Fanar of Constantinople and published estimates and conclusions after local research by the famous Serbian historian on Old Southern Serbia issues of the time Jovan Hadživasiljević, verify the above estimate. About Ioakim (1844—1868) Hadživasiljević says the following:

*Περί τοῦ Ἰωακείμ (1844—1868) λέγει τὰ ἐξῆς ἐπὶ λέξει ὁ Hadživasiljević: „On je rodом bio sa ostrva Antigone, Grk. O njemu je, u svoj Eparhiji, nepodeljeno pamćenje kao o vrlo učenom jerarhu, vrlo dobrom pastiru i*

<sup>13</sup> Δ. Φιλιππίδου, *Τό Φιρμιλιάνειον Ζήτημα*, Ἀθήναι 1903. See also Patriarchal Correspondance, Codex 1907, 99, number 1840.

<sup>14</sup> Љ. Лапе, *Еден извештај од 1904 год. за културно-просветните и политичките прилики во Дебарско-Велешката Епархија*, Гласник Институтот за Национална Историја, 3, 1974, 184—223.

<sup>15</sup> Ј. Хаџивасилевић, *Скопје и негова околина*, Београд 1930, 481—497.

narodnom prijatelju . . . Ima pisanih podataka, iz kojih se vidi da je iz Beograda nabavljao udžbenike i podržavao modernu srpsku školu u celoj eparhiji. On je u Srbiju uputio na školovanje i nekoliko mladića. Za njegova vremena podignuto je dosta crkava u eparhiji, i obnovilo se dosta starih manastira. U Skoplju, i svuda u eparhiji, zna se da je mitropolit Joakim bio nekoristoljubiv i filantrop, kad je umro nije se kod njega našlo uštede ni koliko je trebalo za njegovu sahranu nego su kupljeni prilozi da se sahrani. Te simpatije i respekt doprinele su da ni jaka bugarska propaganda u Skoplju, za njegova života, nije mogla zabeležiti nijedan uspeh.”<sup>16</sup>

For the successor of Ioakim Paisios as bishop of Vranje (1852—1865) and later as metropolitan of Skopia, Hadživasiljević informs us through the following:

„Pajsije ni za kakvu drugu školu u Vranju nije hteo znati do za srpsku, kao i za rođenu grčku . . . Energično je štitio srpske kuće u kojima su bile čuvane srpske školske knjige i domove srpskih učitelja . . . Oni (bugarski agenti) su ga mrzeli što je štitio srpsku školu, što se u svemu, u srpskom nacionalnom pogledu, izjednačio s Vranjancima . . . Pajsije je, posle oslobođenja Vranja, od kćeri vranjskog Husejin paše kupio veliku kuću-haramlik i poklonio Vranjskoj opštini za školu. U ovoj zgradi, onda najlepšoj i najvećoj u Vranju, dugo godina je bila smeštena Vranjska polugimnazija i neki razredi osnovne škole. Iz zahvalnosti prema ovom velikom darodavcu, u svakom razredu gimnazije bila je istaknuta fotografija velikog formata mitropolita Pajsija s natpisom „velikog dobrotvora srpske prosvete”.<sup>17</sup>

But also Paisios' successors, Methodios, Firmilianos and Vikentios were not inferior to these mentioned before, in the interest of organizing, functioning and establishing more Serbian schools and new churches, taking advantage and using effectively relative privileges of the Ecumenical Patriarchate.

The symbiosis of Serbians and Greeks, where Greek communities existed in the province of Skopia, that is Vranie, Skopia, Kotzani and Koumanovo, was generally peaceful. In the disputes between Serbian Patriarchists and Bulgarian Exarchists, the above Greek communities with metropolitan of Skopia in charge, were placed at the side of the Serbians whom they supported materially and administratively. In Vranie, for example, Hadživasiljević informs us that the Greeks and the bishop of Vranie and later the metropolitan of Skopia Paisios had identified themselves with the Serbians in the struggle against the Bulgarian Exarchate, which aimed at the bulgarianization of the Serbians, i. e.: „Kao mitropolit Pajsije, u Vranju su i svi Grci, trgovci i naseljenici zanatlije, pomagali srpsku stvar kao svoju, srpsku školu kao svoju rođenu”.<sup>18</sup> In Koumanovo for a number of years a great dispute existed between the Serbian Patriarchists and the Bulgarian Exarchists. The Greeks from Koumanovo, mostly merchants and businessmen, having under their

<sup>16</sup> *Ibid.*, 489—490.

<sup>17</sup> J. Хаџивасилџевић, *Скопски Митрополит Пасије 1868—1891*, Карловци 1935, 13, 15, 16, 23, 25.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 23.



direct influence the commercial activity of the Koumanovo market, were fighting by the side of Serbians.<sup>19</sup>

In Skopia, the relations between Patriarchists Hellinovlachs and Serbian Patriarchists met at times, with difficulties because of the Bulgarian Exarchate, but finally a compromise was reached about their ecclesiastic, educational and communal matters, always through the Patriarchate's mediation.<sup>20</sup>

However, at the end of the 19th century when Bulgarian propaganda against the Serbian element became very intensive, the Ecumenical Patriarchate accepted the solution of the reorganization of relations between Hellinovlachs and Serbian Patriarchists in Skopia, so that two independent communities were formed under the supervision of the Patriarchate. After an agreement approved by the Patriarchate, the Hellinovlach communities granted the church of Sotiros Christou (Sveti Spas) to the Serbian Patriarchists, while they in return financed with 40.000 dinars the Hellinovlach community to erect the new Church of St. Minas. In addition, by a series of measures Patriarchate secured the self-governed and autonomous communal regime of the Hellinovlach community of Skopia and insured new terms for spiritual symbiosis of Greeks and Patriarchist Serbs under the leadership of Serbian Fanariot bishop Firmilianos.<sup>21</sup>

c. The same situation of symbiosis, compromise and arbitration prevailed in the other two metropolitan provinces too, where small Greek communities existed, as in Velessa, Kirtzovon and Prizreni.<sup>22</sup>

### Conclusions

a) The symbiosis of Greeks and Serbs in the three metropolitan areas of Skopia, Rasko-Presreni and Devron-Velissou was generally peaceful and conciliatory. Whenever this symbiosis met with a difficulty, a compromise finally prevailed about the educational, communal and ecclesiastic matters, always through the Patriarchate's mediation.

b) The Ecumenical Patriarchate supported the Orthodox Serbs of its jurisdiction by strengthening their ecclesiastic, educational and communal

<sup>19</sup> J. Хаџивасилевић, *Јужна Стара Србија I*, Београд, 502—522. *Ibid.*, Скопље..., 541—562.

<sup>20</sup> See Patriarchal Correspondance, Cod. 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1900, 1901, 1902, 1903. Also Хаџивасилевић, Скопље, 541—562.

<sup>21</sup> See Patriarchal Correspondence, Codex 19 2, 153—156, number 1207. Codex 1903, 156—157, number 1288, 312—313, number 3898. Codex 1905, 277—278, number 5273.

<sup>22</sup> See Patriarchal Correspondence, Cod. 1870—1912. Also N. Marenin, *Istorijat na novootkritoto srbsko učilište*, Sofija 1900; Srećković, *Владике Фанариотти Раишко-Призренске Епархије од 1818—1854*, Београд 1881; Љ. Лапе, *Еден извештај*; 'Αθ. 'Αγγελοπούλου, 'Η εποπτεία της Μητροπόλεως Θεσσαλονίκης επί της έλληνοορθόδοξου κοινότητας Βελεσσών 1876—1914, *Μακεδονικά*, 17, 1977; 139—180.; 'Αθ. 'Αγγελοπούλου, Τό έπισκοπικόν ζήτημα της επαρχίας Δεβρών και Βελισσού, *Μακεδονικά* 10 1970 272—284.; 'Αθ. 'Αγγελοπούλου, Πατριαρχικά έγγραφαπειστήρια περί της συμβιώσεως Έλλήνων και Σέρβων 'Ορθόδοξων εν Βορείω Μακεδονία και Παλαιᾷ Σερβία τό β' ήμισυ τοῦ 19ου αιώ- νος, *Μεκεδονικά*, 21, 1981, 109—154.

identity in a period, when they were threatened to be bulgarized through the Bulgarian Exarchate.

c) The Theological Faculty of Chalki in Constantinople served very effectively the foreign policy of Serbia. All the Serbian students of Chalki offered great spiritual and national services to the Serbian nation, both under the Ottoman yoke and in the free Serbia.

d) Fanariot bishops of these three metropolitan areas were in majority efficient protectors and great benefactors of the Serbian education and Church. This contribution under the cruel Ottoman yoke has not yet been appreciated, especially by a certain section of Serbian bibliography, which keeps on repeating even to this day the inaccurate views about the Ecumenical Patriarchate as having been an instrument of promotion of the interests only of Greeks and Turks. The canonical principles, which the Ecumenical Patriarchate followed and still follows, are totally different from those of the Greek, Russian, Turkish and Serbian diplomacies.

e) The Ecumenical Patriarchate has been basically the kind and loving mother of all the orthodox peoples in its jurisdiction, regardless of race or language.

f) As to the ethnological formation of the Christian population of the areas of Skopia, Vranie, Rasko-Presreni and Devron-Velissou, sources of the period indicate that it has been mainly of Serbian, Bulgarian and Greek mind and organized in communities in accordance with the local Ottoman administrative regulations.

Patriarchal Correspondence. Vol. 1887, p. 79, 1501: Τῷ Θεσσαλονίκης Γρηγορίῳ καὶ τῷ Σκοπεύῳ Παῦσῳ. Vol. 1891, p. 34-35, No. 604: Τῷ Ρασκοπρεσβύτερῳ Μελετίῳ: Τῷ Σκοπεύῳ Παῦσῳ. Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Μεθοδῳ: Τῷ Πελαγονέας Νεοφύτῳ. Τῷ Πρεσβῳ Ἀλεξάνδρῳ. Vol. 1891, p. 69, No. 762: Τῷ Σκοπεύῳ Παῦσῳ Vol. 1891, p. 133, No. 1248: Τῷ Σκοπεύῳ Παῦσῳ. Vol. 1891, p. 217, No. 290: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1892, p. 107-108, No. 1652: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1892, p. 503-505, No. 6246: Τῷ Σκοπεύῳ Μεθοδῳ. Vol. 1893. p. 299-300, No. 3676: Τῷ Σκοπεύῳ Μεθοδῳ. Vol. 1893, p. 6-7, No. 4731: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1893, p. 164-165, No. 6408: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1894. p. 28, No. 8: Τῷ Σκοπεύῳ Μεθοδῳ. Vol. 1894, p. 205-206. No. 2943: Τῷ Σκοπεύῳ Μεθοδῳ. Vol. 1895, p. 318, No. 4458: Τῷ Σκοπεύῳ Μεθοδῳ. Vol. 1896, p. 278, No. 4777: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1896, p. 433, No. 7661: Τῷ Σκοπεύῳ Ἀμβροσίῳ. Vol. 1897, p. 122, No. 2308: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1898, p. 139, No. 1581: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Ἀναθῳ. Vol. 1900, p. 273, No. 35-40: Τῷ ἐψηφισμένῳ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1901, p. 41, No. 753: Τῷ ἐψηφισμένῳ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 133, No. 1542: Τῷ ἐψηφισμένῳ Μητροπ. Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 137, No. 2314: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Πολυκάρπῳ. Vol. 1902, p. 284, No. 4669: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 321, No. 5246: Τοῖς Ἐντιμοτάτοις Δημογέρονσι τῆς Ἑλληνικῆς Ὁρθοδόξου Κοινότητος Σκοπεύων. Vol. 1902, p. 322, No. 5256: Τῷ Ἀρχιεπισκόπῳ Εἰρηναίῳ εἰς Σκόπια. Vol. 1902, p. 322, No. 5256: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 25, No. 7310: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 42, No. 7325: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 59-60, No. 8132: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1902, p. 153-156, No. 1207: Πατριαρχικόν καὶ Συνοδικόν Ἑγλιλλιωδες Γράμμα καθορίζον καὶ ἐμπεδοῦν τὴν τάξιν τῆς ἐν Σκοπεύοις Ὁρθοδόξου Ἑλληνικῆς Κοινότητος ὡς ἐνορίας καὶ Κοινότητος αὐτοτελοῦς καὶ αὐτοδιοικήτου (ἀνήκει εἰς τὸν μῆνα Δεκέμβριον). Vol. 1903, p. 156-157, No. 1288: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1903, p. 157, No. 1288: Τοῖς ἐντιμ. Δημογέρονσι καὶ ἐφοροεπιτρόποις τῆς Ὁρθοδόξου Ἑλληνικῆς Κοινότητος Σκοπεύων. Vol. 1903, p. 312, No. 3898: Τῷ Σκοπεύῳ Φιρμιλιανῳ. Vol. 1903, p. 312-313, No. 3898: Πρὸς τὸν ἱερατικῶς προϋπάρχοντον ἄρχιμ. Παῦσον καὶ τὴν ὀρθόδοξον Ἑλληνικὴν Κοινότητα Σκοπεύων. Vol. 1904, p. 145, No. 3033: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Πολυκάρπῳ. Vol. 1904, p. 389, No. 8190: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Πολυκάρπῳ. Vol. 1905, p. 58, No. 1338: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Πολυκάρπῳ. Vol. 1905, p. 277-278, No. 5273: Τῷ Σκοπεύῳ Βικεντίῳ. Vol. 1905, p. 317, No. 7624: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Πολυκάρπῳ. Vol. 1906, p. 85, No. 1732: Τῷ Σκοπεύῳ Βικεντίῳ. Vol. 1907, p. 22, No. 447: Τῷ Σκοπεύῳ Βικεντίῳ. Vol. 1907, p. 147, No. 2596: Τῷ Σκοπεύῳ Βικεντίῳ. Vol. 1907, p. 459-460, No. 7040: Τῷ Δεβρῶν Παρθενῳ. Vol. 1907, p. 99, No. 1840: Τῷ Δεβρῶν Παρθενῳ. Vol. 1908, p. 243, No. 3446: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Παρθενῳ. Vol. 1911, p. 183-184, No. 3722: Τῷ Δεβρῶν καὶ Βελισσοῦ Παρθενῳ.





Kliment DŽAMBAZOVSKI

Institute for Balkan Studies  
Belgrade

## THE MISSION OF MILUTIN GARAŠANIN AND VASA TOSKIĆ IN ATHENS ON THE EVE OF THE 1876 SERBIAN — TURKISH WAR

Already in course of 1844 in the Ilija Garašanin's *Načertanije* the principle has been set forth according to which Balkan peoples, if they want to prevent and check aggressive intentions of West European great powers and Russia against Turkish territories, have to lean on their own forces in order to liberate themselves from the many-century Turkish slavery.<sup>1</sup> This principle had to be implemented in practice only by agreement between the Balkan peoples and by their joint preparation for the liberation action — when the occasion is ripe, so that they could be able to destroy Turkish feudal rule, by their own forces thus creating the conditions for organizing Balkan national states. The influence of West European capitalist countries in the problems of the Balkans was particularly strengthened at the Paris Peace Conference, in March 1856, when the decision was reached that the privileges of the Christian peoples in Turkey had to be placed under the control and protection of the European powers. At the same time sovereign rights of the sultan were to be respected, so that by the provisions of the Paris Peace, Turkey has been admitted into the „concert of European powers”, followed with the guaranty for its integrity and independence.<sup>2</sup> This decision by the European powers at the Paris Peace Conference confirmed once more the necessity of mutual coming to agreement and relationships between the Balkan peoples, so that at the right moment they could destroy by their own forces Turkish feudal state, becoming thus its natural successors.

In the middle of the nineteenth century, after the Paris Peace in the beginning of 1856 most natural organizers of the Balkan peoples in their

---

<sup>1</sup> Д. Стражаковић, *Јуџословенски и национални програми Кнежевине Србије од 1884. године*, Гласник историјског друштва, Нови Сад 1931, 18.

<sup>2</sup> В. Поповић, *Источно питање*, Београд 1928, 124.

preparation for the liberation action against Turkish feudal state were the Kingdom of Greece and the Principedom of Serbia. It is therefore understandable why, already in course of 1860, they started negotiating the ways and possibilities of a joint action with other Balkan peoples, to begin a coordinated action in order to liquidate Turkish state in the Balkan Peninsula.

As far as Serbian—Greek connections in the field of liberation plans of the Balkan peoples are concerned, the period of the First Serbian Uprising,<sup>3</sup> was characteristic for their beginning, since Greek patriots in many different ways contributed to the success of Serbian revolution. Namely, they participated either directly as fighters, or indirectly, delivering aid through various political channels and at European countries. However, after the creation of Serbian state, i.e. Principedom of Serbia, and of the Kingdom of Greece the need arose as to coordinate political and national goals of the young Balkan bourgeois states, so that the conditions could be formed as well as the joint basis for the liberation action by the Balkan peoples.

First steps toward political understanding between the Kingdom of Greece and the Principedom of Serbia aimed at a joint military action against Turkey, were taken already during the life of Miloš Obrenović in course of 1860, when Greek envoy Paleolog submitted to Serbian government a proposal on entering into a Greek—Serbian alliance against Turkey. This proposal however was refused by the Serbian side due to Miloš's illness, while it was emphasized that the conditions for such an arrangement should be more favourable.<sup>4</sup>

Coming of the prince Mihailo Obrenović to the throne of Serbia and his active foreign policy towards Balkan and international problems, were the signs that conditions were ripe for Greek—Serbian negotiations, the more so as the prime minister and the minister for foreign affairs was the experienced Serbian politician with great international reputation Ilija Garašanin. This change in the Serbian government contributed to uniting of two greatest authorities of Serbia of that time in realizing a new and wider Balkan and South Slav policy, where the prince Mihailo would invest his experience gained in West European countries in course of his emigration, while Ilija Garašanin — his great capacity for organization of political negotiations with the neighbouring Balkan countries and South Slav liberation movements.<sup>5</sup>

The initiative for the Greek—Serbian alliance was this time too, with the Greek side. The Greek king Otton nominated Marko Renieris for Greek envoy in Istanbul, with intent to initiate Greek — Serbian negotiations on the alliance. It so happened that Marko Renieris came to Istanbul at the time when Ilija Garašanin negotiated with Turkey, which negotiations failed, so that the conditions became ripe to institute already on April 19,

<sup>3</sup> K. Џамбазовски, *Грци у Првом српском устанку*, Сарадња између Срба и Грка за време својих ослободилачких покрета 1804—1830, Солун 1979, 187.

<sup>4</sup> Г. Јакшић, В. Вучковић, *Својна политика Србије за владе кнеза Михаила*, Први балкански савез, Београд 1963, 72.

<sup>5</sup> В. Чубриловић, *Историја политичке мисли у Србији XIX века*, Београд 1958, 221.

1861 Greek—Serbian negotiation on alliance, which opened a new prospect in the life of Balkan peoples. Serbia was represented by Ilija Garašanin and Milan Petronijević, while Greece by Marko Renieris.

At the very beginning of negotiations the agreement was reached that the Balkan peoples, if they wanted to become natural successors of Turkey after its disintegration, have to liberate themselves only by their own forces. That is why Marko Renieris at the very beginning of the negotiations submitted a draft of the Greek—Serbian alliance, probably prepared earlier, which contained formulations of the Greek side. Since Ilija Garašanin was not authorized to accept at once such a proposal without previous consultations with the prince Mihailo and with the Serbian government, he answered that in principle he agreed with the proposal, but that he could not approve of the provisions concerning the division of Bulgaria.

Already at these first steps in the negotiations between Greece and Serbia, however, some difficult problems arose, which had their basis of principle in the manner of making conceptions regarding the establishment of national states. These problems also concerned the geo-political positions of the Kingdom of Greece and the Principedom of Serbia.

Both Greek and Serbian bourgeoisies, under the influence of the principle of legitimacy of the historical right and of national romanticism considered that national states of the nineteenth century have to encompass the borders of the most powerful medieval feudal states, which guaranteed their respective dominations in the Balkan Peninsula. This referred to the Byzantine Empire which was the basis for the idea of the „Great Greece”, as well as to the borders of the Emperor Dušan's medieval feudal state. Greeks thought of the borders of their Great Greece up to the Šara Mountain in Macedonia, and up to the Balkan Mountain in Bulgaria, while the borders of the nineteenth century national Serbian state would include Macedonia, with a possible outlet to the sea. This contradiction in delimiting mutual interests in course of Greek—Serbian negotiations was one of the main barriers in reaching the agreement on joint action against Turkey in order to liberate the Balkan peoples.

Different geo-political positions of the Kingdom of Greece and the Principedom of Serbia were also one of the reasons of relevance to the result and success in the Greek—Serbian negotiations on the alliance. Greece is a maritime country turned towards sea and trade with other maritime countries and it was also under the heavy influence of the great powers which were masters of the seas, and first of all of England, then France and Italy. Serbia was a continental country and its agricultural products were most frequently placed in the neighbouring countries, and it was under great influence first of all of Russia, and then of Austria and of some other West European countries. The idea of „pan-hellenism” which originated with the Greeks under the influence of national romanticism and of expansionist policy of the young Greek bourgeoisie, caused doubts with Serbian politicians as to their sincerity in course of negotiations, just as the Greeks had reserves due to the „pan-slavic” idea, promoted particularly with the South Slavs by Russia after the Paris Peace, when Russian policy took it as a means to widen its authority

over the Balkan peoples, or restoring its influence which was otherwise characteristic of the period prior to the Crimean War.<sup>6</sup>

Another element is of relevance here which was the barrier for the realization of the agreed steps between the Serbian and Greek governments related to their joint armed action in order to destroy centuries old Turkish slavery. Both Serbia and Greece were poor countries with undeveloped industry, which did not offer possibilities to provide arms and supplies which would be more modern than Turkish, so that this reason caused their reluctance in beginning the armed struggle against Turkey in order to realize their national-liberation intentions. Due to weak armaments and inadequate military supply, first Greece was not successful in the Cretan Crisis in course of 1868, and then Serbia failed in the Serbian—Turkish 1876 war.

However, the intention to negotiate was still present with both Balkan peoples. Insisting at the Greek side were Kumunduros, Marko Renieris, Petar Delijanis and Trikupis, just as the other Greek progressive bourgeois politicians, while at the Serbian side these were Ilija Garašanin, Jovan Ristić, Milan Petronijević, Stojan Novaković, Vladan Đorđević and others. In the light of such hesitations and barriers Greek—Serbian negotiations on alliance developed, but in spite of them, final agreement was reached on joint military action against Turkey. Namely, at the end of August of 1867 the Fesval Treaty of Greek—Serbian Alliance against Turkey was signed, by means of which the Principedom of Serbia limited its aspirations against Turkish territories to Bosnia and Herzegovina, while Greece limited itself to Epirus and Thessaly, provided the other Balkan territories should be the subject of negotiations only after successful war against the Ottoman state.

Almost seven years had to elapse of official negotiations or the ones on a private basis between Greek and Serbian representatives, so that at the end of August of 1867 the agreement on alliance between Greece and Serbia was finally signed. We are emphasizing this since after the Greek revolution and the change of dynasty in 1862, the negotiations were interrupted for some time during the president of the Greek government Dimitri Bulgaris' office. But in course of that period Kumunduros maintained contacts with the Serbian government, while privately continuing negotiations, which were reassumed after his coming to power in the beginning of 1867, to be successfully concluded, first of all in the form of Fesval Treaty on Greek—Serbian Alliance, and then of the secret Greek—Serbian military convention, in Athens, at the end of November of 1867.

After the change of dynasty in Greece and the fall of the government of Aleksandar Kumunduros at the beginning of 1862 official Greek—Serbian negotiations were interrupted. However, former president of the Greek government and his friends wanted in private way to maintain contacts with the Serbian government, while continuing conversations in order to find out the possibilities of entering into the Greek — Serbian agreement on alliance, as well as of its realization at the time of their next coming to power in Greece. Since Aleksandar Kumunduros, due to health reasons, was not able to come

<sup>6</sup> В. Поповић, *op. cit.*, 128.



to the Istanbul meeting with Jovan Ristić, he sent at the beginning of June of 1862 his deputy Mihailo Antonopulos, who was former secretary of the Greek legation in Paris. Almost at the same time private contacts have been continued between Serbian representative in Istanbul Jovan Ristić, and Marko Renieris and Petar Zanos in order to find out the possibilities for entering into the Greek—Serbian agreement on alliance. But when Mihailo Antonopulos came to Istanbul, as the representative of Aleksandar Kumunduros, serious conversations began with Jovan Ristić. Antonopulos was authorized by Kumunduros to engage into discussion and to provide information on the situation in Greece — as cited by Grgur Jakšić and Vojislav Vučković in their book *Serbia's Foreign Policy during the Rule of the Prince Mihailo* (in Serbian). Conversations between Ristić and Antonopulos did not last more than two or three days, since Ristić informed Garašanin, already on June 5th, that the agreement has been reached on all points.<sup>7</sup>

However, we are going to state the data only in a summary way, related to the subject of agreement, except the first paragraph, where it was asserted that „the friends of Serbia with Kumunduros at their head shall take over the power in Greece, if necessary even by assault, so that necessary measures could be taken. Serbia expect good results only from negotiations held with one government”.<sup>8</sup>

Following paragraphs contained the following understandings: 1. Both sides shall take steps in order to be prepared militarily for the eventual armed conflict with Turkey. 2. Preparing of the Balkan peoples, and particularly of Albanians in Turkey, for a general uprising shall be continued. Colonel Bocaris shall go to Corfu in order to promote the preparations. 3. Inquiring into the attitude of big powers shall be effected on mutual agreement and if the need thereof arises. 4. If Italy submits some proposals, the corresponding answer shall be given to her after mutual consultations. 5. Local uprisings shall be prevented. 6. The day of the general uprising shall be set after mutual agreement. 7. First to rise shall be the Albanians, then Serbian and Greek volunteer detachments shall burst into Turkey and finally Serbia and Greece shall jointly enter into war. 8. Concluding of a Serbian—Greek convention shall be effected prior to the uprising. 9. Military experts shall put up the plan of operations as soon as the war in Europe breaks out. 10. If there shall be no war in the West, the uprising shall be postponed, but the common goal remains the same. 11. In Istanbul there should be a Greek envoy who should be entrusted with the powers to continue the negotiations with Ristić.<sup>9</sup>

We dedicated our attention to the agreement reached between Mihailo Antonopulos and Jovan Ristić on the future Greek — Serbian alliance, since it represented the basis for the Greek—Serbian agreement on alliance in Fesval, effected on August 26, 1867. However, it has to be noted that some changes and amendments have been introduced in the agreement which were necessary due to some new developments in the Principedom of Serbia

<sup>7</sup> Г. Јакшић, В. Вучковић, *op. cit.*, 252.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*, 253.

and the Kingdom of Greece, as well as among the Balkan peoples. It is essential that in August 1867 in Fesval, negotiations were effected by those representatives of the Greek and Serbian peoples, who made serious efforts to find out a formula which would satisfy both sides and which would contribute to Balkan peoples becoming successors of Turkey after its disintegration.

However, the wishes of the negotiators did not meet the possibilities of the Greek and Serbian governments to fulfil the obligations undertaken by the Greek—Serbian treaty on alliance concluded in Fesval. The more so as those governments had not enough financial resources to provide for modern armaments for their armies. Also the geo-political positions of the Kingdom of Greece and of the Principedom of Serbia were different in course of international developments in the seventies of the nineteenth century, so that when particularly significant events had taken place, both sides had to depart from the treaty on alliance. The first temptation of the Fesval Treaty happened in the times of the Cretan crisis and of the death of prince Mihailo Obrenović, who was one of the signatories to the treaty. Although the Serbian government endeavoured to aid through diplomatic channels Greek intentions in the Cretan crisis, as well as to prove that it remained faithful to the treaty, the Greek side doubted the readiness of the Serbian government to intervene militarily when the need arose, since the crisis over the Serbian fortresses had been solved by peaceful means. However, the greatest temptation of the Fesval Treaty of the Greek—Serbian alliance occurred in course of preparations for the Serbian—Turkish war in 1876.

After the failure of European diplomacy to solve peacefully the question of Bosnia and Herzegovina and to prevent the consequences of the unsuccessful uprising, Serbian government found itself at the beginning of 1876 in front of a dilemma — whether to permit and agree that the Bosnian—Herzegovinian question be solved outside of it and without it, or to participate in the solving of Eastern question by means of war. It decided for war against Turkey and for an active participation in solving the Eastern question, while assuming that after the French—Prussian war and the dilemmas between the great powers Europe would not be willing to meddle into Balkan problems leaving the Balkan peoples to settle their accounts with Turkey alone thus liberating by their own powers their enslaved brothers.<sup>10</sup>

Before deciding for such a step, the Serbian government needed first of all to provide for the participation of Montenegro and of the Bulgarian Committee in the action against Turkey, and then to check the validity of the Fesval Treaty on the Greek—Serbian alliance, especially concerning the joint military operations for liberating Balkan peoples. It was assumed that the Greek government shall honour its obligations from the above Treaty particularly since at the head of the Greek government was Aleksandar Kumunduros, one of the protagonists of the Greek—Serbian alliance. The participation of Montenegro and of the Bulgarian Committee was determined rather quickly, while in order to ascertain the participation of Greece, the Serbian government decided to send Milutin Garašanin on a secret mission

<sup>10</sup> В. Чубриловић, В. Ћоровић, *Србија од 1858 до 1903*, Београд 1938, 89.

to Athens, where he would clear the matter in contacts with official representatives of Greek political life.<sup>11</sup>

Milutin Garašanin had the following tasks: 1. To find out whether the Greek government still adheres to the 1876 Treaty. 2. What shall be the attitude of the Greek government regarding the state of affairs in Turkey, if an uprising bursts out in the northern provinces of the Ottoman Empire. 3. The feelings of Greek public opinion towards an uprising in Turkey. 4. What is the significance and position of the War Committee in Greece, its relationship with the Greek government, its goals and available resources in case of an uprising in the Turkish provinces. 5. Whether there is an interest of Serbia to cooperate with that Committee and what would be the ways to achieve that goal. 6. What is the military strength of Greece as well as her material possibilities in case of a war against Turkey.<sup>12</sup>

Milutin Garašanin left for Athens in the beginning of March of 1876 through the Austria-Hungary and Italy, arriving to Piraeus already on March 11. He was met by Leonidas Bulgaris, whom he called by cable, and who informed him on the way to Athens on many problems from the life of Greek people, related to the matter, and particularly on the attitude of Greek government towards the intention of the Principedom of Serbia to engage into a war against Turkey.

The most important meeting of Milutin Garašanin in Athens was the one with A. Kumunduros. At the very first moment he found out that Greece was not ready for war, i.e. to meet her obligations on military action on the ground of the Fesval Treaty on Alliance. This is why Garašanin devoted most of his attention to conversations with the War Committee, i.e. with the uprising leaders, headed by Leonidas Bulgaris. They all promised that they would raise and launch the uprising in the northern parts of the Ottoman Empire as soon as Serbia started the war against Turkey. „It is important that all the members of the Committee are persuaded that it is necessary to act independently of the government — and even secretly of it, according to the opinion of some members of the Committee”, — as Milutin Garašanin informed in his memorandum of March 31, 1876 the Serbian government. „They are firmly convinced that when the uprising breaks out the people and the army shall on their own initiative join the uprising, while the government and the king in Athens may be left peacefully to think over their views and ideas, if, on the other hand, they would eventually decide to join the people.”<sup>13</sup>

We assume that Milutin Garašanin stayed in Athens for some ten days, since already on March 31 of 1876 he submitted to Serbian government an extensive memorandum written on twenty eight pages, informing on his conversations with the eminent politicians in Greece and covering the following problems: 1. Conversations with the president of Greek government Aleksandar Kumunduros related to participation of Greece into the

<sup>11</sup> Diplomatic Archives of the Federal Secretariat for Foreign Affairs, Political Department /hereafter DAFSFA/, G/Classif, N/ 230, of March 31, 1876, The Memoir by Milutin Garašanin to the minister for foreign affairs Jovan Ristić on the visit to Greece.

<sup>12</sup> DAFSFA, Political Department, *ibid.*

<sup>13</sup> DAFSFA, *ibid.*

Serbian—Turkish war, as well as to Greek public opinion on the case of war. 2. Conversations with the War Committee and with the uprising leaders on their participation in the general uprising in the northern parts of Turkey. 3. Greek financial situation and armaments of Greek Army through its readiness for an eventual war. Garašanin made his conclusion regarding political situation and the steps to be taken by the Serbian government in order to engage in some way Greek people in the oncoming Serbian—Turkish war.

This memorandum in some of its part is of a polemic character, since Milutin Garašanin met quite a number of outstanding politicians in Greece, while obtaining information on some phenomena in political life of the country originating under the influence of previous governments, according to which Serbia did not honour its obligations from the Fesval Treaty in the time of the Cretan crisis, wishing only to use that treaty for its political and national goals. The reason under the neutrality orientation of the present Greek government is that it wants Serbia to challenge alone Turkish power, and if Serbia would be successful in that, Greece would benefit from such situation without a burden on its side — as Milutin Garašanin wrote in his memorandum. If on the other hand, Serbia would fail, Greece would be satisfied only with the status of outside observer who did not take any chance at all. It is natural that both viewpoints, the private and the official one, could not be openly stated by any government, since this would meet severe criticism. The press therefore submitted other reasons alleging that Serbia wanted only to exploit Greece, just as it did in the Cretan war when it obtained fortresses from Turkey.<sup>14</sup>

That is why Milutin Garašanin in his memorandum wrote about the steps he had taken with outstanding Greek politicians and public figures, and particularly with the members of the War Committee, in order to persuade them that in its political and national actions Serbia is not led by selfish interests, as well as that it does not follow any Russian policy, which seeks its basis in the pan-slavic ideas, having instead its own national and independent policy. „First of all I considered it necessary to erase the doubts with these people that Serbia is a tool of Russia, and to prove that in Serbia the principal idea is that all peoples in the East of Europe have to seek their strength by themselves, as well as that they have to evaluate in themselves the conditions of their better future. They had to be persuaded that this idea was not abandoned by any Serbian government and that governments did not even try to do that; if there was sometimes some exhaustion in following that direction, the reason was not that the idea was abandoned, but rather that Serbia — a small country and the one without necessary resources, was sometimes taken over by events which even in the stronger countries may in some cases postpone some tasks or put some barriers in their implementation.”<sup>15</sup>

Garašanin finished his memorandum by the conclusion in which he summarized his proposals and remarks as to the manner of future develop-

<sup>14</sup> DAFSFA, *ibid.*

<sup>15</sup> DAFSFA, *ibid.*



ment or relations between the Greek and Serbian governments, if joint action is to be effected against Turkey. Along these lines he stated: „Before I conclude this memorandum it is worth-while to ask ourselves whether Serbia may expect something from Greece when the Greek government rejects every step at coming to agreement with Serbia.” He further submitted proposal how to find the ways of cooperation, if not with Greek government, then with various organizations of the Greek people, which conduct non-legal struggle against Turkey for his liberation. „I think that there is a need to work on that.”<sup>16</sup>

Milutin Garašanin thus was convinced, on the ground of his numerous contacts with the leaders of the liberation movement of the Greek people, that Greece could not stay indifferent in case of a Serbian—Turkish war. He therefore assumed that Greek government would be compelled to manifest in a way its moral support to the actions of the Serbian government against Turkey, while Serbia could obtain military aid from Greek people only through the War Committee, i.e. from the uprising leaders, who were ready to rise at any moment in the northern parts of the Turkish Empire if the Serbian—Turkish war takes place. „The Committee which is created in Greece may extend strong aid in this,”<sup>17</sup> stated Garašanin, continuing: „It is first of all necessary that the Serbian government contact the Committee in order to coordinate military actions in case of a Serbian—Turkish war. However, Serbian government would have to establish this relationship in a direct way, or through a committee which should be organized in Serbia and under its direct management, and which should be engaged both in the preparation of the uprising in Turkey and in the cooperation with the Greek Committee. In this way and according to a plan prepared in advance and after mutual negotiations, the peoples in uprising shall not be isolated, thus spending their forces fruitlessly surprising Serbia and Greece, while the Greek Committee, and through it the public opinion in Greece, would be under a direct subordination by the Serbian government following its directions in the way best suited to the Serbian government. In this way and by means of the press it could be possible to make a shift in Greece, so that the Greek government would willingly try to come to terms with Serbia and to launch on new roads of its foreign policy.”<sup>18</sup>

Cooperation and relations between the Serbian government and the War Committee, after the advice of Milutin Garašanin, should be maintained and coordinated through its outstanding member Leonidas Bulgaris, who deserves full credit. „By means of that man — concludes Milutin Garašanin — it is possible to realize the uprising very easily in the south of the Turkish Empire, while if one would want that the uprising be postponed, then again this man would be valuable for Serbia with his connections with peoples and their leaders, as well as because of his popularity in Greece itself.”

Serbian government accepted the proposal and the suggestions of Milutin Garašanin to enter into contacts with the leaders of the Greek War Commi-

<sup>16</sup> DAFSFA, *ibid.*

<sup>17</sup> DAFSFA, *ibid.*

<sup>18</sup> DAFSFA, *ibid.*

tee, i.e. with its outstanding member Leonidas Bulgaris, as well as to institute negotiations in order to prepare the uprising in the northern provinces of the Turkish Empire, i.e. behind the Turkish army, in case of the Serbian—Turkish war. Belgrade merchant Vasa Toskić has been chosen to realize this mission. He was of Greek origin and he left for Athens through Austria-Hungary and Italy in order to contact Leonidas Bulgaris and to transmit to him the proposal of Serbian government on joint action in course of the Serbian—Turkish war, as well as the money — 19,000 francs to be used by Bulgaris to prepare the uprising behind the lines taken by Turkish army in Epirus, Thessaly and Macedonia.<sup>19</sup>

Vasa Toskić arrived in Athens at the beginning of June of 1876, on the eve of the Serbian — Turkish war, which began on June 18th. It is therefore clear that the cooperation between Serbian government and the War Committee could not be effected in time to cause confusion and rebellion in the rear lines of the Turkish army, as well as to engage Greek public opinion to exert pressure on Greek government to lend an active aid to Serbian efforts in the Serbian—Turkish war. Already during the stay of Vasa Toskić in Athens, in course the conversations with Leonidas Bulgaris concerning preparations for the uprising in Thessaly, Epirus and Macedonia, it became recognized that the money sent by Serbian government was not sufficient to cover all needs related to the planned uprising. „After my arrival to Athens I delivered the mentioned amount of money to Bulgaris who at once answered that with this amount the organizing of uprising was not possible, and that two hundred thousand francs was the necessary sum. He intended to buy a steamship, which would cost 30,000 francs, then two cannons and a necessary number of guns, so that in this way he could show the activity which would stimulate Greek government to extend its aid; and this is necessary because those Greeks, named here also phanariots or Istanbul Greeks, are strongly against the uprising and not willing to help it, since they fear from Russian influence . . .”<sup>20</sup>

During his stay in Athens Vasa Toskić could find out another fact, i.e. that the Greek government will take the Serbian side if the war breaks out between Serbia and Turkey. Leonidas Bulgaris was in constant contact with the Greek government and particularly with Kumunduros, so that all Bulgaris did was after he had consultations with the government, i.e. with Kumunduros. „As far as I could obtain information on the basis of my conversations, he is in contact with Kumunduros, and he knows all his secrets, and particularly since he informed him on the money I have brought — says Vasa Toskić in his report to the minister of foreign affairs Jovan Ristić. — Also for the telegrams he is sending throughout Greece and elsewhere he does not pay any money, regardless of the amount of expenses, then he has every day a clerk from the Ministry who brings him reports and helps him in translating letters into foreign languages. There is with him also a soldier

<sup>19</sup> DAFSFA, Political Department, G/2, Classif. N/ 230 of July 23, 1876, Report by Vasa Toskić to the minister for foreign affairs Jovan Ristić concerning his visit to Greece and talks with Leonidas Bulgaris.

<sup>20</sup> DAFSFA, Political Department, Report by Vasa Toskić.

to serve him, bring him reports or telegrams, since his house is outside the city and he is unable to do that himself; all this points at the fact that Greek government knows his activity, but does not want to act openly until it should be sure regarding our participation in the action, but we can count for sure that it is going to help and that it is not going to sit idly.”<sup>21</sup>

The events, however, developed outside the wishes and intentions of both Serbian government and the leaders of the Greek War Committee — as far as the preparations were concerned for the uprising. The failure of Serbian army in the Serbian—Turkish war, its insufficient material readiness and weak finances of the country had severe consequences for political and national goals of Serbia. „Although majority of political figures realized that it was more than bold to engage into war against the Ottoman Empire only with Montenegro, they all felt that this was in a way inevitable due to the strivings characteristic for that generation which moved it forward” — as concludes professor Vasa Čubrilović in his study *Serbia in the 1856—1903 Period* (in Serbian). „This time too cold reason and diplomatic calculations have been defeated with us by racial instinct and national dynamics, without which, in spite of difficult conditions and big, almost invincible barriers, our state would probably not have been created.”<sup>22</sup>

The mission of Milutin Garašanin and Vasa Toskić in Athens on the eve of the 1876 Serbian—Turkish war showed that both with the Greek and the Serbian peoples there existed in all circumstances the wish and the intention to struggle with joint efforts to realize their political and national goals, although in some cases leading political figures had different opinions. Such a spirit serves to mutual cooperation and developing of closer relations of our two Balkan peoples, as far as national existence is concerned. We consider that our generations today too have to work at developing mutual relations and cooperation in the political and cultural-educational fields, while respecting national sovereignty of every Balkan, and particularly Yugoslav people, if we want to follow the road of our fighters for national liberation from the long Turkish slavery.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> В. Чубриловић, В. Ђоровић, *op. cit.*, 88.





Constantinos VACALOPOULOS

Institut des Études Balkaniques  
Thessalonique

## ASPECTS ÉCONOMIQUES DE LA MACÉDOINE DU NORD AU MILIEU DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE ET L'ACTIVITÉ DÉVELOPPÉE PAR LES COMMERÇANTS GRECS DANS LA RÉGION DE MONASTIRI

1. Durant la décennie 1841—1850 la valeur du commerce d'importation des manufactures anglaises au port de Salonique couvrait 40% de la valeur totale des importations. A cette ascendance considérable du commerce anglais contribua principalement la convention commerciale de Balta Liman en 1838. Suivant ce traité la Turquie céda à l'Angleterre des privilèges commerciaux importants. Cependant la convention signée entre l'Angleterre et la Turquie comme celle entre la France et la Turquie réalisée dans la même année, reflètent l'antagonisme et la supériorité de deux puissances dans le domaine de l'exploitation coloniale de l'empire ottoman. Le traité de Balta en liaison directe avec l'application de Hatti Chérif de Gülhané 1834 et de Hatti Humayun de 1856 qui établirent indirectement la protection des Chrétiens dans tout l'empire ottoman, influencèrent considérablement l'activité des minorités nationales de la Macédoine, contribuèrent à l'amélioration de la vie de ses habitants et créèrent, comme dans toute la Turquie, une bourgeoisie qui se distinguait de la classe ottomane dirigeante. Ainsi l'application des premières réformes dans la Macédoine Centrale contribua à l'amélioration du statut de la population rurale. En effet, malgré le minimum des mesures prises par les autorités turques visant à la diversification de la situation des habitants de cette région, la population mènera une vie meilleure qu'auparavant.<sup>1</sup> De la même manière l'introduction de Tanzimat dans la région des vilayet de Monastiri a eu des conséquences favorables comme la création d'une armée régulière contre les Bashi-Bazuks qui constituaient le grand fléau de la population autochtone, le désarmement général de la population musulmane, et surtout le fait que la répartition des impôts et des contribu-

<sup>1</sup> C. Vacalopoulos, *Οικονομική λειτουργία του μακεδονικού και του θρακικού χώρου, στα μέσα του 19ου αιώνα στα πλαίσια του διεθνούς εμπορίου*, Thessalonique 1980, 28—29 — où se trouve la bibliographie relative.

tions diverses imposées aux habitants chrétiens de la région de Monastiri est dès lors basée sur des critères plus humains et plus justes.<sup>2</sup>

Les conjonctures économiques et politiques influencèrent alors favorablement l'activité économique des minorités nationales de la Macédoine pendant cette époque. Mais en général ces groupes nationaux jouissent maintenant le minimum d'une protection légale. Cependant le capital européen réglait la production du pays de telle façon à ce que l'activité développée par les Grecs et les Israélites commerçants servit sans doute aux intérêts des puissances occidentales portant leur attention à l'importation des produits agricoles et à l'exportation de leurs marchandises industrielles. D'ailleurs le rôle économique des Grecs et des Israélites commerçants est en apparence considérable, mais en vérité de conjoncture.<sup>3</sup>

2. La demande des produits industriels anglais au début de la deuxième moitié du XIXe siècle marqua une augmentation considérable dans la région de Monastiri et surtout en général dans les régions occidentales de la Turquie européenne, en Roumélie et en Albanie.<sup>4</sup> L'augmentation des marchandises industrielles anglaises et le progrès important du commerce anglais dans la région du vilayet de Monastiri sont dûs aux réformes de Gülhané Hattı Cherif (1839) et à la convention commerciale de Balta Liman en 1838.<sup>5</sup> Pendant la période du bouleversement intérieur au vilayet de Monastiri, causé par l'anarchie militaire, les commerçants levantins, grecs et anglais qui alimentèrent les marchés de l'Orient avec les produits anglais, s'efforcèrent à augmenter leurs transactions commerciales dans cette région. Jusqu'à cette époque le commerce extérieur qui se manifesta à Monastiri fut fait avec les ports et les villes voisines aux frontières autrichiennes, mais surtout avec Trieste et Belgrade. Ainsi les commerçants grecs autochtones qui s'occupèrent de ce commerce, puisèrent leurs profits du capital autrichien. Par conséquent les marchandises importées provenaient de l'Autriche ou de l'Allemagne. Les commerçants Helléno-Vlachs habitant la ville de Monastiri étaient riches et laborieux. Les termes financiers suivant lesquels ils ouvraient leurs crédits chez les banquiers de Vienne, étaient 8% plus à l'avance. Un certificat publié à Monastiri définissait en détail les parts de leur capital. Ce document fut adressé après à Vienne et enre-

<sup>2</sup> F.O. 195/392, 79—80.

<sup>3</sup> C. Vacalopoulos, *op. cit.*, 19.

<sup>4</sup> F.O., 195/392, 66—67. Les informations riches sur la structure économique de la région de Monastiri nous sont fournies par le consul anglais à Monastiri J. Longworth le 17 juin 1852. Pour pareilles sources documentées pendant la même époque, voir H. Сотировски, *Еден нејознат извештај за бийолскиот пашалук од 1856*, *ид.*, Годишњак, 1967, 394—408; du même, *Izveštaj francuskih konsula u Bitolju o jugozapadnoj Makedoniji u doba krimskog rata*, *Jugoslovenski istorijski časopis*, 4, 1969, 110—119.

<sup>5</sup> Voir sur le traité de B. Liman, L. Farley, *The Resources of Turkey*, London 1863, 267—271. Une analyse profonde du traité, V. J. Puryear *International Economics and Diplomacy in the Near East, A Study of British Commercial Policy in the Levant 1834—1835*, Stanford, California 1935, 123—125, 84..92; O. Koymen, *The Advent and Consequences of Free Trade in the Ottoman Empire 19th Century*, *Etudes Balkaniques* 2, 1971, 48—50; M. Todorova, *The Establishment of British Consulates in the Bulgarian Lands and the British Commercial Interests*, *Etudes Balkaniques* 4, 1973, 80—81; C. Vacalopoulos, *op. cit.*, 17—18, où se trouve une riche bibliographie.

gistré dans un catalogue spécial. En vertu de ce document les commerçants grecs de Monastiri avaient la possibilité de réaliser leurs transactions commerciales. Graduellement le capital de ces commerçants s'accrût considérablement et ainsi ils réalisèrent leurs transactions commerciales avec les capitalistes de Vienne à un niveau égal. D'une aisance considérable commerçants grecs acquirent la capacité d'acheter des produits moins chers aux marchés plus favorables et ainsi ils se tournèrent vers les chances provenant du commerce anglais. Par conséquent les marchandises industrielles anglaises, surtout les cotonnades, pénétrèrent en pourcentage considérable dans les charges des bateaux qui partaient de Trieste et autres ports. Les Grecs commerçants de Monastiri ne se contentèrent pas seulement dans ce stade de leurs opérations commerciales, mais commencèrent à importer directement de l'Angleterre avec la collaboration de leurs correspondants à Vienne, auxquels les maisons commerciales anglaises ouvraient des lettres de change d'une durée de quatre mois, comprenant le transport par mer des marchandises destinées directement à Salonique. Ainsi les routes commerciales via Belgrade et Trieste et les autres ports de la mer Adriatique tombèrent dans l'inertie.<sup>6</sup>

Le seul problème sérieux que les produits anglais du coton rencontrèrent dans la région de Monastiri était que les habitants autochtones, s'étaient habitués jusqu'à cette époque aux goûts des habits étrangers. Mais les marchandises anglaises réussirent à éliminer la concurrence étrangère et à prédominer complètement aux grandes foires de la Macédoine du Nord. Cependant, malgré cette pénétration remarquable du commerce anglais, il y avait encore quelques produits, comme les mouchoirs, qui étaient importés directement de la Suisse et les demi-cotons de la Saxe. Les relations commerciales étroites des commerçants grecs de Monastiri avec le port de Manchester donna une poussée favorable au commerce anglais du coton. A part de produits cotonniers anglais, les objets d'équipement et grandes quantités de verrerie s'importaient de l'Angleterre. La soie pure s'importait aussi de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Les produits anglais mixtes composés de soie et de laine ou de coton ne réussirent pas à gagner la prépondérance comparativement aux produits européens. Les produits de laine étaient exclusivement demandés de Vienne et de Saxe. A ce propos le consul anglais à Monastiri J. Longworth souligna le suivant : „The articles of British manufacture now in general demand are American bez or calicos and domestics, long cloths, shirtings or maddupollams, cotton prints for dress and furniture, printed muslins, and cotton satins. British cotton goods however notwithstanding their general superiority have not yet obtained complete possession of the market. Printed handkerchiefs owing to the brightness and fastings of the colors are still imported in great number from Switzerland and an article of very extensive consumption called demi-cotton still furnishes employment exclusively to the looms of Saxony. It is a colored stripe composed entirely of cotton and used for dresses and divan coverings. Could it be made to order in England and supersede the Saxon manufacture,

<sup>6</sup> F.O. 195/392, 68—71.

it would form an additional item of great value to our importation to this as well as other parts of Turkey. And as the merchants of Monastir have already begun to employ their own agents and correspondents in England it seems probable that Manchester may defy competition in this as in every other article of cotton manufacture. The consumption of Manchester goods though more general in towns, is not wholly confined to them. The rural population has been long accustomed to make their own wearing apparel, the material being ordinarily of linen and wool. But cotton is now largely substituted for linen, and the American bez and long cloths are much used by the peasantry. They purchase also a great deal of cotton twist nos. 12 to 16 for domestic manufacture. In towns no. 18 to 32 are more in demand, and a certain portion of the higher nos. 36 to 60 for the manufacture of burundjik, a fabric of silk and cotton which the Turks make use of for shirts. Much of this cloth is made at Monastir as well as at Tricala and Volo. The other articles of British manufacture in general demand consist of earthenware and hardware — though the consumption of the latter is not very great. English glassware also is now generally preferred to that of Bohemia. Plain silks are partly imported from England, but figured silks entirely from Germany and France. English mixed stuffs of tools and silk, wool and cotton to merinos and camlets compete though they cannot be said to have the advantage of those of other countries. In woollen cloths the manufactures of Saxony and Vienna are from their inferior price and quality exclusively in request here. And for the supply of small wares, peculiarly adapted to these markets, it is probable that Nuremberg may long remain without a rival.

But the extent to which British or any other manufactures are or may be hereafter imported must depend on the means of the consumers, consumption here as everywhere else being measured by the productive and industrial resources of the country.”<sup>7</sup>

3. Les produits exportés du vilayet de Monastiri en 1852 consistaient surtout en peaux des moutons et des chèvres qui étaient apprêtées dans les tanneries de Velessa. Spécialement les peaux des chèvres s’exportaient à Vienne et en Hongrie. Leur valeur annuelle doit être estimée à 50.000 sterlings. Dans cette somme n’était pas incluse la valeur des produits provenant des régions d’Achride qui sont exportés des ports de Dyrrachion et Valona, principalement l’huile et le maïs, destinés à Venise, Trieste et autres régions de la mer Adriatique. La ville de Perlepé était bien connue pour la qualité de son tabac et les objets en cuivre. Il faut souligner encore qu’un grand nombre des ouvriers, boulangers, charpentiers de divers villages du vilayet de Monastiri, émigrèrent à Constantinople et après quelques années ils retournèrent dans leurs patries.<sup>8</sup>

La consommation des produits de l’industrie étrangère est assez considérable dans le vilayet de Monastiri. Dans la ville de Monastiri il y avait un mouvement industriel sans précédent grâce à l’activité remarquable des habitants Grecs. Avec l’aide des matières premières importées de Saxe

<sup>7</sup> F.O. 195/392, 73—75.

<sup>8</sup> F.O. 195/392, 78—86.



et de Vienne une quantité importante des broderies est fabriquée et exportée aux autres parties de la Turquie et en Valachie et Moldavie. Les magasins de pelleteries étaient fameux et puisèrent leur matériel des régions montagneuses de la Russie et de l'Hongrie en approvisionnant ensuite les marchés turques. La production agricole du vilayet de Monastiri était aussi assez riche et grandes quantités étaient exportées aux régions d'Achride et de l'Albanie.<sup>9</sup>

4. La province de la Macédoine dépourvue de voies de communication, ressemblant en cela aux autres provinces du vaste empire ottoman, allait posséder en 1872 un de plus puissants éléments de progrès, c'est-à-dire les chemins de fer qui développèrent les ressources et activèrent déjà depuis quelque temps sensiblement le mouvement commercial en Europe et en Amérique. La Macédoine, étant à cette époque une contrée essentiellement agricole, était mieux dotée que les autres provinces de la Turquie d'Europe au vaste camp d'exploitation. En effet la Macédoine possédait tous les produits des régions tempérées, comme les céréales, le coton, la tabac, la vigne, l'olivier qui étaient cultivés avec avantage. De nombreux pâturages facilitaient l'élevage du bétail et la sémiculture put y atteindre de vastes proportions.<sup>10</sup> Dans les années 1862—1872 l'exportation de la Macédoine atteignit des chiffres de 281,198.788 fr. soit une moyenne annuelle de 28,119.879 fr. Le manque des voies de communication a été une des causes principales qui ralentirent le développement des transactions commerciales et qui empêchèrent cette province d'acquérir la position qui lui assignait la richesse de son sol. Dans toutes les localités de la Macédoine visitées en janvier 1872 par le gouverneur général de la province, Sabri pacha, des requêtes lui avaient été remises au sujet de la construction des routes dans cette province et l'entretien régulier de celles qui existaient déjà. En effet la population chrétienne comprenait les avantages qui devaient résulter de la création de la voie ferrée entre Salonique et Skopia.<sup>11</sup> Le baron de Hirsch qui était depuis 1871 à la tête d'une société française au capital de 50 millions de

<sup>9</sup> F.O., 195/392 ff. 78—86.

<sup>10</sup> Voir A. Synret, *Traité de Géographie Générale de l'Empire Ottoman*, Constantinople 1872, 48.

<sup>11</sup> AMAE (Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris), C.C. (Correspondance Consulaire), Salonique, vol. 27, 51—52, 017—021. A propos de l'exploitation d'autres sources d'énergie en Macédoine le consul français à Salonique soulignait les suivants: „Toutefois la sollicitude de la Porte ne devra pas se borner à cela, il existe d'autres causes qui réclameront ses soins. La Macédoine est sillonnée de cours d'eaux qui décupleraient les productions de ce pays si le système d'irrigation était bien entendu et qui à l'heure actuelle entravent au contraire le développement de l'agriculture. Ces cours d'eaux n'étant pas entretenus sortent de leur lit, emportent les semences et transforment en lacs de vastes étendues de terres qui deviennent par ce qui les fait impropres à la culture. C'est le fléau que la population redoute de plus. Ainsi les districts de la province traversés par le Vardar et l'ancien Strymon aujourd'hui le Cara-Sou ne se rapportent-ils le tiers des produits qu'ils donneraient si ces deux rivières étaient canalisées et indiquées de façon à empêcher ces débordements. Des tentatives, ont été plusieurs, fois faites dans ce but; mais les travaux mal conçus n'ont l'jamais donné des résultats satisfaisants. L'entretien des cours d'eaux inférieurs et celui des chemins vicinaux devraient être confiés aux communes; mais qui pent en exiger de populations auxquelles aucun encouragement n'est donné, qui sont au contraire sans cesse pressurées par les adjudicataires des dîmes. /AMAE, C.C., Salonique, vol. 27, 51—54/.

francs pour construire des chemins de fer, venait en Orient construire de multiples lignes ferrées dont Salonique était la première à tirer un bénéfice immense.<sup>12</sup>

Dans le but d'améliorer le réseau routier de la Macédoine des tentatives avaient été faites depuis 1863 en vue de relier Salonique avec les deux centres les plus importants du vilayet dont cette ville était le chef-lieu, Serres et Monastiri. Les travaux commencés et entrepris par l'autorité locale sous la direction d'un ingénieur polonais, se prolongèrent au commencement de 1868 à huit kilomètres de route carrossable dont cinq ans dans la direction de Serres et trois dans la direction de Monastiri. Cependant on avait, durant ce laps de temps, exigé et obtenu des populations rurales placées sur le parcours du tracé plus de 2.000.000 de piastres et les prélèvements continuèrent.<sup>13</sup>

En écrivant au Quai d'Orsay le 18 avril 1872 le consul français à Salonique nous informe du retard de l'exécution de la voie ferrée entre Salonique et Skopia par des circonstances imprévues. Ce serait alors le 16 mai prochain que la première partie de ce réseau devrait être livrée à l'exploitation. Conformément au cahier des charges, la compagnie Bariola à laquelle l'entreprise de ces importants travaux avait été confiée, aurait dû livrer la première section de cette voie entre Salonique et Mirovce le 16 octobre 1872. Mais les pluies de l'hiver passé ayant causé des nombreuses inondations, celles produites par le fleuve Axios emportèrent tous les terrassements qui avaient été exécutés entre le point où la voie commençait à longer ce fleuve jusqu'à Demirkapu. Ceux du Galico détruisirent la ligne déjà posée entre Dernitza et Karassouli. Ces divers dégâts ayant dû être réparés et le tracé de la ligne modifié sur certains points, le délai accordé à l'entreprise se prolongea de six mois. Comme la distance entre Salonique et Skopia était 242 kilomètres, on avait prévu sur ce parcours du réseau trois stations de première classe (Salonique-Köprülü-Skopia), deux de deuxième classe (Ghevgheli-Demirkapu) et six de la torisième (Topsin-Amatovo-Karassouli-Mirovce-Krivolak-Veneziani Gradsko). La compagnie concessionnaire possédait déjà à Salonique un matériel suffisant pour le service de ce réseau, c'est à dire 2 wagons de première classe, 10 wagons de deuxième classe, 17 wagons de troisième classe, 44 wagons couverts pour marchandises, 44 pour bestiaux et 38 plateformes. L'administration se composa d'un inspecteur de la voie nommé Ch. Novack, un chef des mouvements Halzfeld Schneider, un chef de la station M. Poux-fert et M. Lectmair, secrétaire général et chef de la comptabilité.<sup>14</sup>

Le 4 juillet 1875 arriva à Salonique une commission d'ingénieurs anglais composée des capitaines Tyler Barlow, Vignoles et Wellem avec la mission d'examiner dans tous ses détails et de recevoir définitivement, s'il y avait

<sup>12</sup> Voir P. Risal, *La ville convoitée, Salonique*, Paris 1914, 248; G. Christodulu, *Ἡ Θεσσαλονίκη κατὰ τὴν τελευταίαν εκατονταετίαν, Ἐμπορίου βιομηχανία-Βιοτεχνία*, Salonique 1836, 114; D. Zografski, *Razvitokot na kapitalističkite elementi vo Makedonija za vreme na turskoto vladdeenje*, Akopje 1967, 331—333.

<sup>13</sup> N. Michoff, *Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et la Bulgarie, Rapports consulaires français, Documents officiels et autres documents*, Svichtov 1950, vol. 3, 631.

<sup>14</sup> AMAE. C.C., Salonique, vol. 27, 50—53.

lieu, la voie ferrée de Salonique à Mitrowitza concédée au baron Hirsch et construite sous sa responsabilité par une compagnie italienne. Les membres de ladite commission après avoir scrupuleusement rempli leurs devoirs, continuèrent à cheval leur route pour la Bosnie qu'ils se proposèrent de traverser, afin de se rendre compte du tracé projeté par cette province et d'examiner le tronçon de chemin de fer qui reliait Banialuka à Gradiska. A l'avis de deux membres de la commission qui inspectèrent la ligne, cette voie ferrée était bien faite. Les réparations ou améliorations à introduire sur la voie, n'excédèrent pas le chiffre de quatre cent mille francs. Les travaux d'art, surtout les tunnels qui étaient d'une certaine longueur, ont été trouvés excellents, seuls les ponts qui étaient tous en bois, seraient à changer, et l'on devrait les remplacer par des ponts de fer, ce qui porterait la dépense de la réparation à six millions francs non compris les 400.000. Quant au tracé en général, les membres de la commission remarquèrent unanimement qu'il était très défectueux, en ce sens qu'il suivait le Vardar sans s'occuper de desservir les villes et les principaux centres de production qui auraient nécessité des courbes coûteuses pour jouir des avantages de la voie ferrée.<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> AMAE, C.C., Salonique, vol. 27, 270—271.





Slavenko TERZIĆ

Historisches Institut  
Belgrad

## DIE ZUSAMMENARBEIT SERBIENS UND GRIECHENLANDS VON 1882 BIS 1885

In der Balkanpolitik Serbiens nach der Ostkrise (1875—1878) finden wir die Idee von der Zusammenarbeit mit Griechenland in den Programmen fast aller Regierungen, obwohl durch diese Krise eine neue stürmische Phase in den Beziehungen zwischen den Balkanstaaten eröffnet wurde. Die Balkanpolitik der Grossmächte führte zu noch grösserer Komplexität der politischen Beziehungen und regte äusserst häufig die durch die nationale Entwicklung im Laufe des XIX Jahrhunderts ausgedrückten Gegensätze zwischen den Balkanvölkern an.

In den ersten Jahren nach dem Berliner Kongress (1878) sind Serbien und Griechenland mit inneren Schwierigkeiten und der Regelung wichtiger aussenpolitischer Fragen beschäftigt: Serbien hat Probleme im Zusammenhang mit den ökonomischen und politischen Beziehungen zu Österreich-Ungarn und der Einordnung befreiter Gebiete im Süden des Landes und die Regierung Kumunduros in Griechenland das Problem der Herstellung der Grenze mit der Türkei zu lösen. So wie die übrigen Balkanstaaten begann auch Serbien gegen Anfang der neunziger Jahre des XIX Jahrhunderts, eine aktivere Politik in Bezug auf die Türkei zu führen und suchte in dieser Richtung nach Verbündeten. Die Regierung der Fortschrittlichen war der Meinung, dass Serbien und Griechenland hinsichtlich der Frage der Aktivität in der Türkei, insbesondere in Mazedonien, gemeinsame Interessen haben und dass es deshalb notwendig sei, zu versuchen eine politische Übereinkunft zwischen den beiden Regierungen zu erreichen. Diese aussenpolitische Ausrichtung der serbischen Regierung wurde von mehreren Faktoren beeinflusst.

Das junge Fürstentum Bulgarien sah nach der Ostkrise die Essenz seiner politischen Rolle auf dem Balkan in der organisierten und hartnäckigen Tätigkeit zur Durchführung der russischen Konzeption von Bulgarien

auf den Grundsätzen des Friedens von San Stefano (obgleich der russische Einfluss in Bulgarien abnahm). Dieses Bulgarien sollte auch Gebiete außerhalb der ethnischen bulgarischen Grenzen umfassen und den zentralen Teil der Balkanhalbinsel beherrschen. Sowohl Serbien als auch Griechenland waren an der Bekämpfung des Einflusses des bulgarischen Exarchats in der Türkei interessiert. Die Belgrader Regierung begann — mehr als bis zu diesem Zeitpunkt — in den Gebieten unter türkischer Herrschaft organisierte religiös-schulische und aufklärerische Aktivität zu entwickeln und erwartete hierfür Hilfe vom Patriarchat aus Konstantinopel. Das Patriarchat hatte zwar zugesagt, empfahl jedoch gleichzeitig der serbischen Regierung sich mit Griechenland, über die Interessensphären in der Türkei, beziehungsweise in Mazedonien zu verständigen. Alle diese erwähnten Gründe beeinflussten den Beschluss der serbischen Regierung, im Jahre 1882 in Athen ihre Gesandtschaft zu eröffnen.

Zum Gesandten in Athen ernannte die Regierung Sava Grujić, einen damals bereits ziemlich bekannten Staatsmann. Grujić — seinen politischen Überzeugungen nach ein Radikalist und seiner Ausbildung nach ein Militär — war im zweiten serbisch-türkischen Kriege Kriegsminister gewesen, und bevor er sich nach Athen begab, bekleidete er das Amt des Vertreters Serbiens in Sofia. Nachdem er Anfang Januar 1883 in die griechische Hauptstadt eintraf, wurde Grujić anlässlich der Übergabe der Akkreditive (am 11. Januar 1883) vom König Georg und dem Regierungspräsidenten Harilaos Trikupis empfangen und willkommen geheißen, wobei beide ihren Wunsch zum Ausdruck brachten, dass sich die Beziehungen freundschaftlich gestalten mögen.<sup>1</sup>

Noch bevor Sava Grujić Belgrad verlassen hatte, um sich nach Athen zu begeben, hatten die beiden Staaten ein Handelsabkommen (am 19. Mai 1882) mit dem Ziel unterzeichnet, die wirtschaftliche Zusammenarbeit „zu erleichtern und zu entwickeln“. Dieses Abkommen wurde vom Präsidenten der serbischen Regierung Milan Piroćanac und vom griechischen Minister-Residenten in Belgrad N. D. Delijanis unterzeichnet. Dadurch wurde gegenseitig das Recht der meist bevorzugten Nation eingeräumt und gegenseitig freier Handel und im allgemeinen freier Verkehr in beiden Richtungen gewährleistet.<sup>2</sup> Für Serbien besass dieses Abkommen mehr politische Bedeutung, da es der Reihe nach das neunte Abkommen des unabhängigen Staates und das erste Handelsabkommen mit einem Balkanland war.

In ihrer Aussenpolitik gelang es der Regierung Harilaos Trikupis (1882—1885) die Beziehungen zur Türkei zu verbessern, aber England blieb zweifellos jene Macht, die in Griechenland vorherrschenden Einfluss ausübte, worüber Grujić in seinen Berichten an die Regierung ausdrücklich betont informierte. „In Athen will man Gladstone ein Denkmal errichten“ schrieb

<sup>1</sup> Diplomatisches Archiv des Bundessekretariats für Auswärtige Angelegenheiten /im weiteren Text: DABAA/, Politische Abteilung /im weiteren Text Pa/, vertraulich 255, Bericht von Sava Grujić, Serbiens Gesandten in Athen, dem Aussenminister von Serbien, Milan Piroćanac, vom 6. Februar 1883.

<sup>2</sup> *Зборник закона и уредаба у краљевини Србији*, 38, Beograd 1883, 1—9.

der serbische Gesandte.<sup>3</sup> Auch der frühere serbische Vertreter, Firmilian, der die griechischen Verhältnisse gut kannte, machte darauf aufmerksam, dass man der Stärke des englischen Einflusses Rechnung tragen müsse: „Serbien kann, scheint mir, nur dann auf ein Bündnis mit Hellas rechnen, wenn auch die Engländer das griechische Unterfangen billigen, aber auf jeden Fall besitzt Serbien immer in Griechenland einen sicheren Verbündeten gegen Bulgarien“.<sup>4</sup>

Die Hauptfrage, über die die serbische Regierung mit den Griechen zu sprechen wünschte, war die Frage Mazedoniens. Es zeigte sich, indessen, bereits zu Beginn dieser Gespräche, dass es keine Voraussetzungen für eine Übereinkunft gab, die den serbischen Vorstellungen entsprochen hätte. Die Forderungen der beiden Regierungen unterschieden sich so sehr voneinander, dass sie keinerlei Möglichkeiten für eine Verständigung zuließen. Die Griechen meinten, dass die Serben in Mazedonien südlich vom Schara-Gebirge nichts zu suchen hatten, während die serbischen Forderungen auch Saloniki mit einem breiten Teil der ägäischen Küste umfassten.<sup>5</sup> Trotzdem blieb der serbische Gesandte einige Jahre in Athen; seine Mission beschränkte sich hauptsächlich auf das Studium der griechischen Innen- und Aussenpolitik. Die Berichte von Grujić sind reich an Angaben und Analysen der finanziellen und gesellschaftlichen Lage, der Wahlkämpfe und Wahlagitation, der Konflikte zwischen Regierung und Opposition, der Tätigkeit des griechischen Parlaments und insbesondere an Angaben über die militärische Bereitschaft Griechenlands. Grujić machte seine Regierung darauf aufmerksam, dass es notwendig sei, in Mazedonien mehr zu arbeiten, denn Griechenland arbeite dort organisiert und systematisch und wirke sowohl über das Patriarchat von Konstantinopel als auch über Subventionen aus dem Staatshaushalt auf die Verhältnisse ein.<sup>6</sup>

Die Belgrader Regierung verfolgte aufmerksam den Besuch, den der bulgarische Fürst Battenberg im Frühling 1883 (von 21. bis zum 23. April) im Griechenland abstattete, und überlegte die Möglichkeiten einer Annäherung und die eventuellen Folgen einer solchen Politik. Trikupis sagte dem bulgarischen Fürsten, berichtete Grujić, dass seine Regierung bereit sei, sich beim Patriarchat dafür einzusetzen, dass es das Exarchat im Fürstentum Bulgarien und in Ostrumelien anerkenne, und was Mazedonien betreffe, hätte seine Regierung nicht dagegen, sich mit den Bulgaren auf Grund gegenseitiger Nachgiebigkeit über eine kulturelle Aktion zu einigen.<sup>7</sup>

<sup>3</sup> DABAA, PA, vertraulich 846. Sava Grujićs Bericht vom 19. Mai 1883 an Milan Piroćanac. Im Zusammenhang mit dem englischen Einfluss in Athen und der Idee von einem Gladstone-Denkmal bemerkt Grujić, dass die Griechen meinen, „ein Denkmal einem lebenden Führer der Politik einer grossen und reichen Nation würde sich mehr lohnen als für einen verstorbenen Politiker“.

<sup>4</sup> Archiv des Instituts für Geschichte in Beograd, Fonds Jovan Ristićs, Signatur Nr. XVIII/7. Firmilian Dražićs Bericht vom 25. Juli 1880 über seine Mission in Athen, wohin er sich im Auftrag der serbischen Regierung 1876 begeben hatte.

<sup>5</sup> V. Vučković, *Grčko-jugoslovenski odnosi*, Enciklopedija Jugoslavije, III, 594.

<sup>6</sup> DABBA, PF, vertr. 774, Grujićs Bericht an Piroćanac vom 26. April 1883.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

Trotzdem führte der Besuch Battenbergs in Athen zu keinen Ergebnissen.<sup>8</sup> Andererseits verfolgte Griechenland die Verschärfung der Beziehungen zwischen Serbien und Bulgarien in Zusammenhang mit der Frage von Bregovo (1884). Nach dem Abbruch der diplomatischen Beziehungen (am 28. Mai 1884) wurde die Vertretung der serbischen Interessen in Sofia dem griechischen Diplomaten Rangavis anvertraut, dem ein serbischer Beamter, Dimitri Bodi, zur Seite gestellt wurde.

Der Frage der Zusammenarbeit Serbiens mit Griechenland stellte sich insbesondere im Zusammenhang mit der Vereinigung Bulgariens und dem serbisch-bulgarischen Krieg (1885). Beide Staaten protestierten energisch gegen die Vereinigung des Fürstentums Bulgarien mit Rumelien (Ostrumelien) und liessen die Grossmächte wissen, sie seien entschlossen, den durch den Berliner Vertrag geschaffenen Zustand zu erhalten, oder — sollte dies nicht möglich sein — sich territoriale Entschädigung zu verschaffen. Es wurden Kredite für grosse Kriegsvorbereitungen und die Durchführung der Mobilisierung gewährt, was auf die Möglichkeit eines grossen Konfliktes auf dem Balkan hinwies.

In der Anfangsphase der Entwicklung dieser Krise stellte sich die Frage des gemeinsamen Auftretens von Serbien und Griechenland. Der Präsident der serbischen Regierung, Milutin Garašanin, meinte anfangs, dass eine energische gemeinsame Aktion notwendig sei und dass der politische Augenblick für den Abschluss eines Abkommens zwischen den beiden Staaten günstig sei. Er äusserte dies in einem Gespräch mit dem griechischen Geschäftsträger der Gesandtschaft in Belgrad, Nasos, und bat ihn, die serbische Regierung von der Stellungnahme der Regierung Delijanis zu unterrichten. Um Griechenland zu einer entschlosseneren Aktion anzuregen, erklärte Garašanin, Serbien sei entschlossen — falls in Ostrumelien nicht der frühere Zustand hergestellt werde — auch allein nach Mazedonien und in das Alte Serbien vorzudringen.<sup>9</sup> In Serbien herrschte in jenem Augenblick wirklich Stimmung und grosse Bereitschaft zu Gunsten eines Angriffs auf die Türkei. Diese Meinung teilte, neben anderen, auch der erfahrene Staatsman Jovan Ristić.

In Griechenland meinte man wiederum, dass die Vereinigung Bulgariens eine fertige Tatsache sei und dass es keinerlei Aussichten auf eine Herstellung des „status quo ante“ gäbe. Die Entschädigung Griechenlands konnte nur auf Rechnung des türkischen Territoriums erreicht werden und darum drohten die Griechen nach Mazedonien einzudringen. Der Geschäftsträger Nasos teilte Garašanin mit, dass die Regierung Delijanis Garašanins Angebot im Grundsatz akzeptiere, dass sie jedoch zu wissen wünsche, wie er sich die Grundlage für ein solches Abkommen vorstelle. König Milan hatte sich bereits für den Krieg gegen Bulgarien entschieden und war an Gesprächen über eine Aktion gegen die Türkei, deren Neutralität für ihn während des geplanten Krieges unumgänglich war, nicht mehr interessiert. Serbien war

<sup>8</sup> E. Statelova, *Diplomacijata na knjaževstvo Blgarija 1879—1886*, Sofia 1979, 131—133.

<sup>9</sup> M. Lascaris, *Greece and Serbia during the war of 1885*, Slavonic Review, XI, London 1932, 90.



entschlossen, in der Richtung Mazedoniens nur dann vorzudringen, falls die Bulgaren dorthin zögen und auf diese Weise zur Eröffnung der gesamten Ostfrage führen sollten. Indem er sich darauf vorbereitete Bulgarien und nicht die Türkei anzugreifen, vernachlässigte König Milan die Idee von einer abgestimmten Aktion mit Griechenland.<sup>10</sup> Auch Griechenland selbst zeigte nicht viel Bereitschaft, sofort in Aktion zu treten; auch die Grossmächte wollten eine erneute Eröffnung der Ostfrage nicht zulassen. Ausserdem zeigten die Gespräche zwischen Stojan Novaković und Nasos, dass auch weiterhin Unterschiede in der Bezeichnung der Interessensphären bestehen, wenn auch in geringerer Form als früher.<sup>11</sup>

Griechenland verfolgte die Entwicklung der Ereignisse im serbisch-bulgarischen Kriege (1885) mit grossem Interesse. Der Ton der Athener Presse war im Zeichen vollkommener Zustimmung in Bezug auf die Serben. Die Anfangserfolge der serbischen Armee im Laufe der ersten Tage nach der Kriegserklärung erregten jedoch Besorgnis bei der griechischen Regierung. Sie befürchtete die Möglichkeit, dass Serbien die Bulgaren rasch besiege und den Krieg gewinne, bevor die Griechen imstande wären, der Türkei den Krieg zu erklären. Griechenland war für den Krieg mit der Türkei nicht vorbereitet. „Delijanis konnte seine Freude nicht verbergen, — schrieb Sava Grujić, — als er das erste Telegramm über unsere erste Niederlage bei Slivnica erhielt. Als er diese Depesche einem Abgeordneten im Parlament (jedoch ausserhalb der Sitzung) zeigte, rief er: ‚Hier sehe ich den Finger der Vorsehung!‘ Ich glaube nicht, — kommentierte Grujić, — dass sich der griechische Premier über unseren Misserfolg freuen konnte, sondern er freute sich, dass er jetzt unvermeidlichen Interpellationen und Pressionen entronnen war, die ihn zur Aktion angetrieben hätten, wenn die Nachrichten für uns günstig gewesen wären.“<sup>12</sup> Aber trotzdem waren die Griechen von der Niederlage der Serben überrascht. Der russische Vize-Konsul in Skadar, Krilov, schrieb an seine Gesandtschaft in Konstantinopel anlässlich der Niederlage Serbiens im Krieg gegen Bulgarien: „Die seitens der Bulgaren den Serben beigebrachte Niederlage kam sowohl für meine ausländischen Kollegen als auch für die örtliche Bevölkerung unerwartet . . . Mehr, jedoch, als alle anderen war mein griechischer Kollege

<sup>10</sup> В. Вучковић, *Дипломатска историја српско-бујарског рата* (1885—1886), Београд 1956, 25; С. Јовановић, *Српско-бујарски рат*, Београд 1901, 49—64; С. Јовановић, *Влада Милана Обреновића III*, Београд 1934, 260.

Der Chef der griechischen Opposition, Harilaos Trikupis war der Meinung, dass es in der Aktion gegen die Türkei unumgänglich sei, gemeinsam mit Serbien vorzugehen. Der serbische Gesandte in Athen schreibt, dass Trikupis auf seiner Reise durch Europa, zulässig eines Treffens mit griechischen Studenten in Leipzig sagte, der einzige Ausweg aus der Situation, in der sich Griechenland befindet, sei „rasche Entschlossenheit, im gegebenen Falle so viel wie möglich zu gewinnen und so wenig wie möglich zu verlieren“. „Serbien ist im Osten“, sagte Trikupis, „der einzige Staat, dessen Bestrebungen sich mit den unsrigen decken, und dessen Interessen den unsrigen nicht widersprechen“. — DASSIP, PT, vertr. 431. Sava Grujićs Bericht aus Athen vom 22. September 1885.

<sup>11</sup> В. Ђорђевић, *Србија и Грчка 1891—1893*, Београд 1923, 9—11.

<sup>12</sup> DABBA, PA, vertr. 654. Sava Grujićs Bericht an Milutin Garašanin vom 12. November 1885.

überrascht, der den Bulgaren ihren Sieg über den Verbündeten von Hellas nicht verzeihen konnte."<sup>13</sup>

Während man in Serbien die Möglichkeit der Fortsetzung des Krieges gegen Bulgarien erwog, versuchte Delijanis über Nasos zu erfahren, wie es um die Einstellung Serbiens zu einem Abkommen mit Griechenland in der neu entstandenen Situation stehe. Garašanin wünschte nichts zu tun, was die Beziehungen zur Türkei verschlechtern konnte, und antwortete, dass Serbien nicht imstande sei, sich erneut in einen Krieg einzulassen. Nachdem es auch in dieser Situation zu keiner politischen Übereinkunft mit der griechischen Regierung kam, zog Serbien anfangs Januar 1886 seinen Gesandten aus Athen zurück. Die serbische Regierung begann der Entwicklung guter Beziehungen zur Türkei mehr Aufmerksamkeit zu widmen.

In diesem ganzen Zeitabschnitt hatte sich klar gezeigt, dass Serbien und Griechenland weder in militärischer noch in wirtschaftlicher Hinsicht für einen Krieg gegen die Türkei vorbereitet waren. Ihre Kräfte waren noch immer sehr gering. Ausserdem liessen ihre territorialen Pläne und Erwartungen in Mazedonien, in denen keine Übereinstimmung erzielt worden war, nicht die Möglichkeit, einen politischen Vertrag zu schliessen, obwohl die grundlegende Idee von einem solchen Abkommen nicht aufgegeben wurde.

Um eine vollkommene Vorstellung der gesamten Beziehungen zwischen Serbien und Griechenland in diesem Zeitabschnitt darzubieten, muss noch betont werden, dass es auch ausserhalb der offiziellen politischen Beziehungen der beiden Regierungen, oder in diesem Zusammenhang, Formen der Zusammenarbeit zwischen kulturellen Einrichtungen, Gesellschaften oder zwischen Wissenschaftlern und in der Öffentlichkeit wirkenden Persönlichkeiten gab. Die bedeutendste serbische kulturelle und wissenschaftliche Einrichtung, die Serbische Gelehrte Gesellschaft, wählte Ende 1881 (am 22. November) zwei Griechen zu ihren korrespondierenden Mitgliedern: Spiridon Lambrós (1851—1919), einen bekannten griechischen Historiker, und Stephan Kumanudis (1818—1899), der bekannt war damals in Serbien als Übersetzer serbischer Volkslieder.<sup>14</sup>

Unter den serbischen kulturellen und wissenschaftlichen Aktivisten, die sich insbesondere für die Idee der serbisch-griechischen Zusammenarbeit einsetzten, zeichnete sich Svetomir Nikolajević aus. Übrigens war er mit einer Griechin verheiratet und besass zahlreiche persönliche Verbindungen und Freundschaftsbeziehungen mit Griechen. Im Jahrbuch von Nikola Čupić (1883) veröffentlichte Nikolajević seinen Aufsatz *Ein griechisches Liederbuch über den serbischen Aufstand*, der dem Gedicht von Triandafil Duka, das 1807 in Budapest erschienen war, gewidmet ist. In dieser Abhandlung hebt Nikolajević hervor, dass er „an den Namen eines Griechen zu erinnern wünschte, der in der Erinnerung unseres Volkes immer vom Gefühl der Dankbarkeit begleitet bleiben soll“. Nikolajević unterhielt Verbindungen zu der griechischen Gesellschaft „Ostbund“, die im Jahre 1884 in Athen mit

<sup>13</sup> A. M. Seliščev, I. S. Jastrebov o Makedoniji, *Makedonski pregled*, VI/III, Sofia 1930.

<sup>14</sup> Гласник Српског ученог друштва, 52, Београд 1883, 315—316.

dem Ziel gegründet wurde, durch Korrespondenz und auf anderen Wegen zu Gunsten der Idee von einem Balkanbündnis zu arbeiten. Er regte das Interesse des Publikums für die griechische Geschichte an: in einigen öffentlichen Vorträgen über Byron im Frühling 1884, sprach er insbesondere über die Beteiligung des grossen Dichters am Kampf für die nationale Befreiung der Griechen.

Nach Lambros und Kumanudis, erwähnte die Gelehrte Gesellschaft Konstantin Paparigopoulos (1815–1891), einen bekannten Professor der griechischen Geschichte an der Universität zu Athen, zu ihrem korrespondierenden Mitglied. Der berühmte griechische Historiker und Verfasser der „Geschichte der Hellenischen Zivilisation“, war eine der führenden Persönlichkeiten des Kulturlebens von Griechenland und sehr einflussreich in den politischen Kreisen von Athen. Indem er sich für die Erwählung bedankte, schrieb Paparigopoulos, dass er darin einen „erneuten Beweis für die geistige und moralische Vereinigung der beiden Rassen sehe, die seit Beginn dieses Jahrhunderts eine vorherrschende Rolle in der christlichen Welt im Osten spielten“.<sup>15</sup> Auf der Sitzung vom 30. Januar 1884 akzeptierte die Serbische Gelehrte Gesellschaft den Vorschlag ihres Vorsitzenden, Vladimir Jovanović, dass die Gesellschaft „literarische Verbindungen mit den Hellenischen Archäologischen Gesellschaft in Athen (stellvertretend für die Akademie, bis diese ihre Tätigkeit aufnimmt) aufnehmen“. Die kulturellen Verbindungen waren bestimmt bescheidener als die politischen, aber in Serbien hatte man eingesehen, dass die kulturelle und wissenschaftliche Zusammenarbeit für die politischen Beziehungen zu Griechenland von Bedeutung sein können.

<sup>15</sup> Српске новине vom 7. September 1884.

READER:  
MILIVOJE ISAJLOVIĆ

Published by the Institute for Balkan Studies of the Serbian Academy of Sciences  
and Arts, Belgrade  
Printed by MINERVA — Subotica